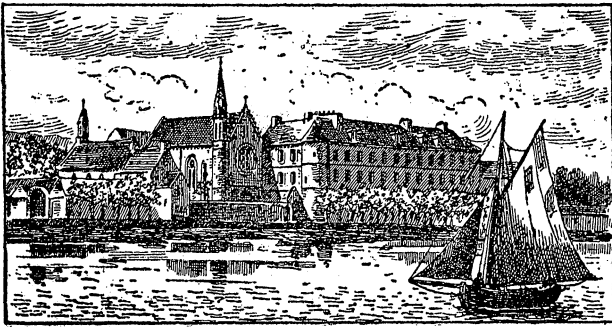


◆ ANNÉE 1936 ◆

L'ÉCHO DU CALVAIRE



Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire
—• de Landerneau •—

L'ÉCHO DU CALVAIRE

Bulletin de l'Association Amicale
des Anciennes Elèves du Pensionnat du Calvaire

de Landerneau

Cotisation annuelle..... 5 francs.

Cotisation perpétuelle... 200 francs.

L'« ÉCHO » 3 francs.

Compte Chèque Postal : 20.129, Rennes - Madame la Directrice, Pensionnat du Calvaire

SOMMAIRE :

	PAGES
I. — La Retraite et la Réunion Annuelle . . .	3
II. — Notre Amicale	4
III. — Congrès des Amicales de Bretagne . . .	5
IV. — Retraite des Anciennes Elèves du Calvaire donnée par M. l'Abbé Soubigou du 24 au 28 Juillet 1935	7
V. — La Vie au Calvaire	17
VI. — Le Pèlerinage en Terre Sainte d'une de nos Associées	44
VII. — Une journée à Solesmes	58
VIII. — Retour sur le Passé	62
IX. — Un Merci de Jérusalem	86
X. — Nos Associées Défuntes	95
XI. — Carnet de famille	99
XII. — Changements d'adresses	102
XIII. — Nouvelles adhérentes titulaires	103
XIV. — Nouvelles adhérentes honoraires	104

La Retraite et la Réunion Annuelle



La Retraite annuelle des Anciennes Elèves s'ouvrira le dimanche soir 26 juillet et sera prêchée par le Révérend Père de la Chevasnerie, de la Compagnie de Jésus. Chères Anciennes, vous êtes toutes priées de venir prendre part aux saints Exercices. Puissiez-vous, en très grand nombre, répondre à notre pressant et très affectueux appel.

La retraite se terminera le jeudi 30, par la réunion statutaire de notre Amicale. Quelques-unes d'entre vous auront peut-être quelque difficulté à s'absenter un jour sur semaine, d'autres au contraire trouvent parfois pénible de quitter la famille un dimanche, nous comprenons très bien les unes et les autres et serions trop heureuses de trouver le moyen de vous rendre à toutes très facile, cette absence du foyer. Nous vous demandons de venir très nombreuses passer ces quelques heures dans votre Calvaire et vous convaincre, une fois de plus, de l'attachement profond de vos compagnes et de vos anciennes maîtresses, toujours heureuses de vous assurer de leur très fidèle et affectueux souvenir et surtout de leurs prières à toutes vos intentions.

Programme de la Journée:

- 7 h. Messe chantée.
- 10 h. Réunion du Conseil.
- 11 h. 30. Dîner.
- 1 h. 30. Visite au cimetière. — Chant du *De Profundis*.
- 2 h. Réunion Statutaire sous la présidence de M. le chanoine Aubert, curé-doyen de Landerneau.
- 3 h. 30. Bénédiction du Saint-Sacrement.
- 4 h. Goûter.

NOTRE AMICALE

Un deuil dans le Conseil.

Le Conseil de notre Association, composé selon ses Statuts, de la Présidente, de la Sous-Présidente, de la Secrétaire, de la Trésorière, et de huit Conseillères, a eu le regret de perdre cette année une de ces dernières: Joséphine Fagon, Madame Inizan. Comment ne pas ajouter à la pénible annonce de ce décès la confiance du touchant témoignage d'affection qu'elle a donné à notre Association?

Quelques semaines avant sa mort, dans une lettre charmante de délicate reconnaissance pour son Calvaire, Mme Inizan joignait à une demande de prières, le montant de son adhésion perpétuelle à notre Amicale. Nous garderons devant Dieu le souvenir de cette dernière générosité à laquelle nous avons été si sensibles.

Une grave décision du Conseil.

Dans sa réunion du 28 juillet 1935, au matin de la Journée de l'Amicale, le Conseil s'est réuni comme de coutume pour voir les comptes et étudier ce qui peut contribuer au bien et au progrès de notre chère Association.

Considérant combien les frais d'impression et l'expédition de « l'Echo du Calvaire » sont onéreux et la cotisation annuelle modique, le Conseil a décidé que désormais l'Echo ne sera adressé qu'aux adhérentes qui ajouteront au versement de 5 fr. fixé par les statuts, 3 fr. pour l'Echo. Les adhérentes perpétuelles n'ont pas à tenir compte de cette modification. C'est bien à regret, soyez-en persuadées, que nous vous demandons d'accepter ce changement qui s'impose pour permettre à notre Amicale de participer un peu aux œuvres si nombreuses qui, de toutes parts, font appel à ses faibles ressources.



Congrès des Amicales de Bretagne



Saint-Brieuc, 21 Juillet 1935

A cette importante réunion, notre Amicale était représentée par sa sous-présidente, Jeanne Lervanec. Nous sommes heureuses de pouvoir donner ce court compte rendu si encourageant pour le mouvement amicaliste.

8 heures. — Messe à la cathédrale; allocution de M. le chanoine Marcadé, curé-archiprêtre: Bienfaits de l'Ecole libre — neutralité est un vain mot; services rendus par l'enseignement libre à la cause catholique et même à l'Etat qui devrait le reconnaître

9 h. 30. — Réunion présidée par Mgr Serrand (Monseigneur Tréhiou avait assisté le matin à la messe, mais avait été appelé ailleurs dans la matinée); Mgr Cogneau représentait Quimper; le vicaire général Groult, Rennes; le chanoine Dignes pour Vannes. M. Paul Le Jantel, Président de la section diocésaine ouvre le Congrès et salue toute l'assistance qui compte plusieurs centaines de membres. Rapport du Président de l'Union Régionale, M. Elie de Langlais, sur l'activité des Amicales. Celles du Finistère, formées les dernières, arrivent haut la main, en tête du mouvement, avec 121 Amicales, alors que les autres départements n'en ont que 36 ou 38. « Il faudrait, dit-il, que chaque école libre ait une Amicale, le contraire n'est pas admissible, vu l'apport que celle-ci peut rapporter à l'école. »

La parole est ensuite cédée à Mlle Morvan, ancienne élève de la Providence de Saint-Brieuc, qui relate l'activité de leur Amicale. Les anciennes élèves se sont d'abord réunies pour travailler pour les pauvres et distribuer leurs ouvrages aux classes gratuites de leur école. Ensuite, elles ont aidé par des Bourses, des élèves peu fortunées ne pouvant continuer leurs études; elles ont constitué des prêts d'honneur et ont ainsi facilité des situations

qui n'auraient pu se faire. A l'appui, Mlle Morvan a cité le cas d'une jeune fille qui, avec un prêt de 2.000 francs, a pu continuer les études d'infirmière et se faire une situation avantageuse. On trouve des dévouements dans les élèves qui ont obtenu leurs diplômes et plusieurs assurent pendant quelques années le poste d'institutrice bénévole. L'une d'elles a ouvert une école paroissiale très prospère. Leurs secours pécuniers viennent en grande partie par le Bulletin qui reçoit des réclames et facilite les achats entre anciennes élèves, par des tombolas, des kermesses.

M. le chanoine Salomon ratifie ce qu'a dit Mlle Morvan, car son rapport portait sur le même sujet, il s'attacha aussi à démontrer combien l'Œuvre a besoin d'ouvriers, car faute d'instituteurs des écoles florissantes menacent d'être fermées et Mgr Serrand, attristé, nous dit qu'il a béni à son arrivée à Saint-Brieuc une école libre, il y a 12 ans et depuis, l'herbe pousse entre les pierres sans qu'elle ait été ouverte. Banquet très amical à 12 h., à l'école des Frères, toast spirituel de M. Poupon qui donne quelques bons conseils de « grand-père » comme il s'appelle. M. Everdit lui succède pour parler de l'Ecole et de la Famille. — 17 heures, à la cathédrale, salut solennel et lecture, par M. Poupon, de la consécration au Christ-Roi.



Retraite des Anciennes Elèves du Calvaire

donnée par M. l'abbé SOUBIGOU

♦♦♦♦ du 24 au 28 Juillet 1935 ♦♦♦♦

et la Journée de l'Amicale



Une retraite a toujours un double aspect: celui dont tout le monde peut jouir: recueillement, silence, empressement à écouter la parole de Dieu, ferveur à en assurer le fruit par une prière prolongée; mais celui surtout dont Dieu seul peut jouir et quelquefois aussi le prêtre qui, par sa parole et son dévouement aux âmes y a éveillé les inquiétudes bienfaisantes, les résolutions généreuses. M. Soubigou qui nous dira tout à l'heure: « En Italie, j'ai contemplé de beaux paysages, mais toute cette beauté n'est rien auprès de celle que j'ai contemplée ces trois derniers jours. On reste muet devant la beauté supracéleste des âmes en fleur », nous permet de pressentir ce que ces trois jours furent pour les regards divins et nous en sommes pénétrées d'admiration et de reconnaissance. Mais la vie extérieure de nos retraitantes nous l'avait déjà fait espérer. « Rendons à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » La grâce a beaucoup fait, mais elle avait un instrument de choix dans le ministre qu'elle nous avait adressé. A Dieu et à M. l'abbé Soubigou, toutes nos actions de grâces.

Nous n'aurions pas osé essayer la synthèse d'un tel enseignement que nos oreilles et notre cœur avaient saisi avec tant de ferveur, si une des âmes des plus sensibles aux nobles pensées et à leur belle expression ne s'était donné la peine de le résumer à l'intention de l'Echo. Et je sais que beaucoup de retraitantes, prises au sortir du cher Calvaire par les nécessités de la vie de famille, seront heureuses de retrouver ici, plus fidèlement marqués, les souvenirs qui, depuis l'an passé, alimentent toujours leur piété et les soutiennent dans la lutte quotidienne.

Dès le premier soir, M. l'abbé Soubigou saisit son audi-

toire en commentant la scène si touchante du pèlerinage de Jésus âgé de douze ans à Jérusalem, dans la compagnie de sa sainte Mère et de son Père adoptif, et de sa perte dans la ville sainte. A l'exemple de la Sainte Vierge et de Saint Joseph, dans ces trois jours de retraite, nous nous mettrons en peine, séparés du monde, loin des nôtres et de nos préoccupations ordinaires, de chercher Dieu et de le trouver.

Première instruction. — Après l'Ascension, les Apôtres s'en allèrent pleins de joie. L'Ascension complète la Résurrection. Jésus est entré au Ciel comme Prêtre, comme Victime, comme Roi.

Prêtre; nous devons nous unir à lui par la prière.

Victime; nous devons nous unir à lui dans la souffrance et dans la mort.

Roi; nous devons combattre pour Lui.

Le Christ est le principe, la fin et le modèle de toute notre vie.

Deuxième instruction. — Notre-Seigneur est parti, mais il reste sur la terre. L'Eglise est le corps du Christ, il en est le Chef. L'œuvre de l'Eglise est l'œuvre de Jésus. Le Pape est son représentant. Il ne faut pas opposer notre parole à la parole du Pape, nos droits à ses droits. Mais les Chrétiens étant l'Eglise doivent faire de leur mieux pour continuer l'œuvre de Notre-Seigneur, c'est-à-dire chasser les démons par la prière et la pénitence; faire des miracles c'est l'œuvre des Saints; exercer toutes les œuvres de miséricorde, tant spirituelles que corporelles; ce sont les gestes du prêtre et du fidèle pour les frères malheureux.

Notre vie ne peut être terne et monotone si nous vivons unis au Christ et unis entre nous dans le Christ.

Troisième instruction. — Notre-Seigneur est sur la terre dans l'Eucharistie. Il réalise sa présence par la consécration du pain et du vin à la Sainte Messe.

Tout autre mode de présence lui a paru insuffisant: témoignages de ses historiens, dans les Evangiles; monuments historiques: floraison de Croix jaillies du sol à travers le monde et à travers les siècles, représentations de la Passion, même par un Crucifix sanglant. Notre-Seigneur a voulu la reproduire lui-même sous l'hostie et dans le calice.

Assistons à la messe, chaque matin, en nous pénétrant des sentiments de Marie au pied de la Croix, qu'exprime si bien le *Stabat Mater*.

La messe, résumé des bienfaits de Dieu, doit devenir le programme de toute vie chrétienne:

Vie d'*immolation*: tout chrétien doit être un nouveau crucifix.

Vie de *rachat*: tout chrétien doit contribuer à payer la rançon du péché pour lui et pour les autres.

Vie d'*offrande*: personne n'est plus pauvre que nous sans le Christ; personne n'est plus riche que nous avec le sang du Christ.

Que la messe soit le centre de notre vie.

Quatrième instruction. — La messe n'a de raison que si on y communie et comme nous devons faire un avec la Victime de la Messe, nous devons y communier au moment de la communion du prêtre. La communion opère trois effets, à savoir trois unions:

Union extérieure. — On mange l'hostie, mais pour être dévoré par elle. Union plus précieuse que l'union corporelle car c'est l'établissement de la grâce en nous.

Union intérieure. — 1°) Dans les sentiments; nous devons arriver à penser comme Jésus. 2°) Union entre le corps physique et le corps mystique. Pour nourrir l'Eglise, ses membres se nourrissent du corps du Christ, De là, nécessité de communier souvent. L'indignité n'est qu'un prétexte à couvrir la lâcheté. La meilleure préparation est l'assistance à la messe, mais toute la journée doit être une préparation éloignée par l'union à Jésus s'immolant à toute heure. Cette union est facile par la pensée du Tabernacle où Jésus nous attend. Partout, il est notre concitoyen, ne l'oublions pas, allons à ce rendez-vous où Jésus nous appelle.

Cinquième instruction. — Mais si Jésus est au Tabernacle, il est aussi chez nous, dans nos âmes, par la grâce sanctifiante depuis le Baptême si nous ne l'en avons pas chassé par le péché. Mme Léon Bloy disait de son mari: « Son âme est une cathédrale où le Saint-Sacrement est perpétuellement exposé. » Cette vie de la grâce est un mystère comparable à la transfusion du sang et la vie éternelle en sera l'épanouissement normal.

La grâce nous apprend à connaître Dieu. Elle nous permet de jouir de sa présence en nous. Elle est le moteur de toute notre vie surnaturelle.

Dieu est en nous pour agir, et il met au service de notre âme comme complément de la grâce sanctifiante, la grâce actuelle, puissance d'action, source de chaleur. « Si tu savais le don de Dieu. »

Sixième instruction. — La vie d'intimité avec Dieu par la grâce, postule la solitude, le recueillement à base de silence: « Malheur à ceux qui n'ont pas connu le silence », dit Psichari. Notre journée ne doit pas se passer sans un temps de silence intérieur et extérieur. Ce temps de silence, c'est l'oraison. « A certaines minutes, dit Jacques Madaule, lorsque nous sommes avec un ami, la communion d'idées est telle que, ce qu'il dit, nous

le pensions et nous finissons par ne plus avoir besoin de parler, la présence seule de notre ami suffit à notre amitié. » C'est là l'excellent exemplaire de nos entretiens avec Dieu. Terminons-les par des demandes et des résolutions. Mais ce n'est pas toute la prière, notre vie doit en être pleine. Nous devons « bourrer » notre temps perdu de prière, par des oraisons jaculatoires courtes mais ferventes: ce sont des soupirs du cœur; égrener les « Ave », comme le petit Poucet égrenait les petits cailloux sur la route du retour à la maison paternelle.

Pourquoi faut-il prier?... C'est un besoin de l'homme.

Comment faut-il prier?... Notre volonté unie à celle de Dieu; notre cœur uni à son Cœur par la grâce; avec simplicité, avec confiance: « Mon Dieu, je m'occupe de vos affaires, occupez-vous des miennes. » Union avec la Sainte Eglise s'adressant elle-même à son Epoux divin, soutenue par l'intercession de Marie, Médiatrice de toute grâce.

Septième instruction. — Il fallait en venir à Marie, car la grâce est l'antidote du péché et, par l'Immaculée-Conception, Marie a possédé la grâce sanctifiante et n'a rien dû au péché. Il y a deux manières d'envisager le péché: l'*Etat de péché* qui nous prive de la grâce sanctifiante. Nous sommes nés pécheurs, le Baptême nous a rendus à l'innocence. Quelle reconnaissance à Dieu! L'*acte du péché*, c'est le péché mortel qui rompt notre amitié avec Dieu. La Pénitence la renoue. Reconnaissance encore. Mais considérons les effets du péché en dehors de nous. Nous faisons tort à l'Eglise entière; nous sommes un membre malade; nous faisons tort à Dieu, car le but du péché est d'anéantir Dieu, s'il le pouvait. Nous considérons souvent le péché véniel comme ayant peu d'importance, c'est un grand tort. Si le Christianisme n'est pas plus florissant, la faute en est au péché véniel.

La raison de regretter le péché, c'est la Passion de Notre-Seigneur. Le moyen de l'effacer et de s'en préserver, c'est la confession, faite loyalement, simplement et avec toute confiance en la miséricorde divine. La confession des péchés n'est pas suffisante pour la vie chrétienne, il faut la direction d'un prêtre choisi, bien entendu, mais à qui on confie entièrement sa volonté. Le Directeur est pour l'âme la voix de Dieu.

Huitième instruction. — La Pénitence efface le péché; mais comme, aux grandes blessures, la cicatrice demeure et le blessé s'en ressent encore. Le volcan après une éruption a une période de calme; mais le danger reste menaçant. Tels sont les états du pécheur après la faute. « O mon Dieu, disait saint Augustin, que votre miséricorde efface les traces du péché dans mon âme »; et

François Mauriac: « Mon Dieu, retenez-moi du péché futur!... »

Mauvaises pensées, mauvaises images, assauts du démon, c'est la tentation. Nous n'avons pas le droit de nous exposer à la tentation ni d'y exposer les autres. Veiller à nos sens, les fenêtres de l'âme. Le danger est aujourd'hui partout: modes, danses, sports. Rappelons-nous les dernières instructions de Pie XI sur le problème des exhibitions féminines. Le monde est parti à la conquête de nos sens: le cinéma pour les yeux, la T. S. F. pour les oreilles, les livres pour l'intelligence. Nous sommes averties, tenons-nous sur nos gardes: « Vous lui résisterez, forts de votre foi », dit saint Pierre.

Neuvième instruction. — Cette vérité, cette présence de Dieu, que nous préservons jalousement du péché, ce bonheur enfin, « dois-je fermer les mains pour le garder » égoïstement? Non, notre devoir est de le communiquer. Comment? En étant apôtre. Dieu nous appelle tous, mais l'amour-propre, le respect humain nous font souvent manquer à notre vocation. Nous sommes plus sensibles à l'appel des hommes qu'à celui de Dieu. Il a fallu quatre ans à Paul Claudel pour devenir maître du respect humain.

Où et comment serons-nous apôtres?... Aujourd'hui, plus que demain; dans notre milieu, et en restant à notre place. « Une âme qui s'élève élève le monde. » Quand une âme est pleine de Dieu, elle déborde.

Nous devons être apôtres par la prière. — Voyez sainte Thérèse et, de nos jours, le Père de Foucauld. Sur les 33 années de vie de Notre-Seigneur, 30 consacrées à la prière, trois à la vie publique.

2°) *Par nos souffrances.* — Il se perd beaucoup de forces dans l'Eglise: la richesse des malades qui ne pensent pas toujours à la fécondité de leurs douleurs. Quand on s'occupe d'œuvres sociales, d'œuvres de miséricorde, on souffre toujours. Ne laissons rien perdre.

3°) *Par notre exemple.* — L'attitude est une prédication. « Nous courons à l'odeur de ses parfums » est-il dit dans l'Ecriture. Rien n'est contagieux comme l'exemple vide d'ostentation et de respect humain.

4°) *Par la plume.* — Comme autrefois le chevalier consacrant son épée. Utilité ici de la correspondance.

5°) *Par l'action.* — Le Pape convie tous les laïques à l'action catholique. Les Saintes Femmes entretenaient les Apôtres; actuellement, elles sont les intermédiaires entre les prêtres et les différents membres de leur famille ou de leur société.

Quelles doivent être les vertus de l'Apôtre. — Ne pas avoir peur de faire trop. Toujours généreux pour l'au-

mône, la fatigue, le don de soi, pour prodiguer l'amour, la joie; donner Dieu enfin, car le donner c'est le grand moyen de le posséder. Qui dit Apôtre, dit aussi discipline, dépendance, mépris du qu'en dira-t-on et de la critique. Imitons les premiers Apôtres de conditions si différentes et cependant si unis entre eux. Et enfin, apportons tout notre zèle, dépensons tout notre dévouement, sans escompter de résultat. Dieu nous utilise comme des être infimes pour faire avec lui des œuvres solides. « Ayez confiance, dit-il, j'ai vaincu le monde. »

Dernière instruction. — Pendant la retraite, nous avons cherché le souvenir de Notre-Seigneur dans l'Evangile, où il nous a laissé ses paroles et l'exemple de ses actions. Mais Jésus est encore parmi nous; nous l'avons donc cherché dans la Sainte Eglise, qui est son corps mystique; il en est le Chef, nous en sommes les membres. Nous l'avons encore cherché dans la Sainte Eucharistie où, comme Prêtre, il réalise dans la Sainte Messe sa présence propre par la Consécration du Pain et du Vin à son Corps et à son Sang et où il nous invite à communier, pour ne faire qu'un avec lui qui s'offre en Victime pour le péché. Enfin nous l'avons cherché dans nos âmes où il réside par la grâce sanctifiante, qui nous fait entendre ses paroles, nous intime ses volontés et nous donne la force de les accomplir. Nous entretenons la présence de Notre-Seigneur dans nos âmes par la fuite du péché, la prière, la dévotion à la Très Sainte Vierge. Comblés de grâces et de forces par cette divine Présence, nous aspirons à les procurer aux autres par l'Apostolat où nous nous donnons tout entier.

Quelle vie pleine! Résisterons-nous, après cette retraite, aux appels de Dieu? « Non, Seigneur! Je vous écoute et j'obéis. »

Chères Anciennes, vous avez sûrement réalisé en partie ce beau programme; aussi sommes-nous assurées que vous avez répondu à cette invitation de l'Apôtre saint Paul, si cher à M. l'abbé Soubigou, dans l'Epître que la Sainte Eglise a si judicieusement choisie pour la fête de saint Corentin. « Souvenez-vous de vos pasteurs qui vous ont prêché la parole de Dieu... imitez leur foi... Obéissez à vos guides et demeurez-leur soumis, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes. »

*
**

La journée du 28 fut splendide; le beau temps s'étant mis de la partie.

Toutes vous en connaissez le programme et les joies. Ce sont celles de se retrouver en famille, de se commu-

niquer souvenirs, épreuves et consolations et, au contact de la maison qui abrita les meilleurs jours de notre existence, reprendre courage et force pour se montrer de mieux en mieux enfant du Calvaire, c'est-à-dire âme de devoir et de sacrifice dans la générosité et la paix.

A la réunion de l'après-midi, M. l'Aumônier exprima ainsi les sentiments de joie de se retrouver au milieu d'Anciennes si nombreuses et après une retraite si fervente: « Je vous remercie et je remercie ces dames et ces demoiselles des bonnes prières qui ont été faites pour moi, c'est grâce à elles que je suis encore là.

« Je suis heureux de vous voir assemblées pour la réunion annuelle. Il me semble cependant que l'on pourrait faire davantage pour accroître le nombre des associées de l'Amicale, cinq francs, ce n'est rien. Qu'il n'y ait donc pas de négligence sur ce point. Imitiez Mme Crouan qui pourtant nous dit qu'elle a 74 ans. Qui le croirait? Tâchons donc de recruter un plus grand nombre d'associées et de ne pas avoir de retard dans le recouvrement de la cotisation.

« Je suis fier, je suis heureux de voir que, dans le clergé diocésain, nous avons quelqu'un qui ne le cède en rien aux Dominicains. M. l'abbé Soubigou vous a prêché une excellente retraite, il se perfectionnera encore. Quelques-unes reconnaissent encore en lui le professeur, mais il se perfectionnera. J'ai eu le plaisir d'assister à plusieurs de vos conférences, malheureusement, j'en ai manqué. Vous êtes des privilégiées. »

Puis M. l'abbé Soubigou répondit avec cet à propos si délicat et si surnaturel: « Il est difficile de parler quand on est écrasé par des louanges... Je me rappelle cette parole de saint Paul: « Que nous veut ce marchand de paroles? » Je parle d'un saint qui n'est pas le Patron de la maison, d'un saint à qui saint Benoit est redevable: Saint Paul, qui disait: « J'ai planté, Apollon a arrosé, Dieu a fait croître. »

« 1°) Planter: Ici, ce sont les Religieuses Bénédictines du Calvaire qui ont planté, elles ont fait le rôle de saint Paul. Que n'a-t-il enduré dans ce travail! Il a fait naufrage trois fois, il a passé une nuit accroché à une bouée, au large. Je ne sais si quelques-unes des religieuses ont fait naufrage, mais, je le sais, plusieurs ont traversé la mer. Il a fait des stages: à Corinthe, deux ans; à Ephèse, trois ans. On le mettait dehors. Les Religieuses aussi ont pris le chemin de l'exil; nous nous en souvenons encore avec émotion... Il fut prisonnier à Rome. Vous aussi, mes Mères, vous êtes prisonnières derrière vos grilles, prisonnières des vœux qui sont vos chaînes. Les âmes, quand elles sont saintes, attirent. Saint Paul dans sa prison, n'était pas inactif, autour de lui les con-

versions se multipliaient. De même, on vient ici vers vous pour recevoir le bienfait de l'éducation.

« Puis comme saint Paul, vous déléguez vos Anciennes, vous êtes représentées dans nos paroisses bretonnes par vos Anciennes. Quelques-unes sont devenues mères de famille qui mettent toute leur influence au service du Seigneur. Saint Paul, de la même façon que vous êtes ici réunies, groupait les « Anciens » et leur écrivait : « Venez, que tous les Anciens se groupent. Je vous ai annoncé la vérité. J'ai pour vous souffert, peiné, pleuré, j'étais désintéressé. » « Il est plus agréable de donner que de recevoir »... Vous êtes groupées autour des bonnes Mères, de votre Aumônier, vous pouvez vous appliquer la parole du psaume : « Comme il est bon pour des frères, disons ici, pour des sœurs, de se retrouver ! » Cette entrevue sera bien courte, comme les Anciens de saint Paul, qui, après s'être vus se réunissaient pour la prière avant le départ, vous aurez tantôt, après le bonjour affectueux, à dire au revoir, peut-être pour quelques unes ce sera un adieu... Mais auparavant vous vous retrouverez à la Chapelle pour la prière.

« 2°. — Saint Paul avait un collaborateur. « Appollon a arrosé. » Ce fut mon rôle. En vivant parmi vous pendant trois jours, j'ai eu à vous ausculter, et en vous auscultant, j'ai senti battre en vous le cœur de Saint Paul, le cœur du Christ. Vos cœurs sont chrétiens. Vos religieuses vous appellent une fois par an à faire une retraite, puis vous congédient. « Nous serions heureuses de vous garder, mais la chose est impossible, repartez... » En Egypte, il ne pleut presque jamais. Ce pays doit sa fertilité au beau fleuve qui féconde tout; pendant longtemps les sources du Nil ont préoccupé les savants... De même en vous voyant, on pouvait se demander la cause d'une vie chrétienne si profonde. Je comprends maintenant cette vie dont je suis bénéficiaire. Vous venez vous y replonger tous les ans et comme des hirondelles, vous repartez où le devoir vous appelle.

Le Pape disait récemment aux jeunes ouvrières catholiques : « Vous avez vu à Rome les Catacombes où la lumière filtre à peine, puis les splendides basiliques... » Nous ne pouvons sur terre, rester dans la splendeur, il nous faut retourner à la bonne, sanctifiante petite vie quotidienne qui nous prend tous les jours. Elle est monotone; elle met à l'épreuve notre persévérance. Nous avons notre croix quotidienne à porter.

« Permettez au voyageur que je suis de vous dire un secret : en Italie, j'ai contemplé de beaux paysages, mais toute cette beauté n'est rien auprès de celle que j'ai contemplée ces trois jours derniers. On reste muet devant la beauté supra-céleste des âmes en fleur... »

Notre bonne Présidente qui sait si bien se faire toute à tous, remercia en notre nom, et M. le chanoine Le Hir, et M. l'abbé Soubigou.

MONSIEUR L'AUMÔNIER,

Nous remercions Dieu de vous voir présider aujourd'hui notre réunion annuelle avec une santé meilleure que celle des années précédentes, et nous espérons qu'elle vous permettra de continuer longtemps encore au cher Calvaire, votre apostolat si dévoué. Vous avez dû être tout à fait heureux, M. l'Aumônier, de voir notre retraite se passer dans une piété et un recueillement si particuliers, et vous en remerciez, après Dieu, certainement avec nous, M. l'abbé Soubigou, qui a été près de nous l'intermédiaire des grâces toutes spéciales de la Divine Providence.

M. l'abbé, que le bon Dieu vous permette de constater vous-même les fruits de votre parole et de votre direction dans nos âmes. Si nous avons mieux compris que la vie de tout chrétien doit être une recherche continue de Dieu par l'union à Notre-Seigneur dans tous les états et les circonstances de la vie, et que cette union, nous l'obtiendrons par la prière ininterrompue et la méditation affectueuse du Saint Evangile, c'est à votre science de la Divine Ecriture mise à notre portée, certes, que nous le devons, mais c'est surtout à la conviction vécue, que nous sentions dans votre parole et qui, se communiquant à nos âmes, les a remplies du désir de rendre à Notre-Seigneur amour pour amour, dévouement pour dévouement. Notre prière ne vous oubliera pas et nous aimerons à chercher encore dans vos écrits, et au besoin dans vos conseils, l'écho d'un enseignement qui nous a été si profitable.

Vous souscrirez certainement à mes paroles, Mesdames et Mesdemoiselles. M. l'abbé Soubigou était déjà connu de plusieurs d'entre vous, mais à toutes il était sympathique par les liens de famille, d'amitié et, je me permettrai d'ajouter, de reconnaissance qui l'attachaient au Calvaire; je sais que je me fais ici l'écho des sentiments de sa bonne mère. C'est donc un fervent merci que nous adressons à notre zélé prédicateur.

Mesdames et Mesdemoiselles, vous avez entendu notre appel de l'an passé, les rangs étaient plus pressés à notre retraite et la grande salle libre cette année, est bien garnie, mais il y a de la place encore, faisons du prosélytisme. L'apostolat, vous l'aimez toutes, et selon vos moyens, vous le pratiquez toutes; n'oubliez pas que la fécondité de l'Œuvre au Calvaire, dépend beaucoup de

vosre zèle à prouver sa valeur, par vosre exemple c'est sûr, mais aussi par vosre parole et vosre action.

Vosre collaboration à notre Bulletin annuel est déjà un apostolat. Elle prouve qu'au Calvaire on sait former non seulement de vraies chrétiennes, de vaillantes mères de famille, de dévouées directrices d'œuvres, mais aussi des intelligences très fines, très judicieuses, qui savent comprendre, goûter et faire goûter aux autres les beautés de la nature ou de l'art.

Merci donc aux plumes désintéressées qui, des extrémités différentes de notre terre, ont bien voulu, tout en essayant de consoler leurs chers parents de la séparation, charmer aussi les cœurs fidèles qui les suivaient par le souvenir et la prière.

Que cette retraite nous unisse encore davantage dans la fidélité à tous les devoirs, à toutes les responsabilités que nous impose notre titre d'Enfants du Calvaire de Landerneau. La bénédiction que nous sollicitons de M. l'Aumônier et de M. Soubigou, nous l'obtiendra de la Divine Miséricorde. »

*
**

Aux dernières heures, après les Vêpres et le Salut où l'union des cœurs s'est affermie dans la prière commune, se sont renouvelés les colloques d'âmes, les visites aux endroits riches de souvenirs.

Vinrent enfin les séparations, mais dans l'espoir de se retrouver l'an prochain plus unies et plus attachées au vieux cloître bénédictin.



LA VIE AU CALVAIRE



Fête de M. l'Aumônier.

Dimanche 16 juin. — C'est ce soir l'ouverture de la retraite préparatoire à la Communion solennelle. Avant d'y entrer, il nous faut offrir nos vœux de bonne fête à M. l'Aumônier, la chose ne serait pas possible au milieu de ce beau jour.

A 10 h. 30, M. le Chanoine Le Hir était au Pensionnat. Cette fois, ce ne fut pas un compliment qui traduisit nos souhaits. Le cantique à saint Louis de Gonzague, chanté par toutes, en fut l'expression.

Les trois plus jeunes du Pensionnat offrirent une belle gerbe de fleurs, tandis qu'élèves et maîtresses dirent d'une seule voix: « Bonne fête, Monsieur l'Aumônier! » En peu de paroles pleines d'une paternelle cordialité, M. le Chanoine Le Hir remercia des vœux et des prières, puis encouragea son jeune auditoire à apporter bonté, bonne volonté, ferveur et générosité pour tirer bon profit de la retraite. Il insista sur la nécessité du dévouement. Il faut exercer autour de soi un apostolat, ajouter à celui de l'exemple les actes de charité multiples qui sont de plus en plus utiles pour avoir une bienfaisante influence autour de soi. Quel que soit le milieu où la Providence nous place, il y a toujours moyen de travailler pour le bon Dieu. C'est d'ailleurs ce que le Souverain Pontife encourage, car c'est là le but de l'Action catholique.

Retraite de M. l'abbé Sergent.

Les enfants ont été enchantées de leur prédicateur. M. l'abbé Sergent, vicaire à Landerneau, s'y occupe spécialement des plus jeunes paroissiens. Très averti sur leur mentalité actuelle, il sait la manière de les prendre pour les amener à la pratique de la piété et à la générosité dans le sacrifice proportionné à leur âge. Son petit auditoire du Calvaire ne laissera pas vains ses bons conseils.

Jeudi 20 Juin. — Communion Solennelle.

Belle journée et cependant soleil timide. L'hiver se prolonge, cette année, et les petits vêtements complètent heureusement les toilettes blanches. Mais les cœurs sont tous en fête; et si le temps peu sûr a arrêté bien des visiteurs, l'assistance plus intime, s'en est trouvée plus recueillie encore et plus émue. C'est M. l'Aumônier qui portait le Saint-Sacrement à la procession, après avoir officié à la grand'messe. Les chants liturgiques, toujours si beaux, ont été peut-être interprétés cette année par les enfants avec plus d'entrain encore que les années précédentes. La participation fervente au chant d'Eglise n'est-elle pas une des caractéristiques des Croisés de l'Eucharistie? Le soir de cette belle journée ne fut même pas attristé par l'idée de quitter la toilette blanche, la Confirmation devant avoir lieu le lendemain, on avait la consolation de reprendre encore la parure évocatrice de pureté et de joies célestes.

21 Juin. — Confirmation.

Au soir du beau jour de la Communion solennelle, le carillon annonçait l'arrivée de notre Evêque vénéré, Mgr Duparc, qui venait donner le sacrement de Confirmation à 19 des enfants du Pensionnat. Nous avons été profondément touchées de la condescendance de Son Excellence d'administrer elle-même ce grand sacrement à ses petites Calvairiennes. M. Joncour, Vicaire général, accompagnait Monseigneur. A 7 heures, Son Excellence disait sa messe et, à 9 h. 30, commençait la cérémonie de la Confirmation. La chapelle avait gardé sa parure de la veille et l'assistance étant restreinte, la cérémonie fut des plus recueillies. Plusieurs membres du Clergé assistaient Monseigneur auprès de M. le Chanoine Joncour et de M. le Chanoine Le Hir, notre dévoué Aumônier. Son Excellence rappela aux enfants l'importance du Sacrement qu'elles allaient recevoir, le rôle du Saint-Esprit dans l'économie de la vie chrétienne. Les enfants étaient tout yeux et tout oreilles; c'était si beau. Tant de piété, tant d'éloquence dans un Prince de l'Eglise qu'elles apprennent tous les jours à vénérer; et le voir mettre à leur service ces dons qui les émerveillaient tant, achevait de les placer dans des dispositions parfaites pour recevoir les grâces du Saint-Esprit. Elles comprenaient que ce n'était pas une faveur passagère. Ces lumières, cette force leur seraient d'une utilisation quotidienne au long de leur vie, pour leur être au Ciel une gloire particulière.

Au sortir de la chapelle, la procession s'organisa pour

conduire Monseigneur à la salle de Communauté. Le compliment d'usage, puis Son Excellence, dans une allocution charmante, se montra plus Père que jamais. Nous sommes accoutumées aux délicatesses de notre Evêque vénéré, mais comment exprimer les sentiments qu'il nous a manifestés si simplement ce jour-là? Toutes en étaient profondément émues, du fond du cœur chacune s'est promis de garder un souvenir pratique de son exhortation à la piété et au travail, de développer les dons du Saint-Esprit au profit des âmes, au service de l'Eglise et surtout, dans la mesure de ses forces et de ses talents, en se dévouant au progrès de l'Enseignement libre, qui a si lourde part dans les soucis de l'Evêque vénéré de Quimper et de Léon. Puis Monseigneur donna sa bénédiction et accorda la faveur de baiser son anneau aux Maîtresses et aux parents qui se trouvaient sur son passage. Il adressa en particulier un mot aimable à Mme Crouan, Présidente si dévouée de notre Amicale d'Anciennes Elèves, et à Mlle Marie Guéguen, qui avait bien voulu accepter d'être la marraine des nouvelles confirmées. A deux heures, les cloches annonçaient le départ de Monseigneur. Quelques familles restèrent encore pour prendre leur part du bonheur de leurs enfants. Mais la séparation ne serait pas longue. Trois semaines de travail, et les portes s'ouvriraient toutes grandes pour de joyeuses vacances.

Lundi 24 Juin. — Vêture et noces de diamant.

Les élèves sont aujourd'hui tout heureuses de pouvoir assister à la si touchante cérémonie de la Prise d'Habit. Pour beaucoup d'entre elles, Thérèse Kerhoas fut une compagne aimée, aussi s'associent-elles de grand cœur à la fête. Tout y respire le calme le plus religieux. La famille si profondément chrétienne occupe les premiers rangs de la chapelle. Près de la balustrade de communion, du côté de l'autel du Sacré-Cœur, s'est groupée une schola de moines de Kerbénéat. La fête sera toute bénédicte. Le Révérend Père Prieur chante la messe, assisté du Révérend Père Bruno et de M. le chanoine Le Hir. Le chœur des moines alterne les chants avec la Communauté et quelques chanteuses du Pensionnat. Une partie des élèves est dans la chapelle extérieure, tandis que l'autre est groupée au fond de la tribune de la Sainte Vierge.

Vêtue de sa parure nuptiale, Sœur Thérèse attire tous les regards des chères enfants qui suivent avec une vraie et toute affectueuse émotion le si touchant cérémonial.

Le Révérend Père Joie, Prieur de Kerbénéat s'adresse à la jeune aspirante à la vie religieuse, la félicite, elle et

toute sa famille, d'avoir si promptement, si généreusement répondu à l'appel du Bon Dieu. Le Révérend Père associa bien vite notre chère jubilaire Sœur Saint-François à la fiancée de Jésus, en faisant reluire en même temps à leurs yeux les grâces et les avantages de la vie religieuse, en félicitant la chère Sœur de soixante ans de prière, de travail, d'inlassable dévouement, de générosité au service du Bon Dieu et leur montrant à l'une et à l'autre, le profit et les pieux avantages d'un tel emploi des jours que le Bon Dieu nous donne. Ses souhaits les meilleurs de fidélité, de générosité, de sainteté, furent communs, tout comme sa paternelle bénédiction.

Ce fut M. le chanoine Le Hir qui présida la cérémonie de Vêture; elle se termina par l'imposition du nom de Sœur Agnès de Jésus à la nouvelle Novice, qui fera revivre parmi nous le souvenir si édifiant de Mère Sainte-Agnès Kérouanton.

Lundi 15 Juillet. — Distribution des prix.

Cérémonie qui se simplifie partout aujourd'hui et paraîtrait peu solennelle à nos grand'mères accoutumées aux longs discours, aux représentations théâtrales dramatiques et quelquefois même à grand orchestre. Tout est simple et court, mais choisi cependant. Le programme ci-dessous nous le prouvera. Faut-il appuyer sur le talent des artistes?... Leur réputation n'est plus à faire, mais leur cœur sera heureux de savoir qu'elles nous ont charmées. Quelle bonne école de goût, quel encouragement au travail que l'audition de pareils talents! C'est un nouveau et chaleureux merci que l'*Echo* leur adresse ici.

La Ronde de la Mariée était délicieuse de grâce enfantine et le ballet du « Beau Danube Bleu » a ravi les yeux et... même les cœurs. Car, pour certaine génération, la mélodie ramenait le souvenir de joies familiales, en évoquant les réunions d'antan où les valses de Strauss faisaient valoir les jeunes talents et charmaient la fierté des vieux parents.

PROGRAMME :

- 1°) Entrée: Allegro de la Sonate de Grieg.
- 2°) Prix d'Instruction religieuse.
- 3°) La Ronde de la Mariée.
- 4°) Prix 6°, 5° et 4° classes.
- 5°) Le Rossignol de Liszt.
- 6°) Prix 3° B et 3° A.
- 7°) La « Capricieuse ».
- 8°) Prix 2° classe et cours d'examen.
- 9°) Les Jeux d'eau de la villa d'Este, de Liszt.
- 10°) Prix de travail manuel et de gymnastique.

- 11°) Le Danube Bleu, de Strauss, Ballet.
- 12°) Prix d'art d'agrément.
- 13°) « O chère et douce Liberté », dans Judas Machabée, de Haëndel, chœur qui est en réalité un hymne à la Paix.

Puis M. l'Aumônier prit la parole:

« Mes chères enfants, je n'aurai pas la cruauté de vous imposer un long discours; mais laissez-moi vous dire merci pour cette matinée réussie de toutes façons. Merci aux artistes consommées qui nous ont charmés en nous faisant oublier un instant toutes les tristesses du temps présent, tous les soucis qui nous assaillent.

« Je vous souhaite maintenant de bonnes vacances. Jouissez de votre liberté. La rentrée est fixée au 1^{er} octobre. »

Il faut bien songer au retour, même à la veille des vacances; mais on le fait au Calvaire sans amertume, car le Pensionnat est une seconde maison de famille, où l'on retrouve dévouement et cordialité sous le regard de Notre-Seigneur qu'on n'a jamais quitté.

Profession de Mère Marie Saint-Louis de Gonzague.

Toi qui parée encore des fleurs de ton matin,
Avec simplicité vins, toute frémissante,
Implorer la douceur du joug bénédictin,
Voici ta foi jurée à ce Dieu qui t'enchanté;
Ta lèvres a prononcé les mystiques serments;
En toi le monde pleure une éternelle absente.

Ces beaux vers de Louis Le Cardonnell à une Bénédictine venaient spontanément à la mémoire au matin du dimanche, 15 septembre 1935, où Mère Marie de Saint-Louis de Gonzague, dite au siècle Marguerite Sicat, allait, en la fête de Notre-Dame des Sept Douleurs, prononcer ses vœux perpétuels.

Fête toute intime, car les nécessités des offices du dimanche, le départ des pèlerins pour Lourdes retenaient les membres du Clergé dans leurs paroisses respectives. Cependant, les Aumôniers des maisons religieuses de Landerneau, le Révérend Père Bruno, Bénédictin de Kerbénéat, M. l'abbé Gélébart, professeur à Lesneven et si dévoué à nos Grandes du Pensionnat, ne s'étaient pas laissés arrêter par le mauvais temps, et la cérémonie, présidée par M. le chanoine Le Hir, notre dévoué Aumônier, fut bien touchante.

Pour une Bénédictine du Calvaire, quelle fête pou-

vait être mieux appropriée à la circonstance? S'immoler à Dieu, en union avec Marie au pied de la Croix, mais c'est tout le programme de la vie calvaire.

« Oh! tourments précieux et souffrance féconde,
dira encore le poète,

« Grandeur d'être broyé et beauté de s'offrir,
« Indicibles rachats, pleurs qui sauvent le monde. »

M. l'Aumônier allait le dire plus pratiquement et encore mieux à la nouvelle Professe. A la fin de la Grand-Messe qu'il avait chantée lui-même, il s'avança à la grille et voici le résumé de l'allocution si substantielle qu'il a bien voulu nous communiquer:

« *Sacrificate sacrificium justitiæ.* — Il n'y a qu'un seul sacrifice de justice: celui du Calvaire. Au sacrifice, une seule coopératrice: la Sainte Vierge. Ce sacrifice, l'Eglise le perpétue en le renouvelant d'une manière mystique sur l'autel à la messe.

« Tous les chrétiens, en vertu de leur baptême, sont appelés à l'offrir: « *Vos autem gens sancta, regale sacerdotium.* » Mais tous ne le font pas. — « *Multi dicunt: Quis ostendit nobis bona?* » Qui nous fera ressentir le bonheur? Ils cherchent le bonheur dans la richesse, les plaisirs, la domination. A cette lâcheté, à cette apostasie des âmes, il faut une compensation, offerte par les vœux de religion, surtout les vœux perpétuels qui se sacrifient à Dieu pour toujours.

« Une moniale bénédictine ne peut l'oublier. Tout dans sa journée, les heures canoniales de la nuit et du jour, prépare et accompagne l'offrande du divin sacrifice. C'est particulièrement vrai d'une Bénédictine du Calvaire, obligée par son état à la méditation fréquente de la Passion.

« Tout cela, vous le savez, ma chère Fille. Et vous le mettez en pratique. Une vie fervente est nécessaire, surtout aujourd'hui. Il ne faut pas mériter le reproche de vie d'égoïsme fait aux religieuses cloîtrées.

« *Holocaustum tuum pingue fiat.* » Qu'il retombe en pluie de grâces sur votre famille, votre monastère et l'Eglise tout entière. »

Chères Anciennes, vous connaissez, au moins par l'Echo, les Cérémonies de la Profession, elles furent comme toujours très impressionnantes. Mère Marie de Saint-Louis de Gonzague eut la consolation d'unir son sacrifice à celui de sa bonne Mère qui n'avait pas voulu la priver de cette joie en dépit d'une santé précaire et d'un temps détestable. Sœur, beau-frère et même petits neveux et nièces entouraient la fervente Professe de leur affection et de leurs prières. Et dans la grande tribune, une couronne de Mères et de Sœurs l'assistaient dans une union

intime de cœur et d'âme. Enfin, joie bien rare, et doucement appréciable, c'était Notre Très Révérende Mère Générale qui allait, après lui avoir donné son nom, la recevoir des mains de la Sainte Eglise pour sa fille à jamais. La cérémonie de Profession est austère, peut-être, mais elle est si riche de sens que les personnes du monde en sont toujours touchées.

Chers parents, partez dans la joie; la joie du sacrifice, bien entendu, mais quelles compensations elle permet d'entrevoir. Le poète que nous avons déjà cité, après avoir fait pressentir à la jeune Professe les épreuves sur lesquelles elle doit compter, soulève le voile mystérieux qui cache à ses yeux les richesses promises et conclut:

« Alors viendra l'Epoux récompenser les veilles;
Ah! dira-t-il, ma belle et ma parfaite, accours
Partager avec moi mes royales merveilles:

Et du seuil de Sion, la Sainte aux claires tours,
Descendront sur ses pas, en tressant la guirlande,
Dont l'éclat nuptial ceindra son front toujours,
Hildegarde, Mechtilde et Gertrude la Grande. »

Décès de M. Gabriel CORRE, curé-doyen de Landerneau.

Ce 11 septembre, tout le Calvaire est attristé par l'annonce de la mort de M. le Curé. Ce n'est pourtant pas un sacrifice imprévu. Depuis de longs mois on priait pour le vénéré malade sans grand espoir humain d'un retour à la santé si vivement désiré par tous ses paroissiens. Nous ne pouvons oublier l'estime, l'affection, le dévouement qu'il eut toujours pour le Calvaire et notre reconnaissance se traduit en instantes prières pour le repos de son âme.

19 Septembre. — Les Scouts, dont M. le chanoine Le Hir est l'Aumônier, ont désiré faire célébrer un service pour M. le Curé. Ce fut très touchant de voir ce groupe pieusement réuni. Les voix mâles des aînés s'unissaient harmonieusement au timbre encore enfantin des plus jeunes et le recueillement de tous était parfait.

Avant l'Absoute, M. l'Aumônier a adressé aux Scouts cette brève allocution: « En me demandant de célébrer la messe pour M. le Curé, vous avez, mes chers enfants, suivi le conseil de saint Paul: « N'oubliez pas ceux qui vous ont prêché la parole de Dieu. » Je vous en félicite et je vous exhorte, toujours selon la recommandation du saint Apôtre, à imiter les exemples de notre regretté Pasteur. M. le Curé a été l'homme de la paix, de l'union, de la charité. Je sais, mieux que tout autre, ce

qu'il a souffert à ce point de vue pendant ses derniers mois. Il a offert sa vie pour ses paroissiens. M. le Curé a été l'homme du devoir. Il s'est beaucoup fatigué à entendre les confessions, à visiter les malades. J'aurais voulu, depuis longtemps, qu'il modérât son zèle, surtout la veille des grandes fêtes. C'est seulement à Noël qu'il consentit à se faire remplacer, à certains jours, pour le ministère des confessions. Vous aussi, chers enfants, pratiquez la charité; aimez la paix; soyez des hommes de devoir; ainsi vous serez de vrais scouts, travaillant à servir, à sauver le prochain dans l'union à notre divin Chef: Vous serez, dans votre sphère, des « Rédempteurs ». Ainsi soit-il.

Vêture de Sœur Marie de Jésus.

Le 24 septembre au matin, les autos, nombreuses, stationnaient aux portes du Monastère. Il avait déjà un air bien solennel, le vieux Moutier, car son Excellence, Monseigneur Duparc, notre Evêque vénéré, était arrivé la veille. La porte de la Chapelle, grande ouverte, donnait passage à une véritable foule. La jeunesse était nombreuse et il est permis d'interpréter quelques-uns de ses propos. « L'auriez-vous cru?... Odile Geffroy au Couvent!... notre boute-en-train!... Et si jeune! — Pensez-vous? Elle y serait déjà depuis un an, si ses sages parents ne lui avaient imposé un délai. — C'est la seconde de notre année, gare aux autres. C'est peut-être contagieux. »

Et pendant ce temps-là, Sœur Odile, toute recueillie en Dieu, attendait avec impatience, dans sa jolie toilette de mariée, le moment de donner au divin Fiancé le premier témoignage public de son total amour. Son arrivée à la Chapelle saisit ses jeunes compagnes. Ce n'était plus la pétulante Odile, dont les échos des grands couloirs répétaient la voix claire et chantante. Six mois de postulat avaient suffi pour calmer cette exhubérance, de si bon aloi d'ailleurs, et que l'on retrouve encore aux chères récréations du Noviciat et de la Communauté. Mais la paix du Monastère, le recueillement de la vie en Dieu, avaient déjà donné à la gaie pensionnaire d'antan un voile de modestie qui ne la rendait que plus aimable et plus sympathique. La petite Marie-Thérèse qui portait la longue queue avec un sérieux digne de ses fonctions, était toute pénétrée de son rôle et jetait sur sa grande sœur de longs regards admiratifs, où elle mettait tout son cœur et son envie peut-être.

Le 24 est encore une fête de la Très Sainte Vierge, mais que les fidèles connaissent peu: Notre-Dame de la Merci. C'est pourtant un des beaux vocables sous lesquels on invoque la Mère de Dieu, surtout quand on doit,

comme Sœur Odile, briser les liens qui enchaînent au monde; c'est échanger le cachot pour le trône, car « servir Dieu, c'est régner ». La solennisation de la fête n'avait donc pas retenu le clergé dans les églises paroissiales et belle et nombreuse fut la couronne de prêtres qui entouraient Son Excellence, Monseigneur Duparc, qui avait accepté, avec sa bienveillance si paternelle pour le Calvaire, de présider la Cérémonie. M. le chanoine Kerbaol, curé-doyen de Plouescat, chanta la grand-messe, plus belle que jamais, où tout était d'une parfaite harmonie: parure de l'autel, ornementation et chants. Monseigneur assistait au trône et, derrière la grande grille, Notre Très Révérende Mère Générale donnait à sa Benjamine la joie de la présenter elle-même au Pontife qui allait recevoir son sacrifice et bénir ses premiers pas dans son année de Probation.

Après le dernier Evangile, M. l'abbé Le Pape, vicaire à Plouescat, adressa à la jeune Postulante, une des plus parfaites allocutions que nous ayons entendues pour une Vêture. S'inspirant du Répons « *Regnum mundi et omnem ornatum sæculi contempsit propter amorem Domini mei Jesu Christi* », il montra dans la vie de Notre bonne Mère Fondatrice, Mme Antoinette d'Orléans-Longueville, la réalisation parfaite de ces paroles et en déduisit le programme de vie de toute Religieuse Bénédictine du Calvaire. Nous ne pouvons donner in-extenso cette belle allocution, nous en citerons cependant certains passages plus expressifs: et d'abord en voici l'exposition: « Madame d'Orléans vous a donné l'exemple du dépouillement qu'exige la vocation de Bénédictine du Calvaire.

« A son école, vous apprendrez d'abord à vous dépouiller de tout, même de votre volonté propre pour recevoir les dons de Dieu et particulièrement ce que le monde ne peut donner: la Paix.

« Vous verrez ensuite comment le principe de ce dépouillement se puise dans l'amour du Christ en Croix. »

La paix bénédictine, fruit de l'Amour crucifié sur le Calvaire, on ne pouvait mieux trouver. Quel est le ressort qui animera ce travail de dépouillement et lui donnera sa valeur?... C'est l'obéissance. Et, dans un dyptique émouvant, M. l'abbé Le Pape nous présente d'un côté la sainte Fondatrice accomplissant les volontés de Dieu, à l'aveugle, dans le déchirement de ses plus chères affections et le renoncement à ses attraits les plus intimes, les yeux sur l'idéal que nous propose le second tableau du dyptique, Notre-Seigneur Jésus-Christ obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix, et il ajoute:

« Voilà votre Epoux, votre modèle, imitez-le. L'obéissance est la perfection de la vie religieuse. C'est le vœu capital, celui qui peut seul glorifier, contenter le cœur

de Dieu, car vous lui sacrifiez ainsi le bien le plus précieux, celui qu'Il respecte le plus et dont Il est le plus jaloux: votre liberté. Par la pauvreté et la chasteté, vous ne renoncez qu'aux créatures étrangères que sont les faux biens du monde, les affections terrestres. Par l'obéissance, vous videz votre cœur, non plus d'une créature étrangère, mais de la pauvre créature que vous êtes vous-même, de votre « moi », de votre amour-propre, de votre volonté propre, qui tend toujours à se substituer à la sainte volonté de Dieu. Ce renoncement total à votre volonté, à votre liberté, pour suivre en tout la volonté de Dieu dans la vie religieuse sera pour vous la source intarissable d'un bonheur profond. »

Ce bonheur, il se résume dans la Paix: « Cette paix du cœur qui n'est que pour les enfants de Dieu, cette paix ineffable que le monde ne peut trouver, cette paix au-dessus de tout sentiment que ne donneront jamais ni les honneurs, ni les richesses, ni les plaisirs de la terre; et cette paix engendre la joie, la confiance, l'abandon total au bon plaisir divin; toutes choses que le monde ignore ou que du moins il connaît imparfaitement: le joug du Seigneur lui est pesant, la croix lui est lourde, la souffrance lui est amère. Les soucis, la tristesse, l'inquiétude, le dégoût, le remords, voilà la paix du monde. Vous êtes donc, tout bien considéré, nous sommes, les heureux de la terre en attendant que nous soyons les heureux du Ciel. »

Où la jeune Novice puisera-t-elle le courage de réaliser un si parfait idéal?... En Jésus-Crucifié.

Et ici, un nouveau dyptique: Mme d'Orléans est encore le modèle offert à celle qui veut marcher à sa suite. « Elle considérait que la Croix était le trône de son Epoux et que, pour ses délices, Il a goûté le fiel et le vinaigre. De là venaient ses résolutions de fuir les dignités et d'aimer l'austérité. » Elle renonce par suite aux douces joies de l'amour maternel, aux délices de sa vie crucifiée des Feuillantines de Toulouse « pour s'attirer à Fontevault l'aversion et presque la haine de la Communauté qui ne veut pas entendre parler de réforme. Plus tard, à Lencloître, elle voit son œuvre si violemment attaquée par la nouvelle abbesse de Fontevault, Mme de Lavedan, qu'elle est sur le point de céder au découragement. Mais Dieu, trouvant son âme disposée à souffrir, prendra plaisir à graver en elle l'image de son douloureux Fils. » Et elle demandera à mourir après de nouvelles souffrances sur une croix de cendre. Voilà l'exemple. Faites comme elle.

Second vantail du dyptique: « Contemplez votre crucifix. Rappelez-vous que cette croix n'est pas nue. Il y a deux victimes: Jésus d'un côté, vous de l'autre. Méditez

l'expression énergique employée par Notre-Seigneur dans ses révélations à une humble sœur converse, Sœur Marthe Chambon de la Visitation de Chambéry. Il lui dit: « Je voudrais voir toutes mes épouses, des crucifix. » Et encore ceci: « Je te veux victime debout. » — Nous avons le crucifix vivant à notre portée chaque matin, à la sainte messe, Jésus vient du Calvaire à l'autel et de l'autel dans notre cœur comme victime pour nous attacher avec Lui à sa croix. Et plus nous entrerons dans son esprit de victime, plus nous profiterons de son Eucharistie. Retenez bien cette formule, la communion n'est vivifiante que dans la mesure où elle est immolante. Elle ne nous donne la vie promise par Jésus que dans la mesure où elle nous associe à sa mort, à sa mort mystique, en faisant de nous une seule victime, une seule hostie avec l'hostie de notre communion, qui est la même que celle du Saint Sacrifice, l'unique victime du Calvaire. Ces considérations, je le sais, vous sont depuis longtemps familières et l'objet de méditations fréquentes.

« Il ne me reste plus qu'à vous exhorter à vous dépouiller joyeusement, généreusement de tout pour revêtir le Christ Jésus. Vous le ferez, car depuis longtemps vous avez intérieurement répondu à l'appel de l'Epoux. Et vous lui direz tout comme jadis, au Temple, le jeune Samuel: « *Domine, vocasti me, ecce adsum.* — Seigneur, vous m'avez appelée, me voici. »

Nous avons tenu à donner entièrement la conclusion de l'allocation, car au-delà de Sœur Odile elle atteignait toutes les âmes qui veulent servir vraiment Notre-Seigneur. Elles trouveront toujours la Croix, mais elles ne peuvent l'embrasser sans y chercher Jésus, si elles veulent la porter ensuite généreusement et joyeusement. Et les cérémonies de la Vêture se déroulèrent avec leur charme accoutumé. Mentionnons cependant le chant du « *Regnum mundi* ». L'orateur, qui l'avait si bien illustré quelques minutes auparavant, put être assuré d'avoir été compris. Jamais voix de Novice ne le chanta avec autant de conviction et de chaleur; Sœur Odile avait oublié l'auditoire. Elle ne chantait que pour Jésus, avec un élan et une ferveur qui gagnèrent les assistants et arrachèrent des larmes à des parents, si généreux pourtant.

On l'a remarqué; pas un mot à leur adresse dans le discours de Vêture, ils l'avaient très recommandé. Mais ici, ils nous permettront bien de dire avec quelle édification nous les avons vus accepter le sacrifice. Nous qui savons, de longue date, combien les affections familiales sont profondes à leur foyer et qui prévoyions qu'un nouveau sacrifice leur serait demandé sans tarder. Elle était dans leurs rangs, ce jour-là, Annick, l'aînée de Sœur

Odile qui, le 8 décembre suivant, entra aux Petites Sœurs de l'Assomption. « Marthe et Marie ». Que peut-on offrir de mieux au Seigneur? Aussi a-t-il déjà répondu. Il a commencé à combler les vides, en amenant au foyer une nouvelle fille, une aimable sœur qui se fait un doux devoir de sécher les larmes qu'arrachait à un grand frère, durant la cérémonie du 24 septembre, le sacrifice d'une petite sœur tendrement chérie. Et la cérémonie s'achève: effectivement, Sœur Odile s'est dépouillée de ses ornements du monde, elle a revêtu d'abord la robe blanche, symbole de pureté, peut-être, mais aussi pour Jésus, insigne de dérision et de moquerie et la couronne d'épines le laisse bien interpréter ainsi. Ce n'est qu'un épisode; le Pontife bénit les nouveaux vêtements destinés à la vierge prudente qui, au seuil de sa nouvelle vie, porte le flambeau à la flamme vive, emblème de l'Epoux qu'elle a choisi. Et quand elle revient aux pieds de l'Evêque, c'est revêtue des livrées que Mme d'Orléans ne porta peut-être jamais, mais qu'elle imposa à ses filles; livrées si pleines de symbole: tunique noire de la pénitence, scapulaire rappelant aux épaules le joug de l'obéissance, long manteau noir, invitant au respect et à la dignité dans l'accomplissement des offices liturgiques. Il rappelle aussi à d'autres interprètes le silence, l'oubli dans lesquels doit s'envelopper la Religieuse pour ne plaire qu'à son divin Epoux, et le voile blanc, emblème de pureté, en attendant le voile noir, signe de l'appartenance définitive à Jésus.

Que faut-il encore pour disparaître tout à fait aux yeux du monde?... Perdre son nom. Sœur Odile, que serez-vous?... Un vocable long, aux sonorités éclatantes ne vous conviendrait pas. Celui d'un Saint majestueux, d'une Abbessse crossée, en tenue hiératique de vitrail, vous changerait trop. Vos Supérieurs le savent. Ils vous destinent le plus beau des noms et cependant le plus doux à prononcer, le plus doux à méditer. Désormais, vous dit le Pontife avant de vous bénir une dernière fois, vous vous appellerez

Sœur Marie de Jésus.

Et vite toujours, en essayant pourtant de modérer votre allégresse, allez à votre nouvelle famille; assurez-la de votre affection, de votre tendresse même. Elles vous seront rendues avec usure:

« *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* »

La rentrée, 1^{er} Octobre.

La fête de saint Placide et de ses Compagnons, célébrée le 5 octobre, a marqué le vrai début de l'année scolaire. Si la messe ne fut pas celle du Saint-Esprit, elle

fut précédée du chant du « *Veni Creator* » par lequel l'assistance implora le secours tout spécial du Saint-Esprit. En quelques mots, M. l'Aumônier rappela à notre jeunesse qu'il s'agit, non seulement des études proprement dites, mais d'une formation spirituelle dont dépendra leur vie éternelle: « Vous devez, leur a-t-il dit, être d'autres Christs, c'est le but de toute vie humaine, reproduire dans le travail, l'oubli de soi, la Charité, la vie de Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Installation de M. le Chanoine Pol AUBERT, **comme Curé-Doyen de Landerneau.**

Dimanche 27 Octobre. — Landerneau est en fête pour l'installation de son nouveau Curé. Jeudi dernier déjà, la population avait tenu à faire, à son nouveau Pasteur, l'accueil le plus filialement cordial. A l'usine de la Palue, route de Brest, rendez-vous général; 5 ou 6 cavaliers, une centaine d'autos, autant de motocyclettes et de bicyclettes. Les Scouts landernéens attendaient la venue de l'auto de M. le chanoine Aubert, et c'est précédé de cette imposante escorte qu'il arrivait au seuil de l'église Saint-Houardon.

Montant aussitôt en chaire, M. le chanoine Aubert s'agenouille et c'est dans une prière qu'il exprima au Bon Dieu sa reconnaissance, son émotion, sa promesse d'un inlassable dévouement au troupeau qu'il daignait lui confier. Profondément ému, M. le Curé de Landerneau promit à ses paroissiens d'être totalement à eux. L'église était comble et tous les assistants ont emporté de ce premier contact la meilleure et la plus reconfortante impression.

Conférence du R. P. MIRONNEAU.

Ce même jour, 27 octobre, la bonne Providence nous envoie un stimulant à la prière pour les Missions. Le R. P. Mironneau, de passage dans la région, a bien voulu nous consacrer quelques heures. Il avait apporté toute une série de vues très intéressantes sur la lointaine et sauvage région où il travaille avec un admirable dévouement depuis 7 ans.

Le Laos dont il nous parle avec une expérience acquise au prix de si méritoires sacrifices, est une région, encore peu connue, de l'Indo-Chine. Il comprend un pays magnifique, d'une fertilité inouïe et un dédale de forêts où grouillent les éléphants, les tigres, les panthères, etc... Les villages sont fort éloignés les uns des autres; la population, disséminée, vit sous des

cabanes de roseaux et de feuilles de palmiers; le plus souvent le long des fleuves, sur des pilotis. Les vues de ces demeures si primitives étaient pour nous une cause de pénible surprise... Comment nos chers Missionnaires, habitués à nos maisons confortables, peuvent-ils vivre des années dans de semblables installations? Le R. P. Mironneau nous montrait ces logements si primitifs: sur le sol même les chevaux et les vaches sont à l'abri et au-dessus la famille trouve son logement sur de simples poteaux portant un parquet formé de roseaux tressés, la toiture est également composée de branches et complétée par une épaisse couche de paille de riz. Le missionnaire doit chevaucher à travers les forêts vierges ayant à s'ouvrir lui-même un chemin. Aucun commerce, aucune industrie: culture pour la seule alimentation. La population accueillante et hospitalière reçoit le missionnaire avec joie. Dans ces cabanes, pas de mobilier; c'est enveloppé dans une couverture qu'il prend son repos. L'alimentation est des plus simples; le riz en fournit la principale partie. Les animaux domestiques abrités sous la maison, signalent, par des grognements, l'approche des tigres et des panthères. Les habitants, habitués à ces visites, s'arment pour la défense et sont heureux et fiers quand ils peuvent se partager pareil gibier.

L'apostolat des missionnaires est très étendu et ce sont des semaines entières qu'ils passent à visiter les divers villages confiés à leurs soins. Fidèles et catéchumènes avides de s'instruire se prêtent à l'envi à ces sortes de missions.

Toutes les vues qui se sont succédé sur l'écran nous ont vivement intéressées et nous font prier plus instamment que par le passé pour que le Bon Dieu suscite de nombreux et zélés missionnaires et qu'Il les soutienne dans la belle mais si rude tâche qui est la leur.

En remerciant de tout cœur le R. P. Mironneau de nous avoir ouvert de si nouveaux horizons sur la Vie Apostolique, nous l'avons assuré de nos prières. Le modeste produit d'une quête lui a été remis.

Nous sommes heureuses de pouvoir citer quelques mots du Révérend Père prouvant la bonne impression qu'il garde de son passage au Calvaire.

Vannes, ce 30/10/1935.

« Je suis touché de la très grande bonté avec laquelle j'ai été accueilli au Calvaire, dimanche dernier. Avant de quitter votre cher Pensionnat, j'allai à la chapelle et je vous vis prier devant le Saint-Sacrement; je me le suis imaginé du moins; vous priez pour nous. Comme le Bon Dieu est bon de m'avoir permis de vous visiter. Grâce à cela j'ai pu ajouter quelques pièces de bois aux constructions nouvelles que j'aurai à entreprendre dès mon

retour dans nos forêts du Laos: vos élèves ont été si généreuses! Et puis cela a valu, pour mon Laos, de nouvelles orantes. Merci de m'avoir invité à vous aller voir; merci de votre chaude réception. J'ai recueilli chez vous des souvenirs qui me seront d'un grand secours lorsque je serai rentré sur le champ de bataille. Que le Bon Dieu vous accorde quelques-unes des grâces de choix que vaut la création d'une nouvelle chrétienté. »

Marseille, 26 Février 1936.

« Dernier souvenir de France. — 10 mars: en vue de Port-Saïd. — Sommes partis de Marseille le 7 sur le paquebot « Maréchal Joffre » des Messageries maritimes. Peu de monde à bord; puis célébrer la messe chaque jour à 5 h. 30; le dimanche à 8 h. 30 au Salon des Premières. Quatre sœurs de Saint-Paul de Chartres sont passagères. A Rome, j'ai vu le Pape en privé, ai visité Assise. N'oublie personne, garde si bon souvenir du passage au Calvaire. »

Le Révérend Père Mironneau est vraiment bien indulgent; notre réception fut des plus simples et les modestes bourses des pensionnaires ne permettent pas de grandes largesses. Nous demeurons touchés du bienveillant souvenir qu'il veut bien nous garder et l'assurance de ses prières pour notre cher Calvaire nous est précieuse. Le Bon Dieu ne peut manquer d'accueillir favorablement les suffrages des dévoués missionnaires qui vivent et travaillent pour Lui seul, dans de si dures conditions.

9 Décembre. — Conférence du R. P. PICHON.

La bonne Providence qui nous a ménagé le 27 octobre la si intéressante conférence du Révérend Père Mironneau, nous envoie aujourd'hui le Révérend Père Pierre Pichon. Au centre de l'Afrique, le vaillant missionnaire a déjà passé quinze années et vu s'éveiller parmi les nègres de cette région un mouvement admirable de conversion au catholicisme. Avec une attention excitée par la si vivante et si originale parole du Révérend Père, nous avons écouté des récits bien nouveaux dont nous sommes heureuses de donner ici un pâle résumé.

Après un bref aperçu de l'état général des Missions dans le monde entier, où nous voyons le peu d'avance de notre religion en Amérique, en Asie, aux Indes, au Japon, en Chine, nous nous tournons vers l'Afrique et surtout l'Afrique centrale où les missionnaires récoltent une riche moisson d'âmes... moisson dont la semence fut le martyre des petits chrétiens de l'Ouganda.

Le Père nous entretient particulièrement de sa mis-

sion : le Cameroun. En 1920, lorsqu'il y arrivait, le pays comptait seulement douze prêtres et 25.000 fidèles. Aujourd'hui le nombre des prêtres s'élève à 140 et celui des chrétiens à 250.000, exactement dix fois plus. La méthode employée pour arriver à ce résultat magnifique est celle de l'Action Catholique : occuper le pays partout par des catéchistes. 2.500 catéchistes secondent les missionnaires. C'est grâce à leur action que se fondent les « postes ». Quelques indigènes se réunissent pour apprendre la doctrine chrétienne, et un jour, lorsque le missionnaire passe, il trouve un petit noyau de néophytes déjà instruits sous la direction d'un Noir plus instruit ou qui a pris la peine de venir s'instruire à la mission. Le missionnaire les encourage et les engage à bâtir une chapelle où à son passage il pourra dire la messe, il leur donne un catéchiste attitré qui est chargé, en l'absence du prêtre, de réciter à la chapelle les prières du matin et du soir, de faire la leçon de doctrine trois fois par semaine à ses compagnons. Les néophytes ne sont admis au Baptême qu'après un examen rigoureux qui prouve qu'ils possèdent très bien leur catéchisme et après avoir fait preuve d'une conduite irréprochable. Plus tard, les chrétiens de ce poste construiront une église, un presbytère pour les Pères, une école pour les enfants, une maison pour les Sœurs, et si Dieu donne un prêtre ou deux pour s'occuper de ce troupeau, il y aura là une Mission. Missions et paroisses se multiplient grâce à Dieu, à l'aide des Noirs qui viennent en foule vers notre religion. Une Mission comprend plusieurs paroisses, qui ne sont malheureusement visitées que tous les mois ou tous les deux mois, selon l'étendue de la Mission. Le missionnaire doit parcourir la brousse pour visiter toutes ses paroisses et tous ses postes de catéchistes.

La ferveur des nègres est très grande. Ils mettent un grand empressement à recevoir les sacrements. Les veilles des fêtes, c'est par centaines que chaque Père voit affluer les pénitents à son Tribunal.

Un jour le Père avait reçu l'ordre de ne laisser entrer dans l'église que cent pénitents pour chaque prêtre. Il faisait donc garde à la porte comptant un à un les Noirs qui entraient... En se retournant, il vit que l'église était comble : ils étaient entrés par les fenêtres ! Les jours de fête à Yaoundé, la capitale, les communions s'élèvent à 6.000. Pendant les messes qui se succèdent au Maître-Autel, deux prêtres distribuent la communion, et sans lenteur... Ces chiffres sont révélateurs d'une vie chrétienne très intense, parfois bien fatigante même pour le pauvre missionnaire. Une veille de Noël, ayant confessé toute la journée jusqu'à 9 heures du soir, le Père songeait à se reposer un peu avant la Messe de Minuit, car

il dormait dans son confessionnal et ne donnait plus l'absolution que sur des fautes qu'il n'entendait plus, tant le sommeil l'engourdissait. A peine endormi, on vint frapper à grands coups de poing sur sa porte. « Qu'y a-t-il ? — Avez-vous fini de faire le paresseux ! Il y a des centaines de pénitents à votre confessionnal ! » Faire le paresseux ! Il n'y pensait, le pauvre Père ! Il descendit, résigné, au confessionnal, et donna des absolutions jusqu'à minuit... et ceux qui ne purent passer au saint tribunal furent obligés d'attendre après la fête.

La ferveur de ces chrétiens est vraiment sincère et même touchante. Les catéchistes qui enseignent la doctrine aux Noirs ont un réel savoir-faire, une compétence sur laquelle on peut compter. Ils connaissent le catéchisme certainement mieux que bien des chrétiens de nos pays. Et leur désintéressement est admirable : ils font ce travail pour cinq francs par mois !

La mission du Cameroun commence maintenant à posséder des religieux indigènes. Il y a des Frères noirs qui se mettent au service des Pères et remplissent tous les bons offices dont ils sont capables sous la direction des Frères blancs. Le Père avait ainsi un bon jeune noir à son service et un jour entrant dans sa chambre, il le trouva se lavant les dents avec sa brosse. « Eh bien ! dit le Père, ne te gêne plus ! » — « Oh ! Père, répond Artéma sans se troubler, ça y en a bon ! » Désarmé par tant de candeur, le Père lui fit cadeau de sa brosse à dents.

Il y a aussi des Sœurs indigènes dont le noviciat est à Yaoundé. Le Grand Séminaire compte 55 séminaristes et le Petit Séminaire cent dix écoliers qui promettent d'être des prêtres fervents. Les huit premiers prêtres ont été ordonnés le 8 décembre 1935 et vont commencer leur ministère auprès de leurs frères noirs.

Il faut remarquer l'absence de respect humain chez ces braves gens dans la pratique de leur religion. Témoin le vieux Joseph qui, constatant un jour sur sa peau noire des taches grises, symptômes de l'effrayante maladie, la lèpre, alla se faire soigner à l'hôpital protestant qui seul était en mesure de lui fournir les remèdes nécessaires. « Enlève-moi d'abord tout cela, lui dit le médecin protestant. Mais le vieux Joseph se redressa : « Tout cela, mon crucifix et mes médailles qui montrent que je suis chrétien ?... Jamais de la vie, j'aime mieux ne pas être soigné... Dieu me guérira ! » Et dignement, il s'en alla. Il resta donc sans les remèdes demandés et eut la surprise de voir que Dieu l'avait pris au mot : sa lèpre disparut en quelques jours, sans l'aide d'aucun médecin. Dieu l'avait guéri...

Un autre petit trait marquant la ferveur des enfants à servir à l'autel nous est rapporté par l'histoire des sou-

anelles rouges, les six premières soutanelles d'enfants de chœur qu'une personne charitable avait offertes à la mission. Les soutanelles étaient exposées à la sacristie avec leurs surplis avant la Messe de Minuit où elles devaient être endossées par les six enfants les plus sages que Sœur C... avait déjà choisis... A 9 heures du soir, la sœur vient en pleurant trouver le Père : « Mon Père, plus de soutanelles ! Pourquoi ? — On les a volées ! » Le Père accourt à la sacristie... plus de soutanelles !... Consternation générale. Enfin ce n'était pas l'heure de chercher les coupables, on remit la chose à plus tard. A Minuit moins le quart, six négrillons revêtus des soutanelles rouges, des surplis blancs, le cou bien droit dans le col de mousseline, apparaissaient tout heureux... Ils avaient eux-mêmes choisi les soutanelles sans attendre qu'on les désignât. Ils remplirent leurs fonctions d'enfants de chœur au grand émerveillement de toute l'assemblée.

Dieu souligne parfois la parole du prêtre d'une manière qui frappe les Noirs. Un jour, l'un d'eux ayant apostasié, était redevenu polygame et donnait le mauvais exemple, le Père avant de partir de ce village averti ses chrétiens : « Un Tel se conduit mal, vous le savez tous, gardez-vous bien de l'imiter, car Dieu aura le dernier mot. Je ne sais ce qui va lui arriver mais... vous allez voir ce que vous allez voir ! » Cette parole, qui n'avait rien d'une prophétie, frappa cependant les Noirs qui se disaient entre eux : « Le Père l'a dit, il va lui arriver quelque chose ! » Deux mois plus tard, on vint dire au Père : « Votre prophétie s'est réalisée ! — Quelle prophétie ? — La prophétie que vous avez faite au sujet d'un Tel... — Ah ! oui. Eh bien ? — Il est mort subitement ! » Les Noirs de ce village furent frappés de ce trait.

En une autre occasion, Dieu souligna encore son action d'une façon frappante. Une dispute s'étant élevée entre deux écoliers, ils allèrent se plaindre chacun à leurs parents. Les uns voulaient faire la paix, mais la maman du petit Jean ne voulait rien entendre. C'était la femme d'un catéchiste. Elle alla jusqu'à proférer des malédictions contre les parents de l'autre enfant. En rentrant le soir au logis, le catéchiste apprenant ce qui s'était passé, fit des reproches à sa femme, mais celle-ci entra alors dans une grande colère et brisa vaisselle et autres objets qu'elle avait sous la main. Enfin ils se retirèrent pour se coucher. Le lendemain, le catéchiste interrogea sa femme : « Cela va-t-il mieux aujourd'hui ? » Pas de réponse. « Eh bien ! réponds-moi donc ! Comment vas-tu aujourd'hui ? » Mais la pauvre femme ne put faire entendre que des sons inarticulés... elle était devenue muette. Inquiet, le catéchiste la conduisit au médecin qui déclara qu'elle

n'était pas malade, mais muette, qu'il n'y avait pas de remède... Alors, plein de foi, ce bon chrétien dit à sa femme : « Vois-tu, c'est Dieu qui te punit, tu es devenue muette en punition des choses méchantes que tu as dites aux voisins l'autre jour. Veux-tu que j'aille les chercher pour que tu leur demandes pardon ? » La femme répondit affirmativement par signes. En présence des voisins, elle témoigna son repentir par son attitude et ses gestes, mais ne put rien dire. Le lendemain, le catéchiste se mit en route avec sa femme pour Yaoundé, où était la résidence de l'évêque, afin de demander à la mission le remède qui guérirait sa femme. Conduite à l'évêque, elle montra encore son repentir, et Monseigneur lui ordonna d'aller se confesser et de communier le jour suivant. Il lui donna ensuite sa bénédiction et la congédia après l'avoir engagée à ne plus recommencer. La femme se confessa par signes, communia le lendemain et dès qu'elle eut l'hostie sur la langue, celle-ci se mit à trembler. Toute saisie la femme se sentit guérie et en effet, au sortir de l'église elle parla de nouveau.

Mais ces beaux résultats ne vont pas sans de grosses difficultés. On ne change pas les mœurs d'une population en quelques années. Depuis des siècles la polygamie règne dans ce pays, en réalité, c'est l'esclavage des femmes. Il faudrait aussi un personnel apostolique plus nombreux. « Priez le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers. » Un autre obstacle surgit du mauvais exemple des Blancs dont beaucoup ne vont aux colonies que pour dissimuler leur vie de désordre. Cet exemple est déplorable pour les Noirs. Il faut aussi signaler l'anticléricalisme des lois françaises et le sectarisme de nos gouvernements, qui combattent, et entravent l'action missionnaire, la seule vraiment civilisatrice, en protégeant la polygamie et toutes les coutumes fétichistes. La mission compte ici un martyr, le Père de Meaupou. Un mauvais chrétien, qui avait apostasié et était retourné aux coutumes polygames du pays, avait acheté une deuxième femme. Mais celle-ci, qui était chrétienne, était venue se réfugier à la mission, près du Père de Meaupou. La nuit était déjà venue, le Père entendit des cris vers la Maison des Sœurs. Il s'y dirigea en toute hâte... c'était Gabriel A... qui venait, armé d'une lance, réclamer la femme qu'il prétendait avoir achetée. Il l'avait déjà frappée de coups de couteau, sans gravité, heureusement, et la poursuivait, le Père se présenta devant lui, sans armes, et doucement lui demanda : « Qui cherches-tu ? Si tu désires quelqu'un, c'est moi... » Il n'avait pas fini sa phrase que le Noir, aveuglé par la passion, lui enfonça sa lance dans le corps. L'arme traversait le corps du jeune missionnaire et ressortait par le dos... le Père tomba. Le Noir avait

aussitôt fait mine de s'enfuir, mais subitement saisi de remords il se jeta à genoux auprès de sa victime en s'écriant : « Oh! qu'ai-je fait! Ah! Père, pardonne-moi! » Et le Père de Meaupou lui dit doucement : « Oui, je te pardonne, sois tranquille. » Il le bénit et supplia qu'on ne fît aucun mal au meurtrier et qu'on demandât sa grâce... Les assistants saisis par la rapidité et l'horreur du spectacle étaient figés d'effroi. Alors le Père leur dit : « Mais enlevez-moi donc ça!... » Pour lui enlever la lance, il fallut scier le bout qui ressortait par le dos. Six semaines encore le jeune Père souffrit beaucoup, la lance avait traversé le foie, le bas du poumon... Il édifia profondément son entourage par sa gaieté, son abandon, sa patience... Il demandait à ses confrères : « Pensez-vous que ce soit le martyre? » résumant ainsi le désir qui avait été celui de toute sa vie... Quelques Evêques qui en parlaient récemment concluaient que c'était certainement un « martyr de la morale chrétienne ». Depuis sa mort, il obtient beaucoup de grâces à ses confrères, les aidant dans leur travail. Souhaitons que cette mort soit pour la mission une semence de nouveaux chrétiens fervents.

Cependant les Nègres évoluent. Grâce à la vente du cacao, à la crise économique dont le Japon profite pour écouler à vil prix ses marchandises sur les marchés d'Afrique. Les Noirs essaient d'imiter les Européens en s'habillant; les femmes portent des robes de soie aux jours de fête, soie végétale sans doute, mais robe de soie tout de même. Le costume se complète d'un foulard de soie dont elles s'entourent la tête. Certaines femmes s'habillent vraiment avec grâce et toutes ces couleurs claires leur vont bien. Parfois elle manque cependant de mesure, comme cette femme qui s'était barbouillée la figure de poudre de riz. Et comme elle s'étonnait que le Père ne lui eut pas donné la Communion, il lui répondit : « Tu ne t'es pas lavé ce matin. — Mais si, Père, j'ai même mis de cette poudre qui sent bon... — Eh bien, cela ne te va pas, cette poudre est blanche, ta peau est noire, tu n'es que barbouillée ainsi. Pense un peu à l'effet que je ferais si je mettais du charbon sur ma figure... » Elle comprit alors qu'elle avait dépassé la mesure, et qu'elle était tombée dans la coquetterie. Ce progrès de la civilisation pousse quelquefois les Noirs à des dépenses inutiles. Ils regardent dans les catalogues des grands magasins de Paris les objets qu'ils croient avoir besoin, et écrivent par le moniteur du village à « Madame Samaritaine » ou à « Monsieur Printemps » une commande d'objets des plus disparates, et le moniteur signe gravement au bas de sa missive : « Votre fils dévoué en Jésus-Christ. » N'importe! Ils reçoivent tout de même les objets convoités et se trouvent parfois embarrassés pour en faire

usage, tel ce bon Noir qui avait commandé une paire de patins et qui se demandait comment on pouvait marcher avec ces souliers étranges : « Tu peux attendre que la température change! » lui dit le Père. Et cet autre qui ne savait comment faire servir son fer à repasser électrique. Un jour aussi le Père reçut en cadeau un manteau de femme, un peu usagé, certes, mais encore très bon. Il le réserva pour la femme d'un catéchiste très méritant et lui en fit cadeau la veille de Noël. Il la vit arriver à la messe sans son manteau. « Comment, je t'avais donné un manteau, je pensais que tu allais le mettre... — Oh! Père, mon mari l'a trouvé si beau qu'il l'a gardé pour lui! » Et de fait, parmi les hommes, le brave Noir se pavane avec le manteau de son épouse tout heureuse de voir son mari si bien mis. C'est ainsi que des vêtements de femmes font parfois le bonheur des hommes!

Le missionnaire fait encore un bien immense par la diversité des métiers dont il a la pratique. Autour de la mission viennent se grouper bientôt tous les chrétiens désireux de la voir s'agrandir, et pour construire église, écoles, maisons, etc... le Frère missionnaire se fait aider des Noirs. Il y a des scieurs qui abattent et découpent les arbres dans la forêt, des maçons, des tuiliers, des briquetiers, de menuisiers, et en général, au moins un cuisiner. Il faut être prudent dans le choix de ce dernier, car la propreté n'est pas le fort des Noirs. L'un des confrères du Père avait un « cook » qui prétendait savoir tout faire, du moins il prenait toujours un air entendu quand on lui parlait d'un nouveau plat. Un jour, son maître qui recevait des confrères, l'appela et lui dit : « Que vas-tu nous donner aujourd'hui? — Je vais faire la « nouille » répondit sérieusement le Noir. — Ah! très bien! dit le Père amusé par cette réponse, fais-nous donc aujourd'hui qu'il y a du monde « des courants d'air sautés à la barre fixe »! — Oui, Père! « fut la réponse de l'imperturbable « cook ». Au repas, tous étaient curieux de voir ce que le Noir servirait... Il apporta tout rayonnant de fierté des croquettes de pommes de terre! Depuis ce jour, on sait dans cette mission ce que sont des « courants d'air sautés à la barre fixe ».

Mais une véritable Révolution s'est opérée dans la Mission depuis que les femmes savent qu'elles ont une âme et qu'elles ne doivent plus se laisser donner comme seconde, troisième, quatrième femme... La femme est considérée là-bas comme un être inférieur, la femme se vend comme une brebis au marché et n'a rien à dire pour décider de son malheureux sort. Enfants chrétiennes ne soyez pas égoïstes dans votre bonheur d'être nées en pays chrétien, d'être élevées dans des familles chrétiennes, mais priez pour vos petites sœurs noires qui ont une

âme comme la vôtre. Nous avons le devoir plus que jamais aujourd'hui d'être catholiques, il faut prier pour les Missions et si nous le pouvons les aider matériellement.

Le Père termine en recommandant à nos prières les huit premiers indigènes qui depuis hier, 8 décembre, sont prêtres pour toujours. Il en a suivi quelques-uns de près, il les a connus enfants, de petits Noirs qu'ils étaient, ils sont maintenant ses égaux devant le bon Dieu. Leur influence pourra être considérable sur cette population toute tendue vers le christianisme. De grand cœur nous prions pour ces jeunes prêtres noirs, afin que le Bon Dieu en fasse des Saints et bénisse tous leurs travaux.

Vendredi 20 décembre. — Nous avons la visite de M. le Curé de Landerneau; c'est la prise de contact du nouveau Pasteur avec la Communauté et le Pensionnat qui s'est faite à la chapelle.

M. le Curé nous parle du Verbe incarné, du Grand Dieu qui s'est fait petit enfant et, pour nous faire mieux comprendre l'abaissement de ce Verbe d'amour, il nous a d'abord exposé la petitesse de l'homme.

L'homme, dans son orgueil, se croit parfois quelque chose; il pense qu'il se suffit et se fait son centre. Mais qu'est-il? Un atome dans l'espace, un grain de poussière en face des immensités créées. Plus l'astronomie fait de progrès, plus on est confondu devant ces milliards d'étoiles que l'on découvre, ces myriades d'astres gigantesques, opérant leurs révolutions dans une course vertigineuse à travers l'infini des espaces. Pour peu qu'il réfléchisse et qu'il soit loyal, l'homme se dit: qu'est-ce que notre pauvre petite planète éteinte, dont nous faisons le centre du monde? Mais aussi, qu'est-ce que Dieu qui crée de telles merveilles? Et la plus surprenante n'est-elle pas que ce grand Dieu ait pu trouver une place pour poser les pieds sur notre misérable terre? Il y est venu cependant, nous l'avons vu dans l'étable de Bethléem tout petit enfant et nous le voyons encore, chaque jour, quitter son Tabernacle pour se donner à nos cœurs affamés.

Quelqu'un, à qui on parlait d'un saint en vogue, s'écria, nous dit M. le Curé: « Mais parlez-nous donc de Dieu! » Nous sommes heureuses que M. le chanoine Aubert ait bien voulu nous donner cette consolation et avec lui nous concluons: « Car Dieu seul, en effet, peut satisfaire notre cœur si petit, mais si grand, parce que Dieu seul Père, Fils et Saint Esprit peut le remplir. »

“ La Route qui monte ”.

19 Janvier 1936. — C'est un encouragement à faire croître au Calvaire le zèle pour la Croisade Eucharistique qui nous est donné aujourd'hui par le R. P. Dannon. Un bon petit mot précède la séance. Devant l'écran, le R. Père nous rappelle tout ce qu'une « Croisée » est appelée à réaliser pour elle-même, pour son prochain. Le film qui va se dérouler devant nos yeux nous persuadera que la grâce du Bon Dieu rend héroïque la généreuse Croisée qui, soutenue par la vue de son insigne ne craint pas d'affronter les peines et les difficultés de la vie, confiante dans le tout-puissant secours ménagé par la Providence. Je ne chercherai pas à vous narrer l'histoire si émouvante que nous avons vraiment vécue tant étaient nets les tableaux qui se sont succédés. Si vous ne connaissez pas « La Route qui monte », par le R. P. Perroy, S. J., vous pouvez vous procurer l'ouvrage, orné de nombreuses illustrations, soit aux Bureaux de l'Apostolat de la Prière, 9, rue Monplaisir, Toulouse, soit à Lyon, Œuvre du S. C., place d'Ainay; prix du volume, 3 francs.

Les cœurs étaient profondément émus et toute l'assistance aurait voulu exprimer au R. Père sa respectueuse reconnaissance et l'assurance du vif désir de tirer bon profit d'une si éloquente leçon.

Séances récréative.

Quelques séances au patronage de Landerneau d'abord; puis nous avons reçu des Apôtres du Christ pour nous parler de leurs missions, nous apprenant à goûter notre bonheur et aussi à songer aux pauvres païens moins favorisés que nous. La parole chaude et entraînante de ces « Pêcheurs d'hommes » nous rend meilleures; nous les aimons bien ces missionnaires et nous prions pour eux.

Après ces distractions, de premier ordre, il y a celles que nous donnons nous-mêmes. Ce ne sont plus les Cérémonies de Première Communion de nos poupées, ni les essais culinaires dont nous parlait une « heureuse » ancienne l'an dernier. Mais les jours de congé se font de plus en plus rares, les lourds programmes ne laissent aucune minute aux candidates; les rôles sont donc renversés, ce sont les plus jeunes qui procurent des distractions aux grandes, ou encore nos dévouées maîtresses de récréation qui, aux longues soirées du dimanche, exécutent avec grande adresse des tours de prestidigitation. Vous avez toutes été petites comme nous, vous savez donc à quel point ces tours passionnent. C'est si amusant de voir de l'encre qui, subitement, sous l'influence de quel-

ques gestes ou paroles reprend la limpidité de l'eau. Puis dans cette eau toute claire notre bonne Mère fait disparaître une pièce de 5 francs. Elle était toute brillante et visible aux yeux les plus faibles. Au silence de la maîtresse, nous obéissons plus vite qu'au signal des études. Un bruit argentin se fait entendre puis, ô surprise... la pièce est volatilisée. Nous écarquillons nos yeux, peine perdue... aucun objet opaque ne repose au fond du verre. Permettez encore de vous présenter « Dame carafe », personnalité du Calvaire qui, sur l'invitation et par l'intermédiaire de notre surveillante, répond à toutes les questions plus ou moins bizarres d'un auditoire désireux de la mettre en échec.

J'en arrive aux grandes séances théâtrales, d'autant plus goûtées qu'elles sont plus rares. A la Sainte-Cécile, a été interprétée avec humour, « La fausse malade », petite opérette charmante. Une enfant se plaint sans cesse, la maman s'inquiète davantage de la mollesse de sa fille que de ses maux imaginaires. Tour à tour on fait venir chez mademoiselle le docteur, le chirurgien, l'infirmière, tous les outils tranchants de la maison. L'infirmière émue de pitié invite la malade à la prière car, ajoute-t-elle : « On va vous décortiquer à l'instant. » L'amour de la vie la rappelle à la réalité, brusquement elle sort de son lit et promet d'être plus virile désormais. Après cette saynète, une fillette de 9 ans, ayant bonne souvenance des conseils et de reproches de sa maman, les rédit avec beaucoup de naïveté à sa propre fille. Pendant ce monologue le théâtre change de décor et le conte de Barbe-Bleue est mis en action. La longue barbe, à la teinte légendaire, n'a pas même fait défaut. Les petites considéraient avec effroi l'homme terrible, brandissant sa lourde épée sur sa pauvre victime.

Un joli intermède, vieux cantique plein de pieux souvenirs pour nos anciennes Mères : « L'ange et l'âme », fut interprété avec une simplicité charmante par deux moyennes à la voix très douce et bien nuancée.

Le dimanche 12 janvier, à la séance dite « Des Rois », nous eûmes la joie d'applaudir d'abord « Dix filles dans un pré », c'est une petite saynète qui nous présente la sottise et la vanité de neuf fillettes, prétendant à la main du fils du roi, jeune prince élégant, soucieux de son bonheur, qui sut choisir la plus simple, la dixième qui, très humble, restait à l'écart. Le fils du Roi l'emmena dans son palais où, ajoute-t-il : « Maman fera

vosre éducation et nous nous marierons plus tard. » Chères anciennes, vous connaissez « les automates » ? Chaque génération a vu ces poupées à ressorts envoyer des baisers, manger, danser, balayer, etc... Toutes les petites y déploierent leur talent avec grande simplicité. Le traditionnel « M. Barnum » multiplia ses coups de cravache à ses deux aimables boys, fidèles exécuteurs de ses moindres ordres.

« Singulière Méprise » est l'histoire d'une « jeune fille prolongée » qui entend aider son cher curé dans sa lourde tâche. Elle le tient donc au courant des mille potins et cancans de la ville et s'occupe de tout ce qui ne la regarde pas. Le pauvre curé est à bout, mais soucieux de ramener cette âme dans la vraie charité du Christ « qui ne s'irrite pas, ne pense pas le mal, mais « supporte tout », il l'engage avec instance à suivre la retraite devant avoir lieu à l'église Saint-Michel. Mademoiselle proteste « cela ne s'est jamais vu dans sa famille », elle s'inquiète des moyens à prendre en cas de pluie, etc... puis se laisse convaincre. M. le Curé est plein d'espoir. Au second tableau notre étonnement fut grand d'entendre au loin clairons, trompettes et tambours et de voir défiler un régiment de « soldats de circonsance » dans un accoutrement hétéroclite. Mlle Jacqueline les suit clopin-clopant, toute voûtée, embarrassée dans ses jupes; elle s'appuie au bras d'un pioupiau fort galant pour sa cavalière. Et la pluie se mettant de la partie, Mlle Jacqueline, le parapluie ouvert, fait trois tours de théâtre au milieu des éclats de rire de la salle tout entière. Au troisième acte, M. le Curé est dans son bureau quand Mlle Jacqueline fait son entrée pour lui rendre compte de sa retraite et lui remontrer toutes les difficultés qu'elle a dû vaincre... embarrass de M. le Curé et sa surprise : « Vous m'aviez demandé de la suivre jusqu'à l'Eglise Saint-Michel, mais je ne l'ai quittée qu'à la caserne. » Pauvre Jacqueline! Mais M. le Curé est trop bon pour rire de la naïveté de sa pénitente et la félicite de son courage en l'éclairant sur ses intentions.

Mais on est dans le temps de Noël : deux bergers, vêtus de peaux de mouton apprennent la grande nouvelle, la Naissance d'un Dieu; ils accourent, adorent, offrent l'un son petit agneau l'autre un air de flûte; quand les Mages arrivent, personnages dignes et opulents, tout brillants d'or et de pierreries, le pauvre berger se tait, s'écarte avec son compagnon. Mais Marie les retire de l'ombre et les prie de poursuivre avec autant de cœur ce qu'ils avaient si simplement commencé. La morale était facile à tirer, même pour les plus jeunes.

Le mardi-gras nouvelle séance. En tête du programme

nous lisons : « Laquelle choisir? » Il s'agit d'une marraine qui, se disposant à faire un long voyage, veut prendre une compagne et pense choisir l'une de ses six fileuses, mais elle désire choisir la meilleure. Une amie lui donne ce conseil : « Appelez chacune à part et faites-la parler de ses compagnes. » L'idée était bonne, les petites commères défilent l'une après l'autre, charmantes pour leur marraine, pleines de malice au sujet des compagnes absentes. Elles les traitent de jalouse, boudeuse, colère, orgueilleuse, entêtée, etc... rien n'échappe à ces censeurs malveillants. La dernière pourtant les juge toutes avec bienveillance, gagne ainsi l'estime de sa marraine qui n'hésite plus..

Seconde Saynète : « Les petites jardinières de Trianon ». Mme Pacquotte, jardinière en chef du jardin de Trianon, prévient les jeunes aides de l'arrivée de Madame la Reine qui désire avoir un beau bouquet et récompenser l'ouvrière la plus habile. Toutes se mettent à l'œuvre quand, subitement, scène de jalousie de l'une contre sa voisine dont le bouquet est plus riche. La petite victime, très vertueuse, aime sa compagne. Elle décide de changer de bouquet pour arrêter ses larmes. Les circonstances la trompent. Elle reçoit la récompense, mais ramène son amie à de meilleurs sentiments.

Un petit entr'acte : « Les bonnes idées de Toto. »

Pour terminer voici : « La dernière bûche », chant de Botrel, mimé par deux de nos grandes.

Le dimanche de « Loëtare » vient très heureusement égayer l'austère recueillement du Carême. Au lever du rideau une forêt, domaine des êtres fantastiques, sera le théâtre d'un petit drame : « La princesse Rose ». La fille du Roi (9 ans), majestueuse et consciente de sa dignité, s'y promène. Une fée apparaît, grandiose dans sa parure bleu ciel, et l'interpelle, inquiète de la voir solitaire dans ces lieux où rôdent des bêtes sauvages. Son Altesse se retourne, surprise de la question, et réclame la révérence due à ses titres. « Car, dit-elle, dans le royaume de mon Père, les plus hauts dignitaires se courbent quand je passe et admirent tous mes faits et gestes. » La fée a compris la vanité de la fillette, excellent cœur d'ailleurs et veut l'en corriger... D'un coup de baguette, elle la rend invisible, et la Princesse Rose entend tour à tour les réflexions des gens de la cour parcourant la forêt à sa recherche. A ce moment la fée la touche de nouveau de sa baguette et, consciente de ses torts, l'enfant repentante se jette dans les bras maternels, heureux de l'enlacer après de si terribles angoisses.

Un beau chant : « France Chérie », chœur à 4 voix,

a servi d'intermède à cette saynète et au quadrille des Lanciers, si gracieusement dansé par huit grandes, dont les costumes étaient fort élégants et parfaitement portés.

Et le tableau final : « La Samaritaine au puits de Jacob », scène d'évangile si touchante, qui nous a permis de quitter la salle de récréation avec le souvenir du Bon Maître, présent toujours à nos jeux comme à notre travail.

Audition Musicale du 3 Avril

On a remarqué les progrès de nos grandes dans leurs morceaux si bien choisis :

Valse en ré bémol de Chopin

La Victoire de Rameau

Valse en la bémol de Chopin

Tango d'Albeniz

L'Hirondelle de Daquin

L'Impromptu en mi bémol de Schubert

L'Arabesque de Schumann

Valse en fa majeur de Chopin

Notre chère Mademoiselle Trinquet nous fit entendre, en son entier, la sonate en ré majeur de Mozart : allegro, adagio, allegretto.

La semaine précédente nous avons entendu Mlle Rayé au violon, accompagnée par Mlle Trinquet. L'interprétation des morceaux suivants par nos chers Professeurs nous a ravies.

1^{er} Mouvement du Concerto en mi de Mozart

Berceuse de Cui

Rondo Capriccioso de Saint-Saëns

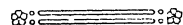
Romance Andalouse de Sarasate

Chants d'Espagne de Nin



Le Pèlerinage en Terre Sainte

■■■■■■■■■■ d'une de nos Associées



Nous n'avons pas à présenter l'article suivant. A sa lecture, chacune de vous, chères Anciennes, n'aura comme nous qu'un merci ému à adresser à la plume si vivante qui l'a écrit, au cœur si chrétien qui a voulu, en nous faisant partager les émotions d'un si beau pèlerinage nous exciter à aimer davantage le Bon Maître dont la pèlerine amie a suivi les traces avec tant de zèle et de piété.

« De belles vacances, un beau voyage, tel fut mon heureux sort en août 1935.

« Le 16 août, des pèlerins finistériens montaient la colline de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, afin de se réunir aux autres membres du 87^e pèlerinage de N.-D. du Salut qui, avant leur départ pour la Terre-Sainte, venaient confier à la Vierge leurs six semaines de voyage. Après la messe nous avons pris contact avec tous ceux qui seraient nos compagnons de prières, de pèlerinages, d'excursions; moment délicat. Notre première impression fut qu'il y avait beaucoup de vieilles dames et beaucoup d'ecclésiastiques; hélas! peu de jeunes laïques, à tel point que je me suis attirée cette aimable réflexion: « Ma pauvre X..., pour un peu vous seriez la plus jeune du pèlerinage ». (Or j'ai coiffé la Sainte-Catherine). — Mais les vieilles dames ont été très gaies et fort aimables et les ecclésiastiques qui, pour la plupart, avaient l'air de jeunes étudiants en vacances étaient pleins d'ardeur et de joyeux entrain. Le groupe composé de jeunes et de vieux ménages, de jeunes filles « prolongées » et de vieux garçons endurcis, d'archiprêtres et de séminaristes formait une grande famille et, chaque soir, il nous arrivait de fêter, tout comme entre parents et amis, un saint patron ou un anniversaire.

« Mon projet a failli échouer au dernier moment grâce aux cuisiniers du « Mariette Pacha » qui ont eu la malencontreuse idée de se mettre en grève à 11 h. 50; alors que notre bateau, et ses 500 passagers, devait appareiller

à midi. Accoudés au bastingage nous les avons regardés débarquer et, lorsque l'heure du déjeuner a sonné, les passagères ont assuré le service de table avec gaieté et entrain, servant avec amabilité Italiens et Français, Algériens ou Allemands. Un « arrangement culinaire » est advenu vers dix-sept heures, et nous avons pris la mer, le navire quittant lentement le port de Marseille, nous avons fini d'admirer les couleurs éclatantes et les falaises harmonieuses de la côte d'Azur.

« Les quatre premiers jours se passèrent sur le bateau qui nous mena à Alexandrie. La vie à bord tient plus du tourisme que du pèlerinage, elle est extrêmement reposante et divertissante dans ce milieu cosmopolite. On n'a rien à faire, on n'a le temps de ne rien faire et les heures s'écoulaient très vite. La soirée est particulièrement agréable: jusqu'à 11 heures, on danse dans le luxueux salon des premières; lorsque le jazz se tait, presque tous les passagers quittent les ponts. Il ne reste alors que quelques rares promeneurs qui vont contempler, dans le calme et la solitude, les beautés de la nuit d'Orient: on ne voit que le ciel lumineusement étoilé et la mer où la lune traîne ses reflets argentés; un seul bruit, celui des vagues tranquilles; quelques rares lumières; parfois la clarté d'un navire que l'on croise, d'un phare qui nous guide, d'un volcan qui vomit, ou la masse sombre des grandes îles que l'on côtoie. Nous avons aperçu ainsi la Corse et la Sicile, admiré le Stromboli et passé entre Charybde et Scylla sans être la victime de leurs tourbillons. Pendant les trois jours suivants, nous n'avons vu que l'eau et le ciel. Enfin, le mardi, vers 3 heures, il se produit une certaine agitation parmi les passagers étendus sur les chaises longues ou assis dans les fauteuils: on voit la terre! La terre d'Afrique! Peu à peu la côte se précise: à droite des dunes de sable, des palmiers, à gauche l'entrée du port et, dominant la ville des tours nombreuses, des minarets: C'est Alexandrie; c'est le premier contact avec l'Orient. Le bateau stoppe un instant pour la visite sanitaire et embarquer la police anglaise qui prend possession du navire. Pendant ce temps, nous nous emparons des yeux de lumière et de couleur, voyant enfin cette rade merveilleuse dont nous avons tant rêvé en écoutant Thaïs. Nous débarquons, et c'est alors le premier contact avec les Egyptiens qui, sur le quai, sont tous marchands.. et voleurs. Dans des accoutrements bizarres (tuniques de coton descendant jusqu'aux pieds) et, avec un sourire fort aimable et dans une langue où il y a de l'arabe, du français, de l'anglais, de l'italien et de l'allemand, ils vous proposent leur affreuse marchandise: colliers d'ambre et de perles, coraux, cuirs, sphynx, scarabés, tous aussi faux les uns que les autres. Ils vous har-

celent sans se lasser, courent et crient, vous poursuivent dans les rues, demandant 20 francs de ce qui vaut 20 sous, mais ils donnent à ce débarquement un aspect nouveau pour nous, fort amusant et pittoresque, à condition que cette petite aventure ne se prolonge pas trop longtemps.

« De l'Égypte, je ne puis dire grand'chose, j'y ai passé trop peu de temps, mais assez cependant pour entrevoir ses mille richesses et avoir le désir d'y retourner.

« Le Caire comprend deux villes: la ville moderne, sans intérêt, et la ville ancienne très pittoresque; là, vous vous perdez dans un labyrinthe de rues étroites bordées de bazars où vous trouvez les objets les plus hétéroclites, mais gare aux voleurs. En quittant la ville située entre des collines dénudées, on entre dans ce qu'on appelle « Les tombeaux des Kalifes », immense désert, où les Mameloucks ont établi leur métropole. C'est une suite de mosquées élégantes, mais désertes, de masures pauvres et délabrées, semblant inhabitées, et prêtes à s'effondrer, masures entourant des cours avec les tombeaux de la famille. Pas un bruit, on marche sur du sable, les maisons sont closes, des tombeaux à tous les pas, pas une fleur. De temps à autre on rencontre seulement un misérable enfant qui sort de son taudis. C'est réellement la ville de la mort. Soudain, des gémissements arrivent à nos oreilles. Intrigués, nous attendons: une carriole paraît, traînée par un âne; elle porte 5 ou 6 femmes « tout de noir habillées » ce sont des pleureuses précédant un cortège funèbre. De temps en temps, une des femmes, le maître de cérémonie, sans doute, agite les bras et lance, dans ce silence désertique, les cris les plus perçants; ses compagnes répètent ses gestes et ses cris; un moment de repos puis la même cérémonie recommence. Ces femmes ne semblaient pas très convaincues de leur rôle mais, pour nous, touristes, vues dans ce cadre, elles avaient énormément de couleur locale et elles augmentaient l'attrait prenant et macabre de cette cité de la mort.

« Le grand charme artistique du Caire est dans son musée, où l'on trouve les pièces les plus précieuses et les plus rares, et dans ses mosquées, merveilles d'architecture, richement décorées de marbres, mosaïques, bois précieux, tapis et lampes. La mosquée est un sanctuaire sacré où le bon musulman pénètre, après s'être purifié la tête et les pieds, déchaussé, ou chaussé de babouches; il se recueille, se prosterne, se lève, se prosterne à nouveau, lit ou récite des prières du Coran, toujours tourné vers la Mecque. La femme est soumise aux mêmes rites, mais elle est en plus voilée de noir: l'un des voiles lui recouvre la tête et le front, l'autre le bas du visage et monte au-dessous des yeux. Les deux voiles unis par

un anneau de bois, ne laissent voir en principe que les yeux, généralement fort beaux; j'ai dit en « principe » car il est des Musulmanes qui mettent un voile à mailles si arachniennes que leurs traits n'ont aucun mystère pour celui qui passe. Et maintenant, quittons la ville: voici le Nil, puis une longue route bordée de forêts de dattiers, peuplée d'indigènes, de moutons, de chameaux, il nous mène au si joli sphynx de Memphis, aux confins du désert, royaume du sable, du soleil, des Pyramides, dont les principales sont celles de Gizeh. Les Pyramides! C'est très grand, c'est très blanc et c'est très amusant, par ce qu'on y va à dos de chameau. Une dernière fois nous les avons entrevues du Caire, derrière le Nil, au coucher du soleil. Une rapide excursion nous a menés à Héliopolis, une dernière visite au musée du Caire nous a documentés sur l'art indigène et les richesses de Toutank-Hamon, sur ses cercueils d'or et ses bijoux fabuleux, et ce fut tout! Hélas!

« Du Caire à Jérusalem on va en chemin de fer et nous avons atteint ainsi la Terre Promise plus rapidement que les Hébreux guidés par Moïse. Le passage d'Afrique en Asie se fait à El Koulara par un vulgaire bac, qui nous fait franchir, sans miracle, la Mer Rouge. En pleine nuit commence le voyage dans le désert, désert immense, qui, vers le sud, s'étend jusqu'au Sinaï et la Mecque, désert où les Hébreux murmuraient contre Moïse: il n'y a que du sable, sillonné de quelques pistes où se traînent des caravanes de chameaux. Enfin le paysage renaît: oliviers, campements misérables de Bédouins, champs cultivés, femmes portant sur leur tête de lourdes corbeilles de fruits. Puis voici, entre des montagnes arides, la sauvage vallée de Bettis, où serpente le Sorec, torrent desséché, longs espaces de solitude et de désolation. En débouchant au haut de cette côte, nous apercevons des maisons modernes: c'est la Jérusalem hors-les-murs, décevante dans sa banalité. Nous descendons à Jérusalem, dans une gare, qui n'a rien de biblique, bien que dès notre arrivée nous entonnions en vue de la ville le « Laetatus sum ». Personnellement, je n'étais guère joyeuse, parce que trop déçue. Il ne faut pas arriver en Terre-Sainte le cœur plein d'illusions, ni l'âme nourrie de piété sentimentale, la déception serait trop amère. Assise sur les derniers sommets de ces régions montagneuses, au seuil même du désert, entourée de collines nues et brûlées de la Judée, qui semble avoir reçu les malédictions du Maître de la Nature, sous un soleil de feu et une lumière éblouissante, Jérusalem a une teinte grisâtre, commune au pays tout entier. Entourée de murailles, elle se répand à l'extérieur par des agrandissements modernes et la ville neuve a une physionomie cosmopolite, sans

intérêt. Mais à l'intérieur des vieux remparts du xvi^e siècle, que l'on franchit par une de leurs sept portes monumentales, toute la couleur locale et l'odeur locale subsistent et donnent à la ville un pittoresque intense. Cette ancienne ville est bâtie sur deux collines, séparées par un ravin, et diffère sensiblement de la Sion biblique et de la Jérusalem du Christ; elle est divisée en quartiers distincts: quartier musulman, quartier chrétien, qui comprend le quartier grec et le quartier arménien, et le quartier juif; ce dernier est reconnaissable à la saleté qui y règne. Dès qu'on pénètre dans la ville, on ne circule plus que dans un dédale de rues étroites et sales, où le pied trébuche sur les pavés glissants ou les escaliers boueux. Le ciel se voit à peine: les rues sont trop étroites, ou voûtées, ou tendues d'affreuses loques destinées à préserver du soleil. Elles sont bordées de bazars groupés par professions: les boulangers, les épiciers, les marchands de tissus, les orfèvres et les cafés garnis d'une longue file de fumeurs de narghilehs. Le magasin est un petit réduit dont un côté est entièrement ouvert sur la rue; les 3 autres côtés sont garnis d'étagères où s'entasse la marchandise; le commerçant, assis ou ou allongé, somnole ou fume, en attendant le client. La rue est au surplus encombrée de femmes accroupies près de leurs paniers de fruits; de chameaux, d'ânes et de mulets chargés de lourds ballots qui heurtent les passants, prennent toute la longueur du passage, et ne contribuent pas à la propreté de la ville. Dans ces ruelles, circule une foule bruyante et bariolée, vêtue de loques sordides: hommes bruns, les uns en caftan et en toque, ce sont les Juifs, les autres, en longs burnous, la tête couverte de turbans malpropres: ce sont les Bédouins; les femmes musulmanes, tout en noir et voilées; d'autres vêtues d'une longue robe noire, à broderie rouge, la tête ornée de sequins et couverte d'un long voile qui fut blanc; et puis, affalées sur les pavés, des loques humaines sur lesquelles on marche presque au passage; la foule des mendiants et des infirmes, enfants et vieillards, sur qui pèse le douloureux martyre d'une coupable hérédité. Les enfants grouillent dans les rues: le bébé est porté sur le dos de sa mère dans une sorte de hamac, qu'elle suspend à sa tête, plus grand, il se met à califourchon sur l'épaule maternelle, garde de lui-même son équilibre pendant que sa mère fait des emplettes, ou vend le produit de ses champs, sans se soucier de son précieux fardeau. Jeune adolescent, il erre dans les rues des journées entières, dans la poussière, les fruits pourris, les ordures de toute sorte, car le service de la voirie est inexistant à Jérusalem. L'enfant est chétif, malingre, vêtu d'une simple tunique de coton; ses yeux coulent, les

mouches se promènent sur tout son visage, ses cheveux ne sont jamais peignés et il doit ignorer les ablutions du matin. Le premier mot qu'il doit apprendre des lèvres maternelles est « Batchich », à moins qu'il ne le sache même en naissant, car tout enfant est un perpétuel mendiant et, adulte, il le demeure. Lors d'une excursion sur les pentes de la vallée de Josaphat, au village de Siloé, nous avons été assaillis par une cinquantaine de jeunes bambins nous encerclant et nous demandant: « Batchich! Batchich! »

« Afin de pouvoir avancer, nous avons dû leur jeter quelques pièces de menue monnaie sur lesquelles tous se ruaient; nous profitons de ce répit pour avancer de quelques pas, puis la troupe revenait et le même manège recommençait. Là j'ai vu une fillette de 10 à 12 ans, pleurer, hurler, crier, battre les filles et les garçons, les plus jeunes comme les plus âgés, afin de récolter la valeur de quatre à cinq sous. Plus loin nous avons été bombardés de pierres par un jeune garçon à qui un pèlerin avait refusé une cigarette.

Le commerçant est fort aimable, mais voleur, voleur avec le sourire. Pour faire un achat, il faut « chipoter » des heures et des heures; entre temps, il offre café, cigarettes, parfums et, avec de la patience, on arrive à payer 50 francs un objet dont il vous demandait 200. Il faut aussi veiller aux pièces et aux comptes: ils vous rendront une pièce fausse qu'ils vous refuseront ensuite, mais, avec de l'insistance, ils la prennent à nouveau dans l'espoir, sans doute, de trouver un autre étranger pour s'en défaire; ou bien ils accepteront d'un pèlerin inexpérimenté confondant les pièces de 5 piastres et d'une piastre, 5 pièces de 5 piastres pour payer un paquet de cigarettes qui n'en valait qu'une; si tout cela est bien décevant, tout cela est la partie touristique. Mais, à Jérusalem, il y a un tombeau, un tombeau où nul ne repose, et c'est parce que ce tombeau est vide que nous y venons avec toute notre foi et notre amour. Le Golgotha, « le lieu où a souffert Jésus était hors de la ville », dit saint Jean et encore, « au lieu où a été crucifié Jésus il y avait un jardin et dans ce jardin un sépulcre neuf ». On trouve donc côte à côte le Calvaire et le tombeau abrités sous la même basilique. Le premier édifice a été bâti par sainte Hélène, dévasté, rebâti, et il ne nous reste plus qu'un sanctuaire au style compliqué. C'est une sorte de coupole, garnie de lampes, de tentures défraîchies et déchirées. Quand on y pénètre par la porte romane, bâtie par les Croisés, on a la pénible surprise de voir deux Musulmans assis sur une estrade couverte de tapis, fumer ou bavarder, l'un a le privilège de garder les clefs de la Basilique, l'autre de l'ouvrir, à

condition que chaque matin les Latins et les Orthodoxes qui officient dans le sanctuaire payent une redevance.

« Dès l'entrée, voici la pierre de l'onction, dalle de marbre posée à l'endroit où le corps de Jésus, détaché de la croix, fut embaumé pour la sépulture. A droite, un escalier de 15 marches nous conduit au sommet du Calvaire. Le rocher du Golgotha fut recouvert d'un pavement de marbre et on y édifia trois autels : le premier sur le lieu où Jésus fut étendu sur la Croix; le deuxième indique où se tenait la Vierge, près de son Fils expirant; et le troisième, l'emplacement où se dressa la Croix. On y voit actuellement une crucifixion en argent. Les deux premiers sont aux Latins et le troisième aux Grecs orthodoxes. Sous cet autel des Grecs, on a ménagé une cavité qui permet de voir et de toucher le roc sacré, et, un peu à droite, la fente qui se produisit à l'heure où Dieu le Fils mourut pour nous. La terre trembla, les rochers se fendirent », dit saint Mathieu. « Il était environ la sixième heure quand les ténèbres couvrirent la terre, le soleil s'obscurcit, le voile du Temple se déchira, Jésus s'écria d'une voix forte: Père, je remets mon âme entre vos mains. En disant ces mots il expira. » Ici, et c'est pour cela que nous baisons pieusement le marbre froid du pavement, c'est le lieu par excellence de la contrition et de l'amour, c'est pour cela que, dans l'obscurité de ce sanctuaire, nul ne peut rester insensible au Sacrifice de la Messe, Sacrifice de la Croix renouvelé. « Joseph prit le corps de Jésus, l'enveloppa d'un linceul blanc et le déposa dans un sépulcre neuf qu'il avait fait tailler dans le roc pour lui-même. Puis ayant roulé une grande pierre à l'entrée du sépulcre, il s'en alla. » Les sépulcres étaient construits dans le rocher et comprenaient deux chambres. Un atrium, laissé grand ouvert; puis, au ras du sol, une toute petite porte, l'entrée minuscule de la chambre sépulcrale, fermée par une énorme pierre en forme de meule qui roulait dans une rainure. « Qui donc nous ôtera la pierre », se disaient les saintes Femmes au matin de Pâques. Dans cette chambre se trouve la couche funèbre, taillée dans le roc, couche qui reçut le précieux cadavre. Au IV^e siècle, l'architecte constantinien a détruit sur trois côtés du tombeau la masse rocheuse à laquelle il adhérait. Le bloc de rocher sacré fut enchâssé dès le début, dans un monument spécial, souvent modifié au cours des siècles, mais sans porter atteinte à la forme même du tombeau. Le revêtement de marbre actuel, de fort mauvais goût, est l'œuvre des Grecs et date de 1810. On y retrouve l'atrium avec une colonne portant au sommet un fragement de la pierre renversée sur laquelle s'assit l'ange qui dit aux Saintes Femmes : « Celui que vous cherchez n'est point ici, il

est ressuscité comme il l'avait dit. » Par la porte basse et étroite, je pénètre dans la chambre sépulcrale qui mesure deux mètres de côté environ. Le tombeau est une sorte de lit de pierre, recouvert d'une plaque de marbre, et c'est parce qu'ici, il y a 1900 ans, le corps de Jésus reposa trois jours, que je me prosterne et baise la pierre sacrée, après des milliers de Croisés et de chrétiens, à la suite desquels je suis venue, sur les pas du Christ, chercher un peu plus de foi et d'amour.

« Des veilleuses et de lourds candélabres, supportent d'immenses cierges devant l'édicule du Saint-Sépulcre et au-dessus de la pierre de l'onction. Ils n'ajoutent rien à la beauté des lieux. Ils appartiennent aux diverses confessions possesseurs du Lieu saint, et qui officient à des heures différentes et déterminées : les Grecs, les Arméniens, les Coptes, les Latins. Les Coptes officient à un autel adossé au tombeau, et le matin de mon départ, je me souviens d'avoir entendu les prêtres coptes et les prêtres latins chanter leur office à la même heure, dans une cacophonie qui n'avait rien d'harmonieux.

« Dans les basiliques, on retrouve encore d'autres souvenirs : le lieu de la rencontre de Jésus et de sa Mère, de Jésus et de Madeleine, la colonne de la flagellation, le lieu de la découverte de la Sainte Croix. A l'intérieur de la Ville-Sainte, il est d'autres pieux pèlerinages pour nous, chrétiens. C'est tout d'abord le Chemin de la Croix, le long de la Voie douloureuse, trajet suivi par Jésus du Prétoire au Calvaire, et qui passe aujourd'hui dans les quartiers populeux de Jérusalem. La procession des pèlerins, portant trois croix, s'arrête aux diverses stations, localisations plus ou moins authentiques pour quelques-unes. Mais ici peu nous importent les divergences historiques, nous ne pensons qu'à Celui qui, il y a 19 siècles, sous ce même ciel, sur cette même terre, gravit les pentes du Golgotha, consola les filles d'Israël, reçut le témoignage d'amour de Véronique, fut aidé par Simon de Cyrène, tomba trois fois sous le poids de sa Croix.

« Puis, c'est le pèlerinage au Cénacle, transformé en Mosquée. A Saint-Pierre-in-Gallicante; souvenirs douloureux. Il nous est doux ensuite d'aller vers l'église Sainte-Anne, emplacement de la maison où naquit Marie; Sainte-Anne, terre française, église du plus pur style roman. Tout près est la piscine de Bethesda, ou du paralytique, dont on a découvert depuis peu les énormes bassins; la piscine dont l'eau agitée par l'Ange, guérissait le premier malade qui s'y plongeait, la piscine où Jésus dit au paralytique : « Prends ton grabat et marche. » Avant de quitter la ville de Jérusalem, il nous reste à voir l'esplanade du Temple. Où fut le fameux Temple des Juifs, se dresse aujourd'hui l'éblouissante et fastueuse

mosquée d'Omar, possédant en son centre le rocher qui, jadis, portait l'autel des holocaustes et où l'on vénère les reliques de Mahomet. Dans ce temple, Jésus fut proclamé le Messie par Siméon; à douze ans, il étonna les docteurs de la Loi par son intelligence et sa science des Saintes Ecritures; puis, plus tard, il y pria et prêcha lorsque son heure fut venue. Que reste-t-il du Temple fameux des Juifs? Actuellement, les juifs pensent retrouver dans les blocs énormes du « mur des pleurs », c'est-à-dire du soubassement de l'enceinte, quelques vestiges du vieux sanctuaire. Dans l'étroit couloir qui borde ce mur, ils s'assemblent pour prier, gémir et pleurer. Parfois le ton des lamentations devient aigu, nerveux, les balancements s'accroissent, les fronts heurtent les pierres antiques et les larmes coulent. J'en ai vu de réelles tomber des yeux d'une jeune Juive, vêtue d'une toilette des plus modernes.

« Lorsqu'on voyage, il faut tout voir; il ne faut donc pas oublier à Jérusalem la visite des mosquées ouvertes, des églises grecques, syriennes, coptes, arméniennes, orthodoxes ou unies, où l'on découvre des icônes primitives, mais charmantes, dans une atmosphère toute spéciale et au milieu de cérémonies originales.

« Il m'est arrivé d'aller visiter, avec un pèlerin, une église arménienne orthodoxe. L'église comprend deux parties : la partie des fidèles et le sanctuaire, séparés par l'iconostase. Des icônes, fort intéressantes, garnissent les murs et nous avons pénétré derrière l'iconostase pour tout voir. Tout à coup deux immenses prêtres vêtus de leurs longues robes surgissent et, avec de grands gestes, ils nous crient: « Femelle, non! femelle non! » J'ai aussitôt compris que l'entrée du sanctuaire était interdite aux femmes et j'en suis sortie; j'avais heureusement fini de tout voir.

« Quittant ces Arméniens terribles, nous nous sommes égarés dans une cérémonie syrienne. Les chants hurlés dans une langue rude et la pauvreté du sanctuaire et des ornements sacerdotaux faisaient un contraste énorme avec notre chant grégorien et nos beaux ornements liturgiques. L'office presque terminé, voilà que l'officiant, prêtres et fidèles s'agitent et... s'embrassent. C'était peut-être très symbolique et très touchant, mais étant donné que l'Orient est affreusement sale, nous avons fui au plus vite dans la crainte d'être pris dans ces émouvantes manifestations de fraternité.

« Et maintenant il faut sortir de la ville par la porte Sitti-Maria entre les nombreuses tombes de Juifs et de Musulmans qui attendent, dans la vallée de Josaphat, de chaque côté du Cédron, la résurrection générale. En silence, il faut pénétrer dans le couvent des Franciscains,

car là est Gethsémani. L'église est sombre, les verrières ont la forme de croix, la voûte est étoilée, on se croirait sous le plus lumineux ciel d'orient; devant l'autel, un rocher, le rocher qui vit une nuit l'agonie du Christ, sa prière et sa soumission; le rocher près duquel nous avons veillé une heure, une heure près de Lui. Toujours émus et silencieux, nous avons pénétré dans le jardin: les oliviers sont vieux, très vieux... Mais pourquoi cette grille de fer, ces parterres tracés? Pourquoi toujours modifier les Lieux-Saints? Pourquoi ne pas laisser le plus près possible de la réalité naturelle? A quelques pas, c'est la grotte de la trahison. Voilà le sentier qui conduit au Mont des Oliviers: sur cette colline, nous retrouverons le souvenir des grands événements des derniers jours du Sauveur, la résurrection de Lazare, Bethphagé, lieu de départ du cortège triomphal au matin des Rameaux, les roches où Jésus pleura et prédit la ruine de Jérusalem. Puis la grotte des enseignements de la grande semaine et enfin le lieu de l'Ascension, église aux temps des Croisés, misérable mosquée, aujourd'hui presque abandonnée sur la sainte colline. Deux couvents abritent des Bénédictines et des Carmélites qui, avec le Christ, prient et veillent pour sauver les âmes. Cette maison silencieuse et recueillie, au toit rouge qui dépasse à peine le mur, au jardin fleuri et accueillant, c'est le Calvaire de Jérusalem; si vous passez par le chemin rentrez... et vous aurez l'impression d'être dans le jardin de Béthanie que Jésus aurait choisi de nos jours: là tout est amour, paix, harmonie, charité. Mlle Célestine, souriante et aimable me conduisit au Grand Parloir... avec l'inévitable grille. Puis voici deux silhouettes voilées... La Révérende Mère Marie-Benoît et Mère Saint-Jean du Sacré-Cœur. Grâce à une permission de « Notre Mère Générale », les voiles se soulèvent et la connaissance est bien vite faite. La pèlerine finistérienne se laisse conquérir par l'accueil affectueux et bon des deux Bénédictines landerneennes. Le Calvaire du mont des Oliviers est presque un morceau de terre bretonne, où l'on parle même parfois breton, et où sont réunies des religieuses de Kerlouan, Landerneau, Guipavas, Brest, etc... Toutes sont venues au parloir, même la Sœur Saint... occupée aux confitures, et qui, pour moi, avait revêtu son beau voile du dimanche. Je ne saurais vous dire l'inoubliable impression que m'a laissée cette heure. Une vie toute de prière, de pauvreté, de pénitence donne à ces âmes un bonheur aussi grand qu'on puisse le concevoir ici-bas; gracieuse visite de toute la joyeuse bande des petites Grecques melchites que les Bénédictines, au prix de quels sacrifices et de quelles privations... Dieu seul le sait, élèvent et enseignent: les jolis visages un peu bron-

zés, les yeux clairs et souriants des fillettes, proprement habillées d'un joli tablier de coton clair, conduites par leur surveillante, une protégée des Bénédictines, me font l'accueil le plus aimable en me baisant la main suivant leur coutume.

« Et maintenant, puisque j'ai vu le Calvaire du Mont des Oliviers, permettez-moi, chères anciennes qui lirez ces lignes, de vous demander de toute mon âme, de ne pas oublier, ni dans vos prières ni dans vos aumônes, les Saintes Bénédictines qui là-bas, vivent dans l'allégresse spirituelle et dans la pauvreté la plus profonde, se privant même du nécessaire pour leurs chères petites, pratiquant jusqu'au bout les conseils du Christ. Pour le Calvaire du Mont des Oliviers, je vous demande des novices, des prières, des aumônes.

« En quittant une dernière fois le Calvaire, je jette un regard sur le panorama de la ville : dans le ravin, Gethsemani, au loin, les murs de Jérusalem, le parvis du temple, la coupole du Saint-Sépulcre, l'église Sainte-Anne... puis, en dehors des murailles, Haceldama, le champ du sang.

« Il faut quitter la Ville-Sainte. C'est une longue route en lacets qui mène à Jéricho, l'ancienne route par laquelle Jésus a cheminé avec ses apôtres, à travers les collines rocheuses, sèches et nues. C'est Béthanie... c'est la fontaine des apôtres où Jésus s'est souvent désaltéré au cours de ses voyages; c'est l'auberge du Bon Samaritain, toujours repaire de voleurs, et enfin Jéricho, oasis de sycomores et de bananiers. A Jéricho, nous nous souvenons de Zachée, du jeûne du Christ sur le Mont de la Quarantaine, d'Elisée, qui assainit les eaux de la fontaine. Dans le lointain, se voit la ligne franche et verdoyante du Jourdain, témoin des grands événements de l'Ancien et du Nouveau Testament. Ce fleuve, au cours rapide, aux rives jaunies d'une végétation luxuriante s'achemine vers le paysage le plus désolé que je vis, « la Mer Morte »; on est à 393 mètres au-dessous du niveau de la Méditerranée; la chaleur est accablante, pas un arbre sur les rives, pas un être vivant dans les eaux, le souvenir de Sodome détruite par le feu du ciel, la vue du Nébo où mourut Moïse sans entrer dans la Terre promise, tout n'est que tristesse et mélancolie. Quelques jours après nous allons à Bethléem, ville de Juda, où naquit Jésus. Située à 10 kilomètres de Jérusalem, c'est une ville aristocratique qui manque un peu d'originalité; les hommes portent le costume des Bédouins et les femmes mariées ont une longue robe noire avec un corselet brodé de soies multiples et éclatantes. Sur la tête, elles ont une sorte de hennin, garni d'un long voile blanc, l'ensemble est coquet et harmonieux. La grotte de la

Nativité est située dans les cryptes de l'église; c'est une sorte de caverne avec deux autels; l'un appartient aux Grecs, il porte une étoile d'argent où brillent ces mots : « Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est. » Un peu à droite, un autre autel aux Latins, c'est le lieu de la Crèche, de la mangeoire des animaux où la Vierge déposa son fils. Oh! le charme d'une nuit à Bethléem! Le ciel est étoilé comme il fut peut-être lors du « Gloria » angélique; au loin, le champ des Pasteurs, le champ de Booz où glana Ruth; et c'est l'office liturgique de la Nativité et la Messe de Minuit dans la pauvre grotte!...

« Mais il faut quitter l'austère Judée pour la riante Galilée et, avec la Sainte Famille, nous nous acheminons vers Nazareth, en passant près du puits de la Samaritaine, près de Naïm, au pied du Thabor. L'église de l'Annonciation est d'une banalité décevante. Dans la crypte se trouve la maison de la Vierge. Les maisons palestiniennes comprenaient deux parties : une chambre creusée dans le roc au flanc même de la colline et une partie construire extérieurement. La première partie, seule, existe encore; et sous l'autel, on voit une plaque de marbre portant « ici le Verbe s'est fait chair ». Deux colonnes marquent le lieu où se tenaient la Vierge et l'Ange lorsque se passa le grand mystère. La première scène évangélique, qui eut pour théâtre la Palestine, et rayonna sur le monde tout entier. Sur la route de la fontaine, l'unique fontaine de Nazareth, je suis longtemps restée regarder le long et incessant défilé des Nazaréennes, cherchant sur les traits de la plus jeune et de la plus belle quelque reflet de la virgine beauté de l'autre Nazaréenne qui, il y a 19 siècles, allait puiser à la même fontaine, et portant sur la tête peut-être la même ampore...

« La Nazaréenne, vêtue d'un long pantalon bouffant recouvert d'une tunique, d'un petit voile, est grande, gracieuse, de teint très basané et je me prends à songer, en photographiant une de ces jeunes beautés, qu'elle ressemble beaucoup plus à la sainte Vierge que les jolies princesses italiennes que peignirent Raphaël ou le Pérugin. Encore un jour de rêve pour nous : c'est le jour passé sur les rives du lac de Génésareth. Là, presque rien n'a changé : Magdala est en ruines et Capharnaüm nous montre encore les sculptures qui ornaient la Synagogue où retentit les paroles divines. Tout alentour, des collines roses, telles que les vit Jésus, des pêcheurs naviguant et pêchant comme les Apôtres... car c'est là tout le charme de la Palestine, où presque tous les monuments manquent l'art et ont modifié très malheureusement l'aspect primitif des lieux. Le charme, c'est toute la nature qui l'opère, en remettant sous nos yeux

le cadre de l'Evangile. Le ciel étoilé des soirées de Jérusalem est tel que le vit Jésus; le sentier rocailleux où je marche, Jésus l'a foulé. Le figuier que j'aperçois, le lis des champs que je cueille, la vigne, les épis, l'ivraie ce sont les symboles des paraboles; l'olivier c'est Gethsémani, le Sycamore c'est Zachée, les infirmes, les malades, ce sont ceux que Jésus guérissait, l'âne c'est celui du dimanche des Rameaux, le chameau c'est la caravane des Mages. Mais tout finit. La dernière vision de Palestine, c'est le lac de Tibériade, le lac que nous cherchons jusqu'à la dernière minute à travers les replis des collines, le lac, symphonie bleue et rose.

« Encore quelques kilomètres, et nous pénétrons en terre française en franchissant le Jourdain et en entrant en Syrie. Voici Damas, ses mosquées éblouissantes, ses souks pittoresques, ses palais, clos et luxueux, aux fontaines de marbre, palais mystérieux, où aucun bruit ne pénètre, si ce n'est le chant du Muezzin qui, du sommet de son minaret, cinq fois le jour, dans un chant plaintif et monotone, invite le Musulman à la prière. Damas évoque pour nous la Grande figure de saint Paul mais les souvenirs qui en restent sont assez imprécis. Après une excursion aux cèdres du Liban, d'où vint l'Épouse du Cantique, nous embarquons sur la Providence qui, en deux semaines, nous conduira aux escales diverses qui nous donneront de brèves visions des pays traversés : Rhodes, vrai musée italien, avec ses murailles, son hôpital des Chevaliers, ses rues historiques, Chypre, Smyrne, d'où nous allons à Ephèse, toutes les îles de l'Archipel, la mer Égée avec ses souvenirs mythologiques et historiques : Mytilène et Agamemnon, Tenedos et la campagne de Troie, Cos et Hippocrate, Samos et Pythagore. En pénétrant dans les Dardanelles, un souvenir plus poignant s'offre à nous; les Dardanelles, le grand cimetière des marins, dont quelques milliers de tombes se voient sur la côte. A bord, le Révérend Père Ollivier, directeur de notre pèlerinage, dit la messe de Requiem et chante l'absoute sur la mer. Quelques heures de navigation et le bateau pénètre dans le Bosphore que nous montons jusqu'à la Mer Noire, avant de faire escale à Constantinople, au panorama féérique, avec ses multiples minarets. Mais toutes les beautés que nous avons vues vont disparaître devant Athènes : l'Acropole, la plus belle vision d'art que l'on puisse avoir devant laquelle on ne peut dire qu'une seule chose : Que c'est beau!

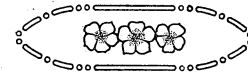
Il faut toujours partir, toujours aller vers l'Ouest. Un soir, au coucher du soleil, sur le ciel orange, nous admirons la masse noire du Stromboli; le Stromboli dont deux des trois cratères sont en éruption et dont nous voyons bien les flammes ardentes; le lendemain, au lever du

soleil, c'est un feu de même couleur, mais c'est le Vésuve et son long panache de fumée dominant la morte Pompéi. Enfin un autre matin... le dernier, c'est Notre-Dame de La Garde, que nous apercevons de notre hublot. C'est fini!

« Dans un tel voyage on a des déceptions, comme dans la vie, mais il reste des souvenirs radieux, pieux et artistiques. Souvenirs tristes aussi : la grande tristesse des diverses religions qui s'affrontent en Palestine : toutes les religions : orthodoxe, grecque, arménienne, russe, bulgare, et j'en ai passé ; les Musulmans, les Coptes, les Juifs, sans oublier les protestants, dont les établissements sont très florissants. Aussi faut-il beaucoup prier pour les Missions du Proche Orient.

« J'aime à redire maintenant le psaume que nous avons chanté au départ de la Ville Sainte, alors que, du Scopus nous l'avions regardée avec émotion une dernière fois : « Si je t'oublie, Jérusalem, que ma main droite soit livrée à l'oubli. »

X..., X...



UNE JOURNÉE A SOLESME

Solesmes, 15 et 16 Février 1936.

Un doux soleil d'hiver brille sur la campagne Sarthoise, à travers laquelle l'auto rapide m'emporte... Nous suivons le cours de la Sarthe, nous franchissons le pont et voici que se découvre le bourg modeste, tapi le long de la rivière qui coule paresseuse. Solesmes serait resté ignoré, comme la plupart de nos villages de France, s'il n'avait eu la faveur de posséder les célèbres abbayes Bénédictines...

Solesmes, on n'y pense pas sans évoquer la tour carrée de Saint-Pierre, le svelte clocher de Sainte-Cécile; on n'évoque pas le bourg minuscule sans entendre son murmure: des chants d'oiseaux mêlés à d'interminables carillons.

A Solesmes, on trouve la simplicité, la joie..., le chemin boisé qui mène de l'abbaye des Pères chez les moniales Bénédictines est peuplé d'une allégresse spéciale, sans doute est-ce parce que dans notre prière nous venons de puiser la force d'être pacifiés?

Pour avoir une vue d'ensemble de l'abbaye, il faut prendre un chemin rustique, franchir un pont sur la Sarthe, ou encore longer un mur de clôture. Si le temps est lumineux, la forteresse qu'est le couvent des moines se reflète dans l'eau transparente. Silhouette puissante, magnifique comme la force surnaturelle qui l'habite...

Vue de l'extérieur, l'église abbatiale a un cachet de recueillement et de beauté dont on se sent pénétré dès qu'est franchie la porte de la maison du Seigneur. Quand j'y vins pour la première fois les moines quittaient le chœur après les « grâces » du repas de midi et ce n'est qu'après quelques minutes que je pus longer la nef profonde et étroite et m'agenouiller sur les premiers rangs des chaises d'où l'on domine parfaitement le sanctuaire.

La voûte est très haute, les colonnades élancées, et le vaste chœur, à la double rangée de stalles, se prête ad-

mirablement au déploiement de la pompe liturgique. La rigidité de l'autel se marie harmonieusement avec l'ensemble grandiose et austère de l'édifice.

Les remarquables sculptures qui se trouvent dans les bas-côtés sont une des richesses de l'abbaye. Elles datent de quelques siècles. Que ce soit devant la « Pieta », la « Pamoison de la Vierge », ou la « mise au tombeau du Christ », on reste en admiration, ému devant l'expression de vie qui habite ces personnages de pierre. Après l'office, des Pères viennent s'y agenouiller, surtout devant la « Madeleine au tombeau »: les mains jointes, les yeux baissés, « Celle qui a beaucoup aimé » est représentée dans une attitude d'Orante qui aide notre pauvre prière à monter plus confiante vers le Ciel... Les autels latéraux sont presque tous de marbre; les chandeliers, où brûlent de la cire pure, de métal précieux, et richement travaillés.

Le Samedi, j'ai la joie d'assister à l'office des Vêpres Simple, sans officiants... mais qui, à l'égal de toutes les heures canoniales, a été annoncé par le bourdon allègre de Saint-Pierre.

Le Dimanche, est celui de la Sexagésime... L'Eglise abbatiale est ouverte à 8 heures moins 20, m'a dit le Frère portier; à cette heure il y aura une Messe basse où communieront les assistants. J'y suis allée. Le soleil jetait ses premiers rayons sur la campagne givrée de rosée matinale... Les oiseaux chantaient. Quand je pénétrai à l'Eglise abbatiale, un Père aveugle achève sa Messe, un novice convers — son servant — le reconduit à la sacristie. Dans le sanctuaire, un Frère « brun » revêtu d'un tablier bleu, s'active aux préparatifs de la Grand'Messe. Quelques minutes de silence et un jeune Père arrive à l'autel de la « Pamoison de la Vierge » pour la Messe basse.

9 h. 1/4! De Saint-Pierre à Sainte-Cécile les cloches se répondent, annonçant la Grand'Messe qui a lieu à 9 heures dans l'une et l'autre des abbayes. Je reste chez les Pères où l'office sera plus solennel. Quand s'égrenent les neuf coups de l'heure, les religieux franchissent la porte de clôture et pénètrent dans l'église: « le Père abbé s'avance seul, puis les religieux de chœur sur deux rangs, puis les novices, et enfin les frères convers qui, eux, sont drapés dans une coule brune, moins ample que celle des Pères. Tous s'inclinent devant l'autel, se saluent, et gagnent leurs stalles respectives à droite et à gauche. Profondément inclinés, ils se redressent à un coup léger frappé par le Père Abbé; et commencent l'office après un second signal. »

Ce n'est qu'un Dimanche ordinaire, et cependant les officiants ont revêtu de riches ornements violets. Les

acolytes, qui portent les cierges et l'encens, ont une zube tout unie.

L'office débute par le chant de l'*Asperges*, puis c'est la procession dominicale; les Pères défilent en chantant le *Sancte Deus*.

De nouveau, les stalles s'emplissent et la Messe commence. Les paroles de l'*Introit* profondément émouvantes, vont prendre une amplitude particulière quand la mélodie grégorienne s'élèvera à la fois « grave et ailée, majestueuse et pourtant dépouillée ». Les moines l'exécutent d'une seule voix et sans accompagnement. Tour à tour le *Kyrie*, le *Credo*, l'*Agnus Dei*, vont retentir avec le même élan... et c'est toujours plus beau et plus prenant de suivre le chant grégorien, dont les mélodies s'accordent si bien à nos joies et à nos douleurs... Pendant l'office, les chœurs se placent en cercle au milieu du chœur, ce sont eux qui entonnent, et chantent la première partie du *Trait* et du *Graduel*.

Au moment de la Communion, le baiser de Paix va de l'officiant au Père Abbé; et du Père abbé à la dernière coule brune le « Pax Christi » dira combien il est doux de s'aimer dans la charité évangélique!

Les Moines ont quitté le chœur, sans quitter Dieu. Une odeur d'encens flotte dans le sanctuaire. Et je m'attarde près du Seigneur à demander que soit connue et aimée des hommes, cette Paix que saint Augustin définit « la tranquillité dans l'ordre », cette Paix qui vient du renoncement intérieur, et a sa source dans le véritable Amour de Dieu.

L'heure des Vêpres me ramène à l'abbaye. Avec la même tranquillité, les religieux n'ont-ils pas l'éternité devant eux? — les coules noires et brunes regagnent les stalles et les bancs. Comme ce matin, les officiants ont revêtu de riches ornements. Les psaumes de David, le *Magnificat* si beau — avec la cérémonie de l'encensement de l'autel — montent vers le Roi Jésus. Puis c'est le Salut, le *Tantum ergo*, la profonde adoration des Pères et des fidèles quand vient la bénédiction, annoncée par le tintement discret des cloches. L'Hostie sainte est replacée dans le *Ciborium*, au-dessus de l'autel qui n'a pas de tabernacle.

Les Moines exécutent le chant grégorien avec un tel respect qu'à les entendre on comprend que l'*Opus Dei* est vraiment l'œuvre des œuvres et qu'il n'y a pas de plus noble fonction ici-bas que de rendre au Maître de l'univers, l'hommage officiel auquel il a droit. On saisit aussi tout ce qu'a d'admirable cette vie bénédictine qui est une prière et une louange perpétuelles, dans la douleur comme dans la joie...

Une dernière fois les moines défilent, puis disparaissent

derrière l'étroite porte de clôture. Quelques Pères vont de l'autel à la sacristie, rangeant les cierges ou les ornements. A chaque minute, un religieux arrive pour la visite au Saint Sacrement, et tandis que l'ombre emplit le sanctuaire, montent toujours les supplications ardentes vers Celui qui est le Roi très aimé.

A cinq minutes de l'abbaye Saint-Pierre, se trouve le couvent des Moniales bénédictines. Le clocher de pierres grises est ajouré et svelte, la chapelle claire et jolie; une grille la sépare du chœur des religieuses. Chez les Bénédictines j'ai assisté à Vêpres et à Complies. Elles sont environ 80 et leur chant, sans avoir l'amplitude de celui des Pères, est assez puissant et très harmonieux.

Le Saint Sacrement n'est pas à l'autel principal, ce qui permet aux religieuses de voir directement le tabernacle, et l'ostensoir quand N. S. est exposé. A l'issue des Vêpres du Dimanche, un Père accompagné d'un Frère Convers, est venu pour le salut. Une sculpture de Sainte-Cécile martyre orne le soubassement de l'autel, au-dessous des vitraux court une banderole, avec des inscriptions liturgiques.

Je redescends les marches de la chapelle, l'allée est bordée d'une haie touffue. Après une dernière visite chez les Pères, je quitte Solesmes.

A Solesmes, on est loin du bruit, des vaines agitations et des mesquineries du monde, qui trop souvent remplissent nos journées, au détriment de notre « stabilité » intérieure.

Par la pensée je ferai encore le pèlerinage de Solesmes, pour y retrouver avec les splendeurs de la liturgie, son atmosphère de recueillement et de Paix, l'exemple si beau et si contagieux de la vie mortifiée, toute dévouée à Dieu, et saintement joyeuse des moines bénédictins.

Une Associée.

1^{er} Mars 1936.

1^{er} Dimanche de Carême.

Un affectueux et reconnaissant merci à la chère associée qui nous communique si bien ses pieuses impressions.



RETOUR SUR LE PASSÉ (1)

La cérémonie de Profession de Sœur Saint-Paul le Vicomte de la Houssaye avait été fixée au 10 février 1840, fête de Sainte Scholastique.

Dès le 8, le Calvaire était en fête. M. Mével, le Supérieur, arrivée ce jour-là même, avait vu la Novice et constaté les progrès spirituels réalisés par sa chère fille depuis son entrée au Monastère.

Les deux Professions, temporaire et perpétuelle, exigées aujourd'hui par les Saints Canons, n'existaient pas alors. Le premier pas était définitif et réclamait une cérémonie publique. A la profession de Sœur Saint-Paul, les ecclésiastiques répondirent en grand nombre aux invitations de la famille. On pouvait remarquer Messieurs les Chanoines ou abbés Graveran, le futur évêque de Quimper, Langez ancien confesseur et directeur de la novice, Cloarec, curé de Gouesnou et beaucoup d'autres. Monsieur Mével, Supérieur de la Communauté, présida la cérémonie et reçut les vœux de la jeune Professe; mais, délicatement, il laissa au jeune prêtre, M. Paul le Vicomte, l'honneur de chanter la grand-messe et de faire le sermon d'usage.

C'était la première fois que Sœur Saint-Paul assistait à la messe de son heureux frère, prêtre depuis quelques jours seulement, et il n'avait jamais pris la parole en public. L'émotion fut vive pour le frère et la sœur quand l'abbé le Vicomte monta à l'autel pour y faire descendre la Victime qui allait agréer le sacrifice de sa sœur chérie; quand il se dirigea vers la grille pour lui donner le Pain des forts et enfin quand, après avoir achevé la Sainte Messe, il monta en chaire pour la première fois, bien des larmes mouillèrent les yeux des assistants et quarante ans plus tard, dans une Cérémonie analogue, M. le chanoine le Vicomte, devenu notre Supérieur, frémissait encore d'émotion au rappel de ce souvenir.

« Dominus pars hereditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hereditatem meam mihi. » (Seigneur, vous êtes la portion de mon héritage et de mon calice, et c'est

vous qui me rendrez mon héritage.) (Ps. xv.) Tel fut le texte de son discours.

Avec raison je l'appelle un discours. On aimait encore à cette époque les longs sermons, à la division classique, avec exorde et péroraison de longue haleine, invocation à la Sainte Vierge, etc... La chapelle du Calvaire n'eut rien à envier ce jour-là à la chapelle de Versailles au XVIII^e siècle; mais cette fidélité aux nobles usages nous prive de la satisfaction de vous reproduire in-extenso le discours de M. le Vicomte. Dans la première partie il montrait à sa sœur que, par les trois vœux qu'elle allait prononcer, elle se détachait complètement du monde et d'elle-même pour n'être plus qu'à Dieu. Dans la seconde, c'était le tableau des biens qui lui seraient octroyés en retour de son sacrifice: le centuple dès ici-bas et là-haut la vie éternelle. Et voici la péroraison qui donnera bien le ton du discours tout entier :

« Maintenant ma chère sœur, qu'il vous a été donné d'approcher vos lèvres de la coupe du Seigneur, maintenant que vous avez fait comme l'essai de ce que votre Dieu demande de vous, que vous avez cru entrevoir quelque chose du centuple qu'Il vous assure (car vous n'avez encore rien vu), il est temps de répondre aux avances de votre Divin Époux et de venir à ses pieds signer de votre main l'engagement que vous prenez de n'avoir plus désormais d'autre Dieu, d'autre roi, d'autre ami que Lui. Il vous invite, Il vous appelle, Il vous presse, il Lui tarde de conclure enfin avec vous ce traité authentique d'une alliance qui, s'étendant par delà le tombeau durera toute l'éternité.

« En ce moment je vois l'Eglise tout entière qui est attentive à votre démarche; celle de la terre vous demande de consoler son cœur cruellement affligé: c'est entre vos vains qu'elle veut confier ses pauvres enfants malades, elle vous les recommande, elle espère que vos prières pourront leur obtenir des grâces de conversion et que vous prendrez sur vous une partie des satisfactions qu'ils doivent à la justice de Dieu. L'Eglise du ciel vous regarde, elle vous contemple, elle se réjouit à votre sujet: « Exultemus et lætabimur in te ». Oui, je vois dans le Ciel votre Glorieux Père Saint Benoît qui vous compte déjà parmi ses enfants; il vous offre à Dieu; c'est lui qui va recevoir vos vœux et vos promesses et qui les présentera au Seigneur. Je vois dans le Ciel ces illustres Vierges qui se sont sanctifiées par la pratique des saintes observances qu'il leur avait tracées; je vois celle qu'il engendra à la grâce; il l'appelait sa sœur, elle l'appelait son frère: mais ils renoncèrent l'un à l'autre pour n'être plus qu'à Dieu seul. Imitons-les, ma chère Arsène, et dès aujourd'hui commençons cette vie nouvelle des âmes consacrées à Dieu. Consacrées, car il faut un sacrifice,

(1) Voir les numéros de l'Echo du Calvaire des années précédentes.

il faut une immolation: vous-même devez être la Victime. C'est à Dieu, au grand Dieu du Ciel et de la terre, à ce Dieu si fidèle dans ses promesses, si libéral dans ses récompenses, que ce sacrifice doit être offert.

Où sont les sacrificateurs? Où sont les prêtres? Ah! Seigneur! c'est à ce moment que va s'accomplir encore une fois la parole de votre Fils lorsqu'il nous dit qu'il est venu apporter le glaive sur la terre, qu'il est venu séparer le fils de son père, la fille de sa mère. C'est à vous, chers parents, que s'adresse cette parole. Il vous demande votre enfant: Il vous la demande pour la combler de ses plus abondantes bénédictions, Il vous la demande pour en faire son Epouse, pour en faire ses délices et l'objet de ses prédilections les plus singulières. Jamais vous ne lui avez rien refusé et cet acte de dévouement et de générosité ne peut, dans les vues de la foi, être regardé que comme un prélude aux récompenses magnifiques qu'il vous a promises. C'est pour vous assurer votre enfant dans l'Eternité qu'il vous l'arrache sur la terre; la séparation sera de quelques jours seulement et la réunion sera éternelle. Seigneur, que votre volonté soit faite, ce que vous demandez vous est accordé: c'est vous qui avez donné cette enfant, c'est vous qui la reprenez, Seigneur, que votre Saint Nom soit béni, elle est à vous!

« Et maintenant, ô ma bien chère sœur, approchez des saints autels, la bénédiction de votre père et de votre mère est sur vous, elle vous assure celle de votre Dieu. Venez, en présence du monde, renoncer au monde lui-même; venez, en présence de votre famille, renoncer à votre famille elle-même; vous n'êtes plus à eux, vous êtes à Dieu. Ils ne vous demandent plus qu'un dernier gage de la tendresse que vous leur avez vouée pour toujours, c'est que, chaque jour, vous priiez le Seigneur de les faire croître dans son Saint Amour et de récompenser ainsi leur sacrifice.

« Adieu donc, ma sœur, adieu, ma chère sœur, à Dieu pour la vie, à Dieu pour le temps. Au ciel, ma chère sœur, au ciel le rendez-vous.

« Recevez en ce dernier moment, non seulement l'expression de ma tendresse et de mon amitié fraternelle, mais la bénédiction que je vous donne comme prêtre de Jésus-Christ. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Le jeune orateur descendit de la chaire, dit un témoin, laissant tous les assistants sous l'émotion de sa parole élevée, pathétique, pleine de feu; il possédait déjà le don de faire passer dans le cœur de ses auditeurs son esprit de foi et son amour pour Dieu. » Aussitôt le sermon terminé, le Saint-Sacrement, selon l'ancien cérémonial, fut porté à la grille et Monsieur Mével reçut les

vœux de la fervente Novice qui, d'une voix calme, prononça des paroles qui la liaient à Dieu pour l'éternité. La jeune Professe, prosternée sur le drap mortuaire, offrit avec ferveur à Notre-Seigneur, pour le salut des âmes, sa vie entière en sacrifice. Le prêtre qui faisait à Dieu l'offrande de cette hostie en connaissait la valeur; et la Communauté allait bientôt apprendre la grandeur du bienfait que la Divine Providence lui accordait ce jour-là.

Le frère et la sœur se revirent, pour la première fois, au parloir de la Communauté à la fin de la Cérémonie. On peut dire que cette entrevue n'était plus de la terre. Elle rappelait celles que saint Benoît et sainte Scholastique avaient, une fois par an, dans l'oratoire qui confinait à leurs deux Monastères: on ne parlait que de Dieu. Madame de Vicomte de la Houssaye éleva ses sentiments à la hauteur de ceux de ses enfants, et quel que fut son déchirement et celui de madame de Kerguelen, la Pauline chérie de Sœur Saint Paul, pas une dissonance ne troubla la sainte harmonie des cœurs au parloir du Calvaire.

C'était le mercredi après la Septuagésime qu'arrivait, cette année-là, la fête de Sainte Scholastique. Après trois jours de retraite d'actions de grâce prescrits par nos Saintes Constitutions, Sœur Saint-Paul entra au Séminaire sous la conduite de la Révérende Mère Antoinette, Assistante de la Congrégation, et qui était la Mère Maîtresse.

Sœur Saint-Paul eut vite à ployer les épaules sous les honneurs et les charges. La Communauté était trop peu nombreuse pour satisfaire à l'aise à ses propres besoins et à ceux du Pensionnat. On l'attacha au Noviciat tout en lui confiant la première classe. Voici le témoignage que rendait d'elle la Mère Sainte Adélaïde qui avait succédé en 1842 à la Mère Antoinette dans la direction du Séminaire, en écrivant à la Supérieure Générale. « Elle a un bon jugement, un bon esprit, de très grands talents, elle est édifiante par son humilité, sa soumission, sa ferveur et sa régularité. Naturellement vive de caractère, sa grande vertu la maintient dans un extérieur égal. Elle a un tact particulier pour l'instruction de la jeunesse, sait se faire aimer et estimer des élèves qui apprécient son mérite ». Et Mère Sainte Adélaïde n'était pas portée à flatter ses jeunes sœurs. Très exigeante pour elle-même, elle traitait les autres à son aune. L'école, pour être dure, ne devait pas déplaire à Sœur Saint-Paul qui ne demandait que d'arriver à la sainteté. Un fait le prouvera. Comme la plupart des Novices que le monde n'a pas accoutumées aux longues séances à genoux sur le sol même, Sœur Saint-Paul dut soigner les siens et la Supérieure écrivait à la Révérende Mère

Générale: « Le genou de ma Sœur Saint-Paul est presque guéri. Elle est au repos depuis trois semaines, ce qui ne la fait pas rire car vous connaissez son zèle ardent pour l'observance ». Ces différents témoignages de la Maîtresse de Séminaire nous serviront de programme pour ces pages. On ne s'attendra pourtant pas à ce que nous développions ici la vie intérieure de cette vénérable Religieuse. Bien qu'elle ait laissé peu de lettres et de notes intimes, cependant un volume serait à peine suffisant pour en décrire ce que des témoins émus ont pu communiquer après sa sainte mort. C'est donc en larges traits seulement, que nous en donnerons un aperçu. Et d'ailleurs, il suffira pour expliquer l'influence de Mère Saint-Paul au Pensionnat; car il n'y eut jamais de cloisons étanches entre sa vie de religieuse et sa vie d'éducatrice. Quels que fussent les sacrifices de régularité que ses absorbantes fonctions exigeaient, un même foyer en alimentait la ferveur et le zèle: l'amour de Dieu.

Ce que fut pour Mère Saint-Paul la vie religieuse?.. mais tout simplement la pratique constante de la sainteté. Elle s'était donnée à Dieu dès le premier jour de son entrée au Noviciat, elle ne se reprit jamais. Sa voie était toute tracée: la Règle et les Vœux. Pour les observer toujours mieux, s'attacher à cultiver les vertus qui les protègent: Humilité, Pauvreté, Obéissance, Pénitence.

Mère Saint-Paul était pleine d'égards et de déférence pour ses Supérieures et ses aînées dans la Religion, de tact et de délicatesse pour les plus jeunes. Jamais elle ne fit cas de ce que sa noble origine, son rang ou sa fortune pouvait lui attirer de considération ou d'honneur. Secrétaire de sa Prieure, elle acceptait de se charger des tâches et des démarches ennuyeuses, mais dissimulait sa personnalité et s'effaçait devant la réussite. D'éducation parfaite, elle sentait, plus vivement que d'autres peut-être, les heurts ou les froissements de la vie commune, mais ne s'en plaignait jamais. Seulement, devenue Prieure, elle fut sévère pour les écarts sur ce point, disant qu'une Epouse de Jésus-Christ ne doit jamais oublier sa propre dignité ni celle de ses Sœurs. La première aux ouvrages communs, elle se chargeait des plus pénibles, même après qu'une pleurésie, qui la mit à deux doigts de la mort en 1858, ne lui laissa plus qu'une santé précaire.

Cette humilité profonde engendre tout naturellement la vertu de Pauvreté. Mère Saint-Paul en avait fait sa sœur préférée. Rien n'était assez mesquin pour elle et tout était trop beau. Livres, papier à lettres, objets à son usage, vêtements n'avaient rien à exciter l'envie des pauvres du monde. Mais tout était d'une exquise propreté. Elle ne souffrait pas de la Sainte Pauvreté parce qu'elle

était souverainement détachée de tout. La générosité qu'elle avait apportée à renoncer au bien-être et aux joies de la famille lui faisait trouver naturel l'abandon de la pauvreté suffisante d'une vie conventuelle. Dieu lui étant tout, « elle prenait au trésor de la Croix, selon le beau mot de nos Saintes Constitutions, ce qui pouvait lui manquer ». La divine Providence favorisa ces dispositions de son âme. Elle lui donne le mérite de jeter toute sa fortune dans la construction de notre cher Calvaire, sans lui laisser la joie d'en voir seulement les fondations. Mais cette Pauvreté extérieure se doublait d'une Pauvreté intime qui est le secret de Dieu. Nous en avons cependant un reflet dans ce mot de Mère Saint-Paul vers la fin de sa vie: « J'ai peur d'avoir été trop aimée de mes Mères et Sœurs et de mes enfants! Que Dieu veuille bien me le pardonner! »

Pauvre extérieurement, parce qu'entièrement détachée à l'intérieur, c'est dire que Mère Saint-Paul avait totalement abdiqué sa volonté propre. Nous l'avons vue dans ses rapports avec M. le Chanoine Mével, son Directeur, elle ne changea pas d'attitude avec ses Supérieures. Toute jeune, ses capacités, sa maturité d'esprit la firent leur appui. Elle ne s'en prévalut jamais; elle s'en étonnait même: « Je ne puis comprendre qu'on ait recours à moi, je n'ai ni vertu ni esprit. » Et cependant les plus hautes charges lui arrivaient, ajoutant encore à sa confusion naturelle, mais la laissant indifférente aux honneurs qui les accompagnaient. Mère Saint-Paul en sentait seulement le poids. Quelle qu'ait été sa situation près des autorités en place, nulle ne fut plus soumise que la chère Mère. Sa forte nature et ses capacités auraient pu lui rendre cette obéissance difficile, si les humbles sentiments qu'elle avait d'elle-même n'avaient fait contre-poids à sa puissante personnalité. Son éducation était pour beaucoup dans cette souplesse de volonté. Madame Le Vicomte était excellente, mais tout en étant tendre mère, elle ne se départit jamais de son autorité de maîtresse de maison. Ses enfants, mariés ou consacrés à Dieu ne grandissaient pas pour elle. Et la bonne Mère Refuge racontait combien elle avait été édiflée de la soumission de Mère Saint-Paul, devenue Prieure. Dans un voyage à Orléans, où toutes deux avaient dû s'arrêter à Quimper, point terminus alors de la voie ferrée, chez Madame Le Vicomte entre l'arrivée de la diligence et le départ du train. La mère, à table, n'avait pas craint de faire des observations à sa sainte Fille qui les écoutait avec une déférence d'enfant, alors que les autres personnes rougissaient de gêne. L'obéissance religieuse pour la chère Mère était même une joie. Placée dans des circonstances très délicates, où elle était le sujet du litige entre les Evêques, nos Supérieurs Majeurs, et la Révéren-

de Mère Directrice Générale, elle se tint si bien à sa place par son humilité et sa docilité qu'on l'eût dite étrangère au débat d'où sortirait peut-être, pour elle, la Croix qu'elle redoutait le plus, la Direction générale de la Congrégation.

Après cette pâle esquisse de ses principales vertus, vous penserez sans doute, chères Anciennes, « Mère Saint-Paul était donc une Sainte toute faite? » Eh non; elle se faisait sainte tous les jours par la pratique de la mortification qui enveloppait toute sa vie. Vous frémiriez peut-être si on vous détaillait simplement ce que son humilité a laissé entrevoir. Deux traits seulement pour votre édification. Mère Saint-Paul ne se permettait pas, même dans sa cellule, de croiser les pieds l'un sur l'autre pour se délasser. Je ne dis pas les genoux; à cette époque, et il n'y a pas longtemps encore, la bonne éducation ne l'aurait jamais souffert, chez une femme ou une jeune fille bien née. On en est loin aujourd'hui où cette tenue est habituelle, même à l'église. Autre petit trait; et je ne crois pas qu'il fût plus héroïque?... Une de ses premières années de Séminaire, elle obtint de sa mère Maitresse l'autorisation de ne manger, après le potage de midi, car la petite collation du soir n'en comportait pas, que du pain et de l'eau, pendant la Semaine Sainte. Elle avait demandé, pour soulager les autres, d'être la lectrice du Réfectoire ce qui lui permettait de n'être point remarquée. Mais le Samedi-Saint, toute à la joie de l'alleluia, la jeune religieuse oublia sa mortification et se servit de ce qui lui était présenté. La Mère Sainte Adélaïde était présente; c'était elle qui avait autorisé la pénitence; elle reprit vertement sa fille de son manque de constance et Sœur Saint-Paul abandonna bien vite la portion acceptée par distraction. Plus un diamant est taillé, plus il est poli, mieux il brille et on ne le laisse pas enfermé dans l'écrin. Les talents et les vertus de Mère Saint-Paul ne devaient pas rester dans l'obscurité. De charge en charge, nous la verrons édifier d'abord son Monastère, puis la Congrégation tout entière; il s'en fallut de peu, s'il est permis de parler ainsi de l'opposition épiscopale, jalouse de réserver à un Monastère de son diocèse une Supérieure d'un tel mérite, qu'elle n'occupât la première place.

Dès sa sortie du Séminaire, c'est-à-dire le 11 février 1846, elle y rentra de nouveau comme seconde Maitresse. Elle était déjà Secrétaire, elle fut nommée Doyenne et le 3 septembre 1850, la Révérende Mère Antoinette ayant achevé ses six ans de Priorat, la Mère Saint-Paul fut élue à l'unanimité. Elle avait à peine dix ans de profession religieuse. Et c'est à ce moment, où cette âme si défiante d'elle-même comptait sur les lumières et les conseils de son guide habituel, que Dieu le lui enleva;

M. le chanoine Mével, supérieur de la Maison, mourut le 13 août 1850: le 17 septembre Mgr Graveran, évêque de Quimper, donnait pour Père au Calvaire de Landerneau, un autre de ses vicaires généraux, M. Joseph Jégou.

« Son élection au Priorat, écrivait une de ses filles, la Révérende mère Saint-Dosithée de Kergaradec, mit le comble à nos vœux. Jusque là, la confiance que nous avions en elle avait dû être comprimée, l'ordre de Dieu le voulait ainsi; dès lors, nous pûmes nous y livrer. Toujours jalouse de la pureté des âmes consacrées à l'amour de Dieu seul, elle veillait à ce que nous écartsions de nos communications avec elle, tout sentiment humain. Sa direction pleine de bonté était pourtant tempérée par une sage fermeté... Elle ne cédait jamais à des désirs imparfaits ou véhéments. Elle poursuivait à outrance la recherche de soi-même, le désir de paraître, les raffinements d'amour-propre, le défaut de simplicité, les fautes contre l'esprit de dépendance, l'empressement à satisfaire ses désirs, la préoccupation de sa santé... Elle détestait cet orgueil mondain qui fait priser les titres. La dernière fois qu'elle me reprit, c'était pour m'y être laissée aller en mettant sur l'adresse d'une lettre écrite à un parent: « à Monsieur le Comte... ». Mais cette apparente sévérité ne rendait que plus appréciable sa délicatesse toute maternelle. Mère Saint-Paul aimait la bonne et franche gaieté. Un beau jour d'été, après l'Oraison du soir, deux jeunes Postulantes converses se rendirent au jardin pour y cueillir des légumes. Chemin faisant, l'aînée dit à l'autre: « Asseyez-vous sur la brouette. » Et la voilà traînant sa sœur, et toutes deux riant comme deux enfants qu'elles étaient, de tout leur cœur. Soudain, la Sœur qui traînait la brouette laisse là son fardeau et court se cacher dans une plate-bande de haricots. Sa compagne sort de son véhicule improvisé et aperçoit à une fenêtre la vénérée Supérieure et Mère Sainte-Marie qui riaient de si bon cœur que l'émotion des délinquantes s'apaisa et toutes deux se remirent sérieusement au travail, sûres de l'indulgence de leur bonne Mère.

Aux élections de 1853, elle fut nommée deuxième Assistante de la Congrégation; on l'avait déjà appréciée Le Calvaire, sans le chercher, devenait aussi un point de mire pour le Clergé qui y dirigeait les âmes avides à la fois de contemplation et de dévouement. C'est durant ces trois premières années de Priorat en Septembre 1855, que la Révérende Mère Saint-Paul reçut au Noviciat Mademoiselle Félicité Le Gall, qui devait lui succéder sous le nom de Mère Emmanuel, et sous la direction de laquelle Communauté et le Pensionnat prendraient un essor que seule la persécution combiste en 1901 devait ralentir pour un temps.

Mère Saint-Paul, dans son grand amour pour sa Maison et pour la Congrégation, ne voulait pas seulement un grand nombre de Novices, mais, comme disent nos saintes Règles, elle désirait surtout « des âmes appelées de Dieu », aussi rien dans ses lettres pour les attirer naturellement: « Je viens, ma chère enfant, écrivait-elle à une soupirante, vous communiquer la réponse de la Communauté à laquelle j'ai exposé ce matin votre désir et votre demande d'admission au Noviciat. Je suis heureuse de vous annoncer que Notre-Seigneur a exaucé vos vœux et que vous êtes admise à commencer les épreuves de la nouvelle vie que vous désirez embrasser. Je vous les ai montrées d'avance dans notre entrevue au parloir, je suppose que vous y avez mûrement réfléchi, et, en outre, l'état religieux nous offre un avantage que ne rencontrent pas les personnes qui s'engagent dans le monde: celui d'avoir encore 18 mois de réflexions faites avec d'autant plus de sûreté, qu'on vous fera pratiquer tout ce que vous aurez à faire le reste de votre vie. Vous pourrez donc essayer vos forces de corps et d'esprit, et vous, comme votre famille, pouvez être sûres que vous jouirez de la liberté la plus entière de rentrer dans le monde si le joug du Calvaire vous semble trop pesant. »

Et à une autre qui rencontrait des obstacles de la part de sa famille: « Dites-moi bien franchement et bien simplement si votre famille n'est pas mécontente de me voir vous écrire de temps en temps, cette crainte me gêne, car si je savais qu'on le prit en mauvaise part, je cesserais de le faire. Parlez-moi donc bien franchement et soyez bien assurée que si je suis réduite au silence, je n'en serai pas moins toujours votre Mère et amie bien attachée en Jésus crucifié. » Elle écrivait même avec un peu d'exagération au sujet de la Retraite des Anciennes élèves: « Je n'ai jamais voulu ni permis à nos Mères d'engager aucune de nos enfants à en profiter, parce que je trouve que le Bon Dieu tout seul doit inspirer ce désir, pour que cette retraite fasse du bien à l'âme. » La liberté de l'âme vis-à-vis de Dieu était en tout un de ses grands principes, elle s'était habituée à regarder tout le créé seulement en Dieu, et elle tâchait de vérifier dans sa vie et d'inspirer aux autres cette parole qui lui avait été dite par un saint prêtre, dans sa jeunesse religieuse: « Tâchez qu'en tout, Dieu vous suffise. »

Ses six années de Priorat achevées, la Congrégation tout entière eut l'espoir de pouvoir la mettre à sa tête; l'Evêque en fut avisé et ne vit qu'un moyen de tourner la difficulté. Il consentait à l'élection de la Révérende Mère Saint-Paul sous la condition qu'elle ferait sa résidence à Landerneau si elle était nommée. Mgr Dupanloup était évêque d'Orléans, Mgr Pie, de Poitiers, Mgr

Graveran, de Quimper. L'affaire fut épineuse, mais Mère Saint-Paul fut effacée de la liste des éligibles et les élections durent être recommencées. Dieu seul sait si le bien général dut en souffrir, mais le Calvaire de Landerneau en profita et l'intéressée s'en félicita. Le 17 septembre 1856, Mère Saint-Paul, après six ans ne pouvant plus être élue Prieure selon les Saints Canons, fut remplacée par Mère Sainte-Adélaïde qui lui confia aussitôt la direction du Séminaire et celle du Pensionnat. Elle va y déployer tout son zèle. Mais au mois de septembre 1868, elle faillit être enlevée à l'affection de ses sœurs et de ses enfants par une pleurésie qui lui fit voir la mort de près. Elle ne dut sa guérison probablement qu'aux prières et aux sacrifices héroïques de la Communauté et du Pensionnat. M. le Vicomte de la Houssaye, son frère, obtint d'entrer la voir, il la confessa et la prépara au grand passage. Si près de son éternité, elle regretta le retour à la vie; mais elle comprit que ce temps qui lui serait encore donné ne devrait servir qu'à la détacher de plus en plus du créé pour ne plus vivre que de l'Eternel.

Nommée Assistante à toutes les Elections générales, elle dut aller à Orléans, en avril 1864, pour un Chapitre Général, où la Très Révérende Mère Marie de la Conception désirait s'entendre avec ses Assistantes au sujet de questions très importantes pour l'Ordre, et cependant très délicates. Depuis la Révolution, certaines de nos Maisons, devant les difficultés des temps s'étaient mises complètement sous la dépendance des Ordinaires qui, d'ailleurs, s'en étaient occupés avec une bienveillance et un zèle dont elles étaient profondément reconnaissantes. Mais les divergences dans la manière de voir avaient passé dans la manière de faire et il était besoin de rétablir l'uniformité de la Règle et des Constitutions. De plus, nos bréviaires datant du xviii^e siècle, n'étaient plus « à la page » comme on dirait aujourd'hui, au point de vue du Calendrier. Il fut même question d'un voyage à Rome de Notre Très Révérende Mère Générale dont Mère Saint-Paul eût été la compagne autorisée, mais on put aviser autrement. Nos Mères avaient passé une bonne semaine à Orléans et leur séjour y avait été fructueux; aussi Mère Saint-Paul écrivait-elle à son frère quelques jours après son retour: « Nous avons arrêté bien des points utiles à la Congrégation dont le Bon Dieu, je l'espère, en tirera sa gloire. Aussi suis-je contente de mon voyage, et surtout bien contente qu'il soit terminé. Si vous saviez comme mon cher Calvaire m'a bien accueillie ! J'aurai voulu que les gens qui accusent les Communautés de ne pas s'aimer fussent témoins de la tendre affection que tout le monde m'a émoignée et de la manière dont chacune s'était ingéniée pour me témoigner sa joie de mon retour. Il est vrai que de mon côté comme du côté

de ma bonne compagne de route, il y avait grande et ample réciprocité. Il était 8 h. 45 quand nous descendions de voiture, notre aumônier intermédiaire, M. Chappelle, Yvon et toute la famille, le faucheur et toute sa bande étaient à m'attendre et je vous assure que malgré l'engourdissement de nos jambes, nous ne fûmes pas longues à regagner notre chère clôture dont les portes s'ouvrirent sans aucun retard. Par régularité, la grandissime partie de la Communauté était couchée, mais une dizaine de Religieuses étaient debout, et le grand silence fut un peu troublé; on nous fit souper; à dix heures, nous nous mettions au lit, où le sommeil ne se fit pas attendre, car le besoin en était bien grand. Le lendemain la fatigue n'était pas encore tout à fait disparue, le surlendemain, il en existait encore un peu, mais aujourd'hui il n'en est plus question du tout. »

Le 8 Juillet de cette même année 1864, Notre Révérende Mère Saint-Paul eut la douleur de perdre sa mère. Madame le Vicomte, écrit Mère Refuge, était une personne d'un grand mérite, pleine de foi et de piété, toute sa vie a été marquée de bonnes œuvres; elle avait fait à Dieu le sacrifice des deux enfants pour lesquels elle avait le plus de tendresse: Monsieur le Vicomte et Notre bonne Révérende Mère; tout le monde la considère comme une sainte. M. le Vicomte, M. Henri, M. et Mme de Kerguélien sont venus voir notre bonne Révérende Mère, toute la Communauté a été au parloir et nous avons été touchées et édifiées de la bonne et sainte union de cette respectable famille. »

Mme le Vicomte était en effet une sainte, mais qui était restée autoritaire pour ses enfants jusqu'à son dernier jour. En vue de sa mort prochaine, elle leur avait signifié que, ni l'un ni l'autre n'ayant d'enfants, sa fortune devait être employée en bonnes œuvres. Mère Saint-Paul avait profité de cette ouverture pour lui dire que lorsqu'elle serait en possession de ce qui devait lui revenir, elle pensait entrer dans ses vues en disposant de ses biens en faveur de son Monastère qui tombait en ruines; sa mère l'approuva, ce lui fut une grande consolation.

Mère aSaint-Paul exprima aussi le désir devant sa famille et devant quelques Religieuses de sa Communauté que, dans ce qui lui reviendrait de sa mère, il fut fondé trois bourses pour les filles des anciennes élèves. Ce désir fut scrupuleusement observé après sa mort.

Le 1^{er} Septembre 1864, notre chère Mère Saint-Paul fit, la première fois depuis la Révolution, le Chapitre annuel selon l'ordre prescrit par nos saintes Constitutions. On y trouve comme première proposition celle qui émanait de son cœur filial envers notre bonne Mère Fondatrice :

« Notre Très Révérende Mère est très instamment et

humblement suppliée de faire toutes les démarches possibles pour avoir le corps de notre Bonne Mère Fondatrice; nous croyons que sa présence au milieu de notre Congrégation y attirerait bien des grâces, dont nous ne sommes peut-être privées que pour avoir négligé de nous enrichir d'un si précieux trésor. Nous sommes convaincues que toutes nos Communautés seraient heureuses de contribuer aux frais des voyages et de la translation. » En même temps, elle exprimait le vœu de voir imprimer la vie de notre Bonne Mère Fondatrice.

On avait déjà essayé de rentrer en possession de ces précieux restes comme le prouve une lettre de M. Cadiergues, prêtre de la Miséricorde, datée du 8 avril 1850:

« Mes démarches auprès des Bénédictines de Toulouse ont été infructueuses quant à présent. Elles semblent espérer qu'un jour vous obtiendrez la canonisation de votre Fondatrice, et si ses dépouilles étaient entamées, cette circonstance rendrait plus difficile le procès de sa canonisation. Une fois déclarée sainte, elles partageraient en bonnes sœurs avec vous, les reliques. Ces dames sont d'ailleurs fort honnêtes et désirent se mettre en relation avec vous.

« Mais voici, ma Révérende Mère, une nouvelle qui vous comblera de joie. Il existe une vie manuscrite de votre Fondatrice. Elle est entre les mains d'un chanoine de Toulouse. D'où lui vient cette vie? La femme du général Le Jeune était, il y a quelques années, en visite à Florence, chez ses parents, les princes de Canino, héritiers du cardinal, Fesch oncle de Napoléon. On introduisit M. Le Jeune dans la bibliothèque du Cardinal, qu'on avait en partie transportée de Rome à Florence. Le premier manuscrit qu'elle ouvrit fut précisément la vie de Madame d'Orléans dont les dépouilles, disait le titre, furent déposées aux Feuillantines de Toulouse. Le nom de Toulouse, patrie de M. Le Jeune, lui fit croire que ce manuscrit pourrait intéresser ses concitoyens. Elle demanda qu'on lui en fit cadeau. A son retour à Toulouse, elle fit part de sa découverte à M. Salvan, qui était déjà possesseur des ciseaux et de plusieurs autres objets ayant appartenu à votre Fondatrice. M. Salvan obtint de Mme Le Jeune le précieux manuscrit, et s'il ne se décide pas à le faire imprimer, il m'a promis de vous le communiquer afin que vous puissiez le transcrire. Imprimé, il formerait un volume in-8°. Cette vie a été composée par un religieux Feuillant. »

Cette vie était dans tous les couvents de la Congrégation, mais à la bibliothèque, restée à l'état de manuscrit, elle était donc peu connue des religieuses, aussi, après avoir parlé à Orléans avec la Révérende Mère Générale de toutes ces questions intéressantes si vivement notre Congrégation, l'âme si ardente et si calvaïrienne de notre

chère Mère Saint-Paul soupirait après l'impression de cette vie qui ferait connaître au dedans et au dehors la Sainte Fondatrice; et surtout, elle désirait vivement voir revenir dans la Congrégation les restes de Notre Bonne Mère Antoinette d'Orléans. Trente-neuf ans s'écouleront avant que ce dernier vœu puisse se réaliser. En 1904, les Bénédictines du Saint-Sacrement à Toulouse, frappées par les décrets qui exilaient les Religieuses enseignantes, et sur le point de quitter la France pour l'Espagne, écrivirent à Notre Très Révérende Mère Générale qu'elles se feraient un bonheur de leur céder le corps de la sainte Fondatrice des Religieuses Bénédictines du Calvaire, puisqu'elles ne pouvaient espérer la consolation de l'emporter en exil. Notre Très Révérende Mère du Cœur de Marie, Supérieure Générale, la santé trop précaire, ne pouvait affronter le voyage. Il fallait de plus, que cet enlèvement clandestin, à l'heure où nous étions traquées par les émissaires de Combes, ne fut pas soupçonné. Notre Révérende Mère Marie de Jésus, Assistante de la Congrégation et Prieure de Landerneau, fut déléguée par elle et se fit accompagner de Mère Saint-Paul Beaudoin, dont le frère, Monsieur Beaudoin de Laval, avec une complète générosité et un admirable dévouement prit l'affaire à cœur. Il accompagna nos Mères, se chargea lui-même des valises suspectes et la Vénérable Mère Fonadtrice rentra au milieu de ses Filles qui la désiraient depuis près de trois cents ans. Mère Saint-Paul le Vicomte dut en tressaillir de bonheur au Paradis.

En 1864, elle eut cependant une compensation à sa déconvenue de Toulouse en apprenant la découverte du cœur du Révérend Père Joseph, Capucin, bras droit de Richelieu, et notre vénéré Fondateur, et de celui de sa mère, Dame Marie de la Fayette, marquise du Tremblay. M. de Gisors, architecte du Palais du Luxembourg, écrivit à Notre Très Révérende Mère Générale que le 15 Juillet 1865, des ouvriers occupés à la restauration du Cloître des Filles du Calvaire, faisant partie de la résidence du premier président du Sénat, avaient mis à découvert ces deux inscriptions peintes sur le mur :

1°) Sous ce marbre est le cœur, le foie du Très Révérend Père Joseph de Paris, zélé prédicateur capucin, Provincial de la Province de Touraine, Commissaire apostolique des Missions de son ordre en Orient et en Occident et Fondateur de la Congrégation des Religieuses de la Congrégation de Notre-Dame du Calvaire. Il décéda l'an 1638.

2°) Sous ce marbre gît le cœur de Dame Marie de la Fayette issue de la dite très illustre Maison de la Fayette et Mère du Très Révérend Père Joseph de Paris, capucin, Fondateur de la Congrégation de Notre-Dame du Calvaire. Elle décéda le 15 novembre de l'an 1635.

L'architecte avait bientôt découvert les deux petites dalles au-dessus desquelles était une croix avec l'inscription ci-dessus, et ayant ôté les dalles il découvrit deux petites masses de plomb de 15 centimètres de haut ayant grossièrement la forme de cœur. Il les fit porter dans son cabinet où elles étaient restées jusqu'au jour où il les avait offertes à M. Pelletier, Président de Chambre à la Cour des Comptes et chargé d'écrire la vie de Notre Bon Père Fondateur. Il les avait emportées à Angers. La Révérende Mère fit immédiatement part de cette heureuse nouvelle à ses Assistantes et, de l'avis unanime du Conseil de l'Ordre, il fut décidé que la Révérende Mère Directrice irait elle-même chercher le cœur de Notre Bon Père à Angers pour le déposer à Orléans, siège du Généralat.

Les Mères de Paris qui avaient habité le Couvent de Saint-Germain avant la Révolution avaient souvent exprimé leur bonheur de voir l'endroit où reposait cette précieuse relique. Le lundi 16 janvier 1865 la Révérende Mère Générale fit part à la Communauté d'Orléans de cette bonne nouvelle et le 20 elle partait pour Angers ; accompagnée de la Révérende Mère Dosithée, première Assistante. « Elles revinrent le 24, disent les annalistes. Pendant son absence, tout avait été disposé pour recevoir le précieux trésor; le chemin jusqu'à la chapelle était garni de fleurs et de lumières, le chœur était une vraie chapelle ardente où était disposé l'autel sur lequel le cœur de Notre Bon Père devait être déposé. Il semblait à toutes les Religieuses que Notre Bon Père en personne allait venir les visiter, aussi avaient-elles tout préparé avec leur cœur de fille et de religieuse. A l'arrivée au Calvaire d'Orléans, la relique fut d'abord confiée à la garde de M. Messenger, leur aumônier, et déposée dans la chapelle extérieure; puis, vers quatre heures de l'après-midi, entrèrent le Supérieur, M. Desnoyers, et l'Aumônier portant le cœur de Notre Bon Père. En voyant paraître ce cœur, il leur semblait à toutes entendre les paroles du Père Ange de Mortagne, au moment où il le remettait entre les mains de la Mère Madeleine de Rieux, après la mort de notre saint Fondateur en 1638: « Recevez ce cœur qui a eu tant de charité pour vous; ce cœur dans lequel vous étiez toutes; ce cœur enfin qui pour les peines qu'il a prises pour votre institution et pour rendre votre Ordre un des plus saints de l'Eglise de Dieu, ne vous demande que la fidélité à la Règle qu'il vous a laissée et aux Constitutions qu'il vous a faites. »

Aussitôt que la relique parut à la porte conventuelle, les Religieuses entonnèrent le cantique « Benedictus », et l'on se rendit processionnellement au Chœur. Quand le cantique fut achevé et le cœur déposé sur le coussin, le Supérieur leur fit un discours où il exalta les vertus de Notre Bon Père et ensuite il entonna le « Te Deum ».

Le lendemain, 25, la messe fut dite aux intentions de Notre Père Fondateur, et vers neuf heures, la Communauté se réunit au Chapitre pour renouveler le bon propos. Puis la Révérende Mère ouvrit le plomb qui contenait la relique et chacune vint la contempler et la baiser. On referma ensuite le plomb.

Le 19 mars, la Révérende Mère Conception faisait part à la Congrégation de ce bonheur, dans le récit de la fête signée de sa propre main. Notre chère Mère Saint-Paul le lut immédiatement à la Communauté réunie, et là, comme dans nos autres maisons, le « Te Deum » s'échappa de tous les cœurs.

Si Mère Saint-Paul aimait profondément sa Congrégation, l'amour de la Sainte Eglise et du Souverain Pontife dominait chez elle tout autre sentiment; c'est qu'elle était vraiment Fille du Père Joseph, notre saint Fondateur, qui veut que ses Filles du Calvaire soient avant tout filles de l'Eglise. En 1865, le monde catholique, et en particulier la France, regardait anxieusement vers Rome. Le Souverain Pontife avait perdu une partie de ses Etats qui s'étaient donnés à Victor-Emmanuel de Piémont. Il allait avoir à lutter contre Garibaldi, secrètement soutenu par Cavour et Napoléon III. La Révérende Mère Saint-Paul eut une pensée digne de son grand cœur. Elle adressa à Pie IX, le 28 novembre 1865, deux suppliques, l'une au nom de la Communauté, l'autre au nom des enfants, dont voici la teneur :

« Très Saint Père,

« Si les cruelles afflictions qui déchirent le cœur de Votre Sainteté ont ému le cœur de nos chères enfants, elles n'ont pas retenti moins profondément dans nos âmes qui, dévouées aux indicibles douleurs de la sainte Montagne du Calvaire, ne cessent jour et nuit de verser des larmes en voyant la divine Victime crucifiée de nouveau dans la personne de son auguste et bien-aimé représentant.

« Ah! qu'en présence des menées infernales de l'impiété, nos cœurs se rattachent avec amour et ferveur à notre Apostolat près de l'enfance et aux saintes rigueurs de notre chère vocation!... Trop heureuses si par les sacrifices qu'elles imposent à la nature, nous pouvons contribuer à attirer sur les pauvres pécheurs des grâces de conversion, et sur Votre Personne sacrée tout le bonheur et le triomphe qui font l'objet incessant de nos vœux et de nos supplications.

« Nous osons, Très Saint Père, conjurer Votre Sainteté d'appeler par sa Bénédiction paternelle, les regards du Ciel sur ce bien faible rameau d'un Ordre qui a fait l'honneur de l'Eglise. Si notre bien petit nombre nous rend actuellement les dernières de la grande famille reli-

gieuse, nous ne croyons pas être descendues du rang des enfants de Notre Père Saint Benoît, par notre amour et notre vénération pour Votre Personne sacrée dont nous sommes si glorieuses de nous dire, dans tout le sentiment du plus religieux respect et de la plus inviolable fidélité,

« De Votre Sainteté, Très Saint Père,

« Les plus humbles et les plus indignes Filles et Servantes.

« Au nom de toute la Communauté, Sœur Saint-Paul, Prieure ind. (Monastère des Religieuses Bénédictines du Calvaire de Landerneau, Finistère), 28 novembre 1865. »

Pie IX renvoya la supplique et daigna écrire de sa propre main :

« Die 25 dec. 1865.

« Dominus vos benedicat et ignem sui amoris accendat in cordibus vestris. »

PIUS IX. »

« Très Saint Père,

« Nous sommes de petites Bretonnes, élevées à l'ombre de la Croix. Dans notre chère solitude les bruits du monde pénètrent peu, mais nous avons vu les visages de nos bonnes Maîtresses attristés, nous les avons entendues nous raconter toutes les amertumes dont votre âme est abreuvée, toutes les persécutions des méchants contre votre Personne sacrée et nos jeunes cœurs s'en sont émus, et nous avons senti le besoin d'apporter une bien faible consolation à votre cœur paternel, en protestant à Votre Sainteté que maintenant et toujours, nous serons de vraies Filles de l'Eglise et que loin de nous laisser émouvoir par les discours impies qui plus tard viendront sans doute frapper nos oreilles, nous resterons à jamais fidèles aux leçons de respect et d'amour pour le Vicaire de Jésus-Christ qui nous ont été enseignées ici dès notre tendre jeunesse.

« Nous savons, Très Saint-Père, qu'à l'exemple de notre bon Sauveur, vous ne repoussez pas l'enfance, aussi, malgré notre indignité, nous nous permettons de faire déposer aux pieds de Votre Sainteté, avec le fruit de nos petites épargnes, le faible trésor... (ici devait en être indiqué le nombre)... d'actes de vertus que depuis un mois nous nous imposons pour obtenir que vos immenses douleurs se changent en consolations.

« Daignez, Très Saint Père, bénir toute la famille des petites Calvairiennes, en particulier celles qui se disposent à leur première Communion et qui, au nom de

leurs compagnes, se disent avec gloire, amour et vénération,

« De Votre Sainteté, Très Saint Père,

« Les indignes et respectueuses petites filles,

« Emilie Le Marié, Paule Coué, Marie Le Guiader, Anna Rivoal, Louise Davaux, Lucie Hunault, Aline Riquembert, Ernestine Gourmelon, Clémence Le Gall, Eugénie Lostis-Kerhor, Marie Mercier, Angéline Courtois, « Marie de Lozac'h. »

La supplique des élèves fut revêtue aussi sans doute de la signature de Pie IX, comme celle de la Communauté; mais le brouillon seul a été conservé; l'original sera devenu probablement la propriété de l'une des enfants.

L'année suivante, au mois d'août 1866, eut lieu la visite de la Très Révérende Mère Sainte-Marie, alors Directrice Générale de la Congrégation. Notre chère Mère Saint-Paul avait besoin de lui parler des affaires de sa maison. Plus d'une année s'était écoulée depuis la mort de Mme Le Vicomte, le règlement de l'héritage était terminé; Mère Saint-Paul en possession de ce qui lui revenait, était perplexe pour l'employer au mieux des nécessités de sa maison et du bien de la Congrégation. Fallait-il reconstruire seulement les bâtiments nécessaires à une Communauté peu nombreuse et entrevoir une fondation, ou bien dresser des plans plus vastes pour une maison plus importante et un grand Pensionnat? La Très Révérende Mère Sainte-Marie aimait l'œuvre de l'enseignement, elle voyait l'avenir assuré déjà au Pensionnat de Landerneau, elle adopta le second projet et approuva les plans que Mère Saint-Paul avait dessinés elle-même et que l'architecte eut à peine besoin de retoucher quand on dut les réaliser. La Très Révérende Mère quitta notre cher Calvaire le 20 septembre, sans se douter qu'elle et Mère Saint-Paul se disaient un adieu définitif; deux mois encore et Dieu lui demanderait le sacrifice de sa Fille de prédilection.

Avant de l'enlever d'ici-bas, le Bon Dieu donna une dernière joie à notre Chère Mère Saint-Paul en lui permettant de ramener au Calvaire de Landerneau les restes vénérés de la Sœur Françoise de la Nativité, Sœur Converse, morte en odeur de sainteté au Calvaire de Morlaix en 1634.

Pour faire mieux connaître cette chère âme aux lectrices de l'*Echo*, nous reproduirons ici une notice sur Sœur Françoise de la Nativité, communiquée par M. Le Guennec, mort récemment à Morlaix, au Bulletin paroissial de Saint-Melaine, l'*Apôtre*, en juillet 1925, et que Mlle du Penhoat a eu l'extrême bienveillance de copier

à notre intention. Nous lui renouvelons ici l'expression de notre reconnaissance.

« Depuis 1919, on peut voir dans la chapelle de N.-D. des Neiges, en l'église Saint-Melaine, sous l'arcade qui abritait jadis l'enfeu et sépulture de la famille Guillouzeau, vieille et notable lignée morlaisienne, une plaque d'ex-voto apposée en témoignage de reconnaissance à Sœur Françoise de la Nativité. Le nom de cette pieuse fille étant aujourd'hui totalement oublié du plus grand nombre, il est bon de lui consacrer dans l'*« Apôtre »* une petite notice qui fera connaître sa biographie, rendra témoignage de ses bienfaits passés, et sera peut-être l'occasion pour elle d'en répandre de nouveaux.

Françoise Loscun naquit près de Morlaix, probablement à Guimaëc, en 1589; elle eut pour marraine: Françoise Calloët, héritière du manoir de Kervern, dont elle devait être plus tard la servante et l'émule en fait de haute piété. De son enfance, deux épisodes seuls ont été retenus. Vers l'âge de 3 ans, elle tomba un jour dans un grand chaudron de lessive bouillante, elle en avait tant avalé, dit naïvement son biographe, qu'il fallut la pendre par les pieds pour la lui faire rejeter. Elle retrouva presque miraculeusement la santé à la suite d'un pèlerinage à la Chapelle de Saint-Méen, en Plouégat-Moysan, où ses parents l'avaient conduite à cheval, couverte d'un panier d'osier enveloppé de linges, d'où sa tête émergeait seule par le sommet, son pauvre corps ulcéré ne pouvant supporter aucun vêtement. Françoise Loscun avait 12 ans lorsqu'un de ses jeunes frères tomba malade de la peste. Tous les siens s'enfuirent aussitôt, et elle demeura seule pour soigner le petit malade qu'elle arracha à la mort à force de soins prodigués avec un dévouement quasi-maternel.

Sa marraine, Mme de Kerven, mariée à un riche négociant de Morlaix, Olivier Nouël, l'appela de bonne heure à son foyer, la traitant, bien plutôt, en amie qu'en domestique. Elle s'occupa, durant leur enfance, des enfants de ses maîtres, parmi lesquels deux des fils devaient se sentir appelés à la vie religieuse. Jean Nouël, l'aîné, fit profession en 1613, chez les Capucins de Morlaix, sous le nom de Fr. Séverin, fut élu neuf fois Provincial de l'ordre en Bretagne, et mourut en 1658, à l'île Bourbon, où l'avait entraîné son brûlant zèle apostolique. Yves Nouël, le cadet, plus célèbre encore, prit l'habit des Capucins en 1622, sous le nom de P. Joseph, de Morlaix, fut l'un des premiers prédicateurs franciscains de son siècle, et décéda en 1658, la même année que son frère, au couvent de Nantes.

La famille d'où sortirent ces vaillants serviteurs de Dieu était une famille bénie. La maison de Nouël Ker-

ven, située semble-t-il, sur le quai de Tréguier, avait à Morlaix, la réputation d'un asile de paix, de vertus, de charité chrétienne. Les pauvres en connaissaient bien la route, et Françoise Loscun assistait les enfants de ses maîtres dans leurs distributions quasi-journalières de pain et de monnaie aux malheureux. Pleine de pitié pour ces membres souffrants de Jésus-Christ, elle outrepassait même les intentions charitables de Mme de Kerven, et, quand celle-ci s'en plaignait, doucement, elle répondait avec rondeur « Mah! Madame, quand nous n'aurons plus rien, nous irons demander aux Mères Bénédictines de nous loger et de nous nourrir. Elles nous doivent bien cela! »

Françoise Calloët avait en effet beaucoup contribué à la fondation, en 1625, du Couvent des Calvairiennes de Morlaix, et généreusement facilité à celles-ci, par des dons importants d'argent et d'ustensiles, l'établissement de leur monastère. Pour se procurer les ressources nécessaires elle avait même vendu son beau manoir de Kerven. Aussi le conseil de sa fidèle servante finit par lui sembler bon à suivre. Elles entrèrent toutes deux au Couvent du Calvaire en 1629 et y firent profession au début de l'année suivante. Françoise Loscun prit l'habit sous le nom de Sœur Françoise de la Nativité; elle dépassa bientôt sa maîtresse dans la voie de la perfection mystique. On la voyait presque continuellement en extase devant une belle gravure en taille douce de la Sainte Vierge que Sœur Anne de Jésus Crucifié (Anne de Goulaine), sainte religieuse martyrisée par le démon et favorisée des stigmates, avait offerte à l'église du monastère. Elle s'entretenait avec cette image qui, parfois, apparaissait toute rayonnante. Sœur Françoise de la Nativité avait souvent aussi la vision de son ange gardien, qui l'aidait à faire son ouvrage, quand elle était demeurée trop longtemps en oraison. On l'entendit à maintes reprises prophétiser les choses à venir. Dieu la rappela à Lui le 4 avril 1634, à l'âge de 45 ans. Sa fin fut aussi édifiante que l'avait été sa vie séculière et monastique.

Plusieurs miracles avérés se produisirent peu après par l'apposition de ses reliques. Parmi ceux que cite son biographe, la guérison d'Yves Coroller est particulièrement remarquable. Ce jeune homme avait la tête si malade que le chirurgien Paul Robert s'était vu forcé de lui enlever toute une joue, depuis l'œil et le nez jusqu'à l'oreille. Il était presque à l'agonie, lorsqu'une sienne tante eut l'inspiration de lui poser sur la plaie une relique de la sœur. Le chirurgien revint vers 3 heures du matin; fort étonné de ne pas le retrouver mort. Il leva l'emplâtre, vit l'horrible blessure déjà presque cicatrisée, et s'écria avec stupeur: La main de Dieu travaille ici; quelqu'un prie pour lui. Je ne le panserai pas que

l'on n'ait dit la sainte messe en actions de grâces pour ce miracle. » Quelques jours plus tard, Yves Coroller était sur pied, bien vivant et le visage intact. En 1644, François Le Blonsard, écuyer, sieur de Kertanguy, en Garlan, se trouvait atteint d'une si « grave maladie » que les médecins conseillaient de lui donner l'Extrême-Onction; mais sa femme, Marguerite Quintin, lui ayant suspendu au cou « quelque petite pièce des habits de cette bonne Religieuse », il se rétablit aussitôt, et recouvra une santé parfaite. Hémorragies, surdité, maux de tête, de gorge, d'estomac, douleurs aux jambes, ne résistaient pas davantage à cette médication spirituelle, sanctifiée par la foi profonde, la confiance absolue des solides chrétiens d'alors. Ces guérisons furent constatées par une enquête canonique qui eut lieu à Morlaix en 1668, mais à laquelle on semble ne pas avoir donné les suites requises. En 1671, le Père Simon Mallevaud, dans ses curieuses « Annales Calvairiennes », semblait escompter la béatification prochaine de Sœur Françoise de la Nativité: « La Sœur Françoise, conclut-il, a donc eu la voix de Dieu par ses miracles, la voix du peuple par ce fréquent secours à ses puissantes intercessions; il ne lui manque plus que la voix de l'Eglise, pour en faire l'office et estre publiquement invoquée, ce qu'en attendant, chacun peut faire en son particulier, et s'en promettre beaucoup d'utilité, aussi bien que des merveilleux exemples de sa très vertueuse vie. »

Le signataire de ces lignes ne démentira pas ce qui précède. Dans de douloureuses circonstances, il a lui-même invoqué Sœur Françoise de la Nativité, et il a obtenu de Dieu, par son entremise, la guérison inespérée, quasi-miraculeuse, d'un être cher. Il est heureux de l'attester ici, à la gloire de l'humble Sœur Converse, et de prouver par cet exemple qu'en fouillant les archives du passé, on remet au jour, non seulement des documents curieux ou des faits historiques oubliés, mais aussi, ce qui vaut mieux, on se découvre des protectrices près de Celui qui est la Maître de la vie et de la mort. »

Louis LE GUENNEC.

Après cette lecture, on comprendra facilement le zèle qui animait la Révérende Mère dans ses recherches. Nous citerons dans son entier le procès-verbal de l'exhumation, tel que l'a laissé écrit de sa propre main le bon M. Kervennic, notre Aumônier de sainte mémoire, et qu'il n'a même pas terminé comme on le verra :

« Procès-verbal du recouvrement des reliques de la Vénérée Françoise de la Nativité, Sœur Converse au Calvaire de Morlaix.

« Entre tous les actes qui ont signalé l'époque à jamais néfaste de 93, l'expulsion des Religieuses Bénédictines du Calvaire de Morlaix n'était pas le moins regrettable. A la douleur de se voir arrachées de l'asile dont elles croyaient avoir fait leur demeure pour tout le cours de cette vie, il joignait pour ces saintes filles celle de se séparer d'une tombe chérie et vénérée depuis déjà un siècle et demi, la tombe de Sœur Françoise de la Nativité, morte dans cette Communauté le 4 avril 1634, à l'âge de 45 ans. Favorisée de grâces merveilleuses avant et après sa mort, cette sainte Sœur avait laissé une mémoire impérissable dans tout l'Ordre, et notamment dans la maison qui avait été le témoin de ses vertus et de ses dons surnaturels; aussi la tombe fut-elle distinguée des autres par une pierre tumulaire, ornée tout à l'entour d'une riche guirlande, et plus encore par l'empressement que mirent en tout temps ses Sœurs en religion à venir s'inspirer près de sa tombe de son esprit et de ses vertus. Quand la tourmente révolutionnaire les eut chassées de leur asile, ce fut la religieuse population de Morlaix qui prit leur place au pied de la tombe vénérée. Pendant quelques années, elle y afflua, attirée par les grandes et merveilleuses grâces qu'on y obtenait. Mais le malheur des temps ayant porté une rude atteinte à la foi, et le gouvernement détenteur de la Communauté en ayant interdit l'entrée, la tombe cessa d'être visitée, ou du moins ne le fut que par de rares rejetons des chrétiens d'autrefois, entre lesquels Mme de Saint-Prix.

« Vers l'an 1820, M. Le Gad, munitionnaire de l'armée, y fit faire une fouille: dans quel but et avec quel résultat? Vu l'honorabilité du personnage, le but ne pouvait qu'être bon, mais le résultat est resté inconnu. Une seconde fouille opérée quelques années plus tard par M. ne jette aucun jour sur la première et reste elle-même un mystère. Qu'en est-il advenu? Des ossements ont-ils été enlevés ou bien ont-ils été remis en place par la main pieuse qui avait voulu s'assurer de leur conservation?... La question en était là, lorsqu'en 1859, une autre main ignorante plutôt que sacrilège enleva la pierre qui recouvrait la sainte tombe et la brisa en deux pour être adaptée comme revêtement à un mur de clôture. Profondément affligée de voir la profanation établie là où se produisirent autrefois tant de vénération et de ferventes prières, et où furent en retour obtenues tant de grâces et de faveurs, la Très Révérende Mère de la Conception, Générale de l'Ordre du Calvaire, étant en tournée de visite à Landerneau, exprima devant la Révérende Mère Saint-Paul, Prieure du Calvaire de cette ville, le désir qu'il y fut fait une nouvelle recherche en sa présence, en vue de retirer, s'ils s'y trouvaient encore, les objets de l'antique vénération. Jamais rien ne fut

mieux compris, ni mieux partagé. Désireuses elle-même de recouvrer pour son Ordre une de ses vieilles gloires et de ses plus puissantes protectrices, la Révérende Mère Prieure prend l'affaire à cœur et commence sans tarder les démarches qui la mèneront à bonne fin. A une première autorisation de Monseigneur de sortir de la clôture, doit se joindre une seconde du colonel du génie parce que le terrain à fouiller est devenu propriété du génie: l'une et l'autre ayant été demandées et obtenues, la susdite Mère peut enfin se rendre sur les lieux, à l'effet de répondre au double vœu de sa Révérende Mère Générale et de son propre cœur.

« Son escorte, composée au sortir de Landerneau, de la Révérende Mère de Sainte-Adélaïde, Sous-Prieure, de Mère Saint-Charles, Maîtresse des Novices et de M. Kervennic, Aumônier, s'accroît à Morlaix du digne et obligeant M. Bergot, Aumônier des Carmélites, de M. de Miollis, homme de cœur et de foi, qui avait déjà donné de précieux renseignements sur les fouilles précédentes, de Mme Le Gris et de sa fille, Mme de la Villesbret, de Mme Vouarin, plus de M., concierge de l'établissement.

« Au bout de quelque temps de fouille opérée sur l'indication de la concierge, dans l'angle nord du Cloître, là même d'où l'on avait tiré, quelques années auparavant, la pierre tombale, une fosse creusée dans le roc, longue de 1 m. 75, profonde seulement d'un mètre, est mise complètement à découvert; mais de cercueil et d'ossements, point de traces, si ce n'est un grand nombre de petits morceaux de planches pourries. Evidemment un but autre que celui de s'assurer de l'intégrité de la tombe a produit les fouilles précédentes: cependant le pieux ou sacrilège larcin aura-t-il été tellement complet qu'il n'en sera même pas resté un débris?... Un secret pressentiment qu'il n'en est pas ainsi et que leur voyage n'a pas été fait sans une vue du Ciel, fait ordonner par les Révérendes Mères une nouvelle recherche plus attentive, cette fois dans les terres extraites, et dans un angle de la fosse resté inexploré. O joie! dès les premiers coups de pioche dans l'angle inexploré, deux petits os, puis un gros, puis une mâchoire encore garnie de dents sont mis à vue; l'examen des terres déjà remuées amène également la découverte de quelques fragments d'os, et d'un morceau de vêtement de bure que portait la défunte. Le riche trésor n'a donc pas été enlevé dans son entier par la main qui en a fait sa propriété exclusive?

Heureuses à l'excès du succès de leur voyage, les Révérendes Mères susnommées s'en retournent le même jour à leur couvent avec les précieuses reliques qui sont lavées... »

Mère Saint-Paul ajouta au procès-verbal de M. Kervennic, les lignes suivantes:

« Huit jours plus tard, la pierre brisée en deux qui couvrait la tombe de la vénérée défunte, plus une autre supposée de la tombe de Mme de Kerven, fondatrice de l'établissement, sont rapportées également, toujours par les soins de la Révérende Mère Saint-Paul au même Couvent du Calvaire, à Landerneau, et ce pour y être, la première, remise dans son entier, au moyen d'une souduure et rendue de nouveau à la vénération, la seconde, pour servir de mémoire à la vénérée fondatrice dont elle couvrait les cendres (1).

« En vue de faire foi aux générations futures, et de fournir au besoin un authentique, la Révérende Mère de Saint-Paul a cru devoir dresser le présent procès-verbal dont copie signée par les témoins est annexée aux archives de la Communauté.

« Fait à la Communauté du Calvaire de Landerneau, ce jour... Octobre mil-huit-cent-soixante-six. »

Ces quelques reliques de la vénérable Sœur Françoise de la Nativité furent déposées dans une boîte garnie de soie blanche et sont restées longtemps au Calvaire de Landerneau, sous l'autel de Notre-Dame du Refuge, qui se trouve dans l'escalier conduisant au Réfectoire de la Communauté. En 1905, elles furent emportées en exil au Calvaire de la Prévôté (Sirault -- Belgique), et déposées par la Très Révérende Mère Générale du Cœur de Marie, près des restes de Notre Bonne Mère Fondatrice. En 1919, elles revinrent avec les exilées et furent remises à leur ancienne place.

La Révérende Mère Saint-Paul aurait voulu aussi recouvrir les restes de Mme de Kerven, fondatrice du Calvaire de Morlaix. Elle avait même l'intention de faire pour cela un second voyage et écrivit à ce sujet à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Morlaix, Thérèse du Cœur de Marie, qui lui répondit aussitôt, le 13 novembre 1866:

« Ma Révérende et bien bonne Mère,

« Que j'ai souvent pensé à vous depuis le jour où je vous ai vue! Depuis je suis très préoccupée de savoir si vous avez pu réussir à déchiffrer la seconde pierre tombale. Nous serions si heureuses, ma digne Mère, de vous revoir encore une fois, toute la Communauté fait des vœux pour que cela soit, car j'ai bien promis que si le Bon Dieu vous fait encore cette faveur, que toutes vien-

(1) Ces deux pierres, lors de la construction des « communs » furent encastées dans la bâtisse par une main ignorante de leur valeur.

ront vous voir et vous entendre au moins pendant quelques instants. Si vous saviez comme cette promesse a fait épanouir tous les visages, aussi on me demande souvent si je n'ai pas encore des nouvelles de votre voyage futur, espérant réellement, ma Mère, que nous aurons encore ce bonheur, et que nous vous recevrons un peu mieux, car dans notre saisissement et notre joie, nous ne pensions pas que vos instants étaient plus que comptés et vous avez dû attendre votre maigre diner, car la bonne cuisinière s'était trompée d'heure: il n'y avait réellement, bonne Mère, que la joie du cœur qui était au grand complet, celle-là, je vous promets, ne fit pas défaut. Quelle bonne journée! et que nous en avons gardé un doux et pieux souvenir!

« Je serai pressée, ma Mère, de recevoir de vos nouvelles, surtout si vous pouvez nous annoncer que la pierre se déchiffre et que nous vous verrons bientôt. En attendant ce bonheur, veuillez agréer, bien digne Mère, l'expression de ma bien respectueuse affection en Jésus et Marie.

« Votre pauvre petite Sœur et Servante,

« Sœur Thérèse du Cœur de Marie. »

Hélas! quand cette lettre arriva au Calvaire, notre bonne Mère Saint-Paul était déjà malade et, le 24, elle partait pour le Ciel où dut la recevoir avec joie la chère Sœur Françoise de la Nativité.

Mais n'anticipons pas; nous n'avons pu donner qu'une pâle esquisse de sa vie religieuse et de ses deux Priorats; nous ne pourrions, si Dieu le permet, ne donner aussi qu'un court abrégé du rôle de la Révérende Mère Saint-Paul Le Vicomte au Pensionnat qu'elle releva et fit si bien prospérer, qu'à sa mort, et malgré les circonstances extraordinaires dans lesquelles on se trouvait, l'élan était tel qu'il devait toujours s'accélérer sous la direction d'une de ses premières filles, la Révérende Mère Emmanuel de Jésus (Le Gall), et ensuite de la Révérende Mère Marie de Jésus (Malardeau), toutes deux de sainte et glorieuse mémoire. Que ces saintes âmes nous obtiennent de Dieu de parler un jour de l'œuvre qui fut la leur aussi dignement que nous le désirons.



Un Merci de Jérusalem

L'an dernier nous vous avons adressé un appel en faveur de notre Monastère du Mont des Oliviers de Jérusalem. Il nous tardait de vous remercier de l'accueil si charitable et si généreux fait à notre requête. Une adhérente nous écrivait après lecture de « l'Echo » : « Je suis « toujours contente quand on parle de Jérusalem dans « l'Echo du Calvaire », j'étais au Pensionnat quand les « Religieuses destinées à cette fondation sont parties : « Mère Saint-Paul (Kérautret) et ses compagnes. Le départ était dur pour les Religieuses; mais les élèves « aussi ont senti un vide et une toute filiale tristesse à « l'heure de la séparation. Nous sentions qu'elles allaient « vers l'inconnu, loin de leur patrie et nous admirions « leur courage. »

Cette affection pour le Calvaire de Jérusalem nous permet d'espérer que vous lirez avec intérêt quelques extraits des lettres qui nous viennent du cher Monastère. Il n'est peut-être pas inutile de vous rappeler que notre Amicale compte sept orantes dans la Communauté :

Révérende Mère Marie-Benoît (Jeanne Le Roy), Prieure.
 Révérende Mère Marie de Saint-Anselme (Victorine Jacq), Sous-Prieure.
 Mère Sainte-Scholastique (Aline Kervennic).
 Mère Marie-Gertrude (Yvonne Kerboul).
 Mère Saint-Jean du Sacré-Cœur (Anna Plouzané).
 Mère Marie de Saint-Joseph (Louis Douguet).
 Sœur Marie-Thérèse, Oblate régulière (Marie-Thérèse Aurégan).

La distribution solennelle des prix

La chaleur commençait à devenir accablante et nos enfants étaient en vacances depuis quelques jours.

Qu'allait-il sortir de cette solennité? Le travail de l'année n'avait pas toujours été soutenu; la sagesse avait souvent laissé à désirer; pour obtenir de meilleurs résultats à l'avenir, Notre Mère voulait frapper un bon coup, capable d'émouvoir l'imagination de nos enfants

d'Orient. A cet effet, quelques récompenses plus belles devaient paraître et n'être pas distribuées afin que nos petites élèves comprissent la valeur de ce que leur avait fait perdre leur nonchalance ou leur désobéissance. La partie récréative ne comprenait que des fables et des chants; nos petites Arabes sont presque des nouvelles dans la Maison et ne savent pas beaucoup le français. La lecture du palmarès est écoutée dans un profond silence: Prix de catéchisme, d'arabe, de français, de travaux manuels, services rendus à nos Sœurs pour le jardinage, la lessive, voire la chasse aux chenilles, travaux de ménage; ordre; complaisance: tout reçoit sa récompense. Quelle déception quand la voix de la maîtresse dit, après l'énoncé d'une matière: 1^{er} Prix: pas mérité!.. et que sous les yeux avides et anxieux, passe un beau livre à couverture rose et aux tranches d'un beau rouge, ou un joli ménage. Hélas! il faut, cette année en faire un deuil! Si les bonnes marraines de France pouvaient prendre part à la joie de leurs filleules!... Quelques larmes coulent; des promesses de conversion sortent des petites déceptions et chacune se promet de mieux faire pour avoir plus large part quand viendra la distribution du 26 juillet 1936...

Depuis 8 mois notre étable était dans la plus grande détresse; nous avions vu dépérir l'une après l'autre, nos 3 vaches, bonnes laitières jadis, qu'il fallut vendre au boucher pour des prix dérisoires. Il nous restait une seule génisse et étions obligées d'acheter du lait un peu partout, et à grands frais. A Notre-Dame de France, on eut vent de notre misère. Le bon Père Pascal, d'accord avec le Père Armand, Econome, eurent la grande bonté de nous céder, à prix doux, une de leurs plus belles vaches. Grande fut notre reconnaissance, vous le pensez bien. Les bons Pères s'occupèrent de nous faire venir, par leur fournisseur juif, tous les fourrages nécessaires. Quelques jours après, une belle génisse était dans l'étable. Les bons Pères vinrent le lendemain chercher la jolie génisse dans leur belle auto. La petite bête semblait ravie de ce voyage et mettait son petit nez bien près des vitres pour tout voir; elle finit par s'endormir aux pieds du Frère. La Bonne Providence a soin de ses pauvrettes du Mont des Oliviers.

Lettre d'une petite orpheline du Mont des Oliviers

La narratrice raconte la cérémonie des Vœux Perpétuels de Sœur Marie de Saint-Joseph (Louise Douguet).

« Nous avons vu Mère Marie de Saint-Joseph baisser les Mères, nous avons vu qu'elle a couché sur le tapis

(qu'elle s'est prosternée). Le R^{me} Père Abbé il était habillé comme un Monseigneur; il a prêché; nous avons entendu; mais nous ne savons pas qu'est-ce qu'il a dit. Nous avons vu donner la Communion à Mère Marie de Saint-Joseph; elle était comme une Sainte Vierge; elle a chanté joli; nous avons vu les Mères prendre les lumières et pendant que Mère Marie de Saint-Joseph elle a dormi (*prostration pendant les chant des Litanies des Saints*), les Pères et les Mères ils ont chanté. Les Mères avaient chanté avant qu'elle dort. Après, elle a mis le voile noir; il était un peu levé et un peu en bas; nous avons vu encore beaucoup de choses; mais nous savons pas dire. Après-midi on a mangé 2 lapins et demi, du riz, de la salade, des bonbons, des gâteaux, des petits *pîns*; nous avons mangé bien et nous avons pas été malades. Nous avons de grosses joues roses... Je dis encore à toutes les Mères de France: Bonne Année et nous baissons vos mains chéries avec amour et respect. »

Suivent les signatures des 14 petites orphelines.

Noël à l'Orphelinat

C'est aujourd'hui Noël, la douce et pieuse fête, toute de joie et sans ombre pour nos enfants, car toutes comptent sur les libéralités du Petit Jésus. Depuis plusieurs jours les lettres sont mises à la « Poste du Ciel ». Chacune a exprimé ses désirs: Mary qui a le bonheur, avec Jeannette, de recevoir pour la première fois, à la Messe de Minuit, le cher petit Enfant de Bethléem, lui écrit: « Je vous ème de tout mon cœur et je vous demande une poupée et de venir dans mon cœur et je vous di un grand merci pour la Communion et pour tout ce que vous m'avez donné. » Marie-Thérèse qui sait à peine lire, demande un livre de messe en latin. Marie, un livre aussi pour suivre la Messe avec Père Bertain et tous les Pères, et un carnet pour écrire des secrets pour vous, Petit Jésus; et un couteau pour couper mon pain. Alice, 8 ans, qui épelle, demande un livre, et donnez-moi votre image. » Que veut-elle dire? Hier elle disait à Notre Mère: « Permettez que j'aie la Communion quand les Anges y viendront chanter. » A la fin de l'Office de Matines, deux de nos chères Sœurs descendent vers le dortoir des enfants et au son de l'accordéon chantent: *Levez-vous, enfants, levez-vous, etc...* Les plus jeunes croient fermement au réveil par les Anges. Nos deux premières Communiantes sont à l'honneur; à leur robe de fête on a ajouté un voile blanc et une couronne. Les deux chères petites sont toutes pénétrées du grand acte qu'elles vont accomplir. Mary est de Césarée et ne peut recevoir la bénédiction paternelle; mais Jeannette, la fille de notre

domestique, hier, en revenant de Jérusalem où elle était allée se confesser, a demandé pardon à ses parents et Jamyl lui a donné un grand « *Benedict* ». Une petite prière devant une Crèche bien modeste mais qui n'en fait pas moins l'admiration de notre petit monde; un petit réveillon et tout le monde regagne son lit. Nos petites Arabes ont mis leurs sabots devant la Crèche et les Anges se chargent de les remplir suivant les désirs de chacune. Voici le moment solennel! Sur chaque paquet s'étale un gâteau en couronne et une orange. Chacune reçoit un cadeau du Ciel. On défait les ficelles en vitesse. Une exclamation de joie s'échappe de tous ces petits cœurs; chacune est en possession de l'objet de ses désirs.

Pour longtemps, le bonheur est entré dans le cœur de nos enfants, grâce aux libéralités des bonnes marraines et des bienfaiteurs auxquels il ne manque que la joie de jouir du plaisir procuré.

La fête de Sainte-Scholastique chez les Bénédictines

Depuis la guerre, le Révérend Père Anselme avait exprimé le désir que la Communauté de Saint-Benoît vint solenniser chez les Bénédictines, la fête de sainte Scholastique: « C'est une ancienne tradition de l'Ordre avait-il dit, que là où il y a des Bénédictines, les Bénédictins doivent venir solenniser la fête chez leurs Sœurs. Ainsi fut fait depuis 1921 ou 1922. Cette année nous avions l'honneur de compter dans la religieuse assistance, trois Révérendissimes Pères Abbé et le Révérendissime Père Anselme, Prieur du Monastère de Jérusalem; le Révérendissime Père Abbé de Montserrat et le Révérendissime Père Abbé Dom Romuald Sino. La Communauté presque entière des Pères de Jérusalem leur faisait une superbe couronne monastique. Le Révérend Père Portua, supérieur des Pères Blancs de Sainte-Anne a chanté la messe solennelle. Notre petite schola a alterné les chants de la messe avec la puissante et belle schola des Pères. Ces deux chœurs si différents font, paraît-il, un très joli effet.

Chant solennel des Vêpres, Salut du T. Saint Sacrement, et nos Révérendissimes Pères reprennent le chemin de leur Monastère. Il est de tradition à Jérusalem que la fête de sainte Scholastique ne se passe pas sans pluie. Cette année, hélas! cette bienheureuse pluie ne s'annonçait pas. Depuis décembre, c'était une sécheresse désolante; les semences commençaient à jaunir sur place; les arbres fruitiers étaient en fleurs au grand désespoir de tous. Si les pluies ne viennent pas avant 15 jours, disait-on, c'est la famine en Palestine, et au-delà de la famine, on pouvait entrevoir le pillage de la ville par les vagabonds des campagnes réduits à la mi-

sère. Monseigneur le Patriarche ordonna, dans toutes les églises et chapelles, un triduum de prières. Pendant ces trois jours il y eut de légères ondées qui rafraîchirent un peu la terre et les plantes, mais ne pouvaient compenser pour les citernes.

Une Messe fut demandée à Monseigneur par nos voisines, les pauvres Carmélites, réduites aux abois; dans notre chapelle on multipliait les prières et les chants suppliants.

Nous étions dans l'octave de sainte Scholastique; le Bon Dieu et ses Saints ne restèrent pas plus longtemps sourds à nos supplications. et ces jours derniers nous avons eu de vraies pluies avec vent furieux. L'eau monta considérablement dans nos citernes; tout pousse à merveille; c'est l'allégresse après l'angoisse. Une fois de plus bénissons le Seigneur!

Baptême d'une petite Italienne dans la chapelle des Bénédictines du Mont des Oliviers

Février 1936. — Notre petite chapelle a été, dimanche dernier, le pieux théâtre d'un baptême solennel!

Fait bien rare dans nos Chapelles monastiques.

M. Edmond Berto, italien, qui a installé chez nous l'électricité, est resté pour nous un vrai et tout dévoué ami. Il n'avait rien gagné dans cette entreprise; mais l'installation a été si bien faite qu'elle lui a valu de nouveaux et nombreux clients. C'est une famille très chrétienne qui nous est profondément attachée et cherche toutes les occasions de nous rendre service et de nous faire plaisir. Mme Bertho eut une petite fille le 21 janvier et a tenu, ainsi que son mari, à ce que le baptême se fit dans notre chapelle. Monseigneur le Patriarche donna toutes les autorisations. Le Révérend Père curé, Franciscain, de la paroisse Saint-Sauveur, a fourni tout le nécessaire et notre Père aumônier a fait la cérémonie. Nous assistions à la tribune. La cloche du chœur, de concert avec le timbre du cloître, firent résonner joyeusement tous les échos de notre Sainte Montagne. Devant la grille de la tribune, sur une table bien décorée, on avait disposé tout ce qui est nécessaire pour la cérémonie. Après les exorcismes qui se firent à l'entrée de la chapelle, le petit cortège entra avec le prêtre dans le sanctuaire: le parrain, M. Gobatti, associé de M. Berto; la marraine, Mlle Anne-Marie Cetchi, fille du vice-consul d'Italie; Mme Berto; ses trois filles: Esther, Thérèse et Louisa (cette dernière, 5 ans 1/2, tenait le beau cierge enrubanné, plus haut qu'elle, et semblait bien fière). M. Berto, un prêtre syrien et deux autres messieurs for-

maient l'assistance extérieure. Une jolie image de circonstance fut offerte aux invités et la nouvelle baptisée reçut aussi un joli certificat-memento de son baptême. Un petit déjeuner réunit tout ce cher monde qui ne savait comment exprimer sa gratitude. La veille, le parrain M. Gobatti était venu, avec son auto, apporter fleurs, dragées, gâteaux pour toute la Communauté et l'Orphelinat. Cette excellente famille est de toutes nos fêtes religieuses. Pour Noël, ces excellents amis ont envoyé de quoi garnir les sabots de notre petit monde. La douce Providence s'occupe de nous dans les moindres détails de notre vie. Qu'il fait bon se confier à elle!

La vente de Charité a eu son petit succès, grâce surtout aux gauffrettes qui ont été enlevées et dégustées.

Nous avons aussi un joli stock de beaux échantillons de soieries, très grands, qui nous avaient été gracieusement offerts et qui ont eu des succès parmi les belles dames de la haute société anglaise. C'était une vraie bénédiction, car, en fait de travaux à l'aiguille, nous étions modestement montées, n'ayant, cette année à l'Orphelinat, que de trop petits doigts, peu habiles encore.

Les Dames du Comité qui connaissent notre pauvreté ont fait, pour notre petit comptoir, une très active propagande et c'est grâce à elles que, pour une fois, l'Orphelinat des Bénédictines a eu du succès.

La cérémonie d'une Première Communion Solennelle au Calvaire de Jérusalem

Il est peut-être bon de vous rappeler que notre Communauté de Jérusalem est chargée d'un Orphelinat de petites grecques Melchites et Schismatiques désireuses de se convertir.

La cérémonie de première Communion avait été fixée au 19 mars. Grand émoi, joie débordante chez les fillettes, surtout chez les cinq élues qui vont avoir le bonheur de recevoir N.-S. pour la première fois. La retraite préparatoire commença le dimanche 15. Dans la matinée, Notre Mère donna licence de parler, de se récréer tout à son aise, aussi on en profita dans une large mesure car, tout à l'heure, déclare sérieusement une petite, *je mettrai ma langue dans mon poche*. Des circonstances inattendues ont permis aux deux Révérends Pères qui s'occupent de l'Instruction religieuse de nos fillettes, de donner chaque jour, à leur jeune auditoire, quatre instructions. Le Révérend Père Constantin, un vénérable et saint religieux basilien qui remplit au Séminaire de Ste-Anne, dirigé par les Pères Blancs, les fonctions de pro-

fesseur et de Père spirituel, montait deux fois par jour, matin et soir, malgré la distance, la chaleur et le jeûne quadragésimal, pour donner deux instructions (c'est le confesseur ordinaire de nos enfants). Puis l'Abbé Georges Fackoury, qui n'est encore que diacre, et qui, depuis une année, vient deux fois par semaine faire des cours de catéchisme, vint aussi donner deux instructions. Le mardi et le mercredi c'était la grosse affaire de la confession; les fillettes y mirent beaucoup de sérieux et de piété; on désirait, on voulait si vraiment se « convertir, tirer tout le sale du dedans » pour que le petit Jésus trouvât un cœur tout blanc comme serait la robe qu'on avait essayée avec tant de bonheur et j'ajoute, de naïve admiration! Ces robes de mousseline blanche sont pourtant des beautés bien anciennes, puisqu'elles nous furent envoyées de notre chère Maison de Landerneau, presque au début de la Fondation de l'Orphelinat, c'est-à-dire vers 1904! A cette époque, elles étaient déjà bien usagées, donc ce n'est pas du style moderne, mais pour nos pauvrettes qui ont vécu pour la plupart dans la brousse et ont tout juste le strict nécessaire quand elles nous arrivent, ces antiquités sont de magnifiques nouveautés. Il y a bien quelques raccommodages, quelques modifications à faire chaque année aux blanches toilettes, mais, un gros nœud par ci, un petit pli par là, un bon repassage remettent tout à neuf. Un voile de mousseline simplement posé sur la tête est retenu par une couronne de roses blanches. C'est délicieux; et nous, les vieilles Mères, nous nous retrouvons dans nos toilettes comme au jeune et heureux temps d'il y a 40 ou 50 ans. J'allais oublier les aumônières!... Eh oui! des aumônières également genre très ancien, que nos Mères du Calvaire de Lacapelle avaient trouvé dans les vieux reliquats de leurs pensionnaires!... C'était vraiment superbe! Et ces pochettes n'étaient pas vides, car, grâce aux générosités des marraines et des parrains de France, Notre Mère avait pu se procurer quelques modestes cadeaux: un mouchoir portant l'initiale de chacune des cinq fillettes; un livre de messe; un chapelet blanc renfermé dans un petit sac blanc et enfin une chaînette avec médaille que, toujours grâce aux dons des bienfaiteurs, Notre Mère avait eu à bon compte chez les Pères Franciscains. Le 19, au matin, notre Père aumônier, bénédictin, célèbre la messe solennelle du rite grec, afin de communier sous les deux espèces. Vers 7 heures, la toilette des chères enfants étant terminée la petite procession s'organisa (car il fallait traverser le cloître pour se rendre à la chapelle extérieure) au chant du cantique: « Venez, mon Jésus. » La chapelle était décorée de lis et de fleurs naturelles et le bon Saint-Joseph semblait tout heureux d'accueillir la troupe virginale. A l'autel, le vénéré Père

Constantin prépare le Saint Sacrifice; c'est la « *prothèse* » selon la liturgie orientale. Le Révérend Père Portier, supérieur des Pères Blancs, a autorisé les meilleurs chantres, parmi les grands séminaristes, à venir exécuter les Chants de la Messe. La Communauté se tient à la tribune des enfants ce qui nous permet de suivre toutes les multiples et pieuses cérémonies de la liturgie grecque, bien différentes de nos cérémonies latines. Les chants sont exécutés en langue arabe avec un ensemble, une piété, une harmonie qui nous ravissent. Puis, c'est le moment émouvant de la Communion. Nos cinq petites élues communient les premières; les séminaristes et autres personnes ensuite. Le diacre tient la patène sur laquelle est déposé le Pain consacré; le prêtre prend un petit morceau de ce Pain et le trempe dans le calice où se trouve le Précieux Sang et le distribue à chaque personne. C'est très beau; très impressionnant.

Après la messe, le Père fit une petite exhortation à ses chères enfants; puis ce fut l'Action de Grâces. Le blanc cortège sortit de la chapelle au chant du cantique: « *J'ai reçu le Dieu d'amour* ». Dans la cour extérieure, on doit s'arrêter. Le Révérend Père Constantin est là avec les grands séminaristes qui veulent parler aux fillettes et les photographier. Grande joie! on sera si fier de se revoir sur le papier dans sa robe blanche! Le vieux papa de l'une des petites est là; c'est un syrien schismatique, un bon brave homme que nous faisons travailler parfois et qui a pleuré de joie, de tendresse, pendant la messe, en contemplant sa petite Faridée si gracieuse dans sa toilette blanche. Le papa des deux autres devait venir aussi; son travail l'en empêcha mais il monta dans la matinée pour voir ses deux petites, apportant pour la chapelle, une paire de jolis vases.

Voici les noms des cinq premières communiantes: Alice, 6 ans 1/2; Jeannette, 9 ans; Mary, 10 ans; Faridée, 10 ans; Asna, 12 ans. Dans l'après-midi, le Révérend Père monta de nouveau pour présider la Rénovation des Promesses du baptême et tout se termina par le salut du T. Saint Sacrement. La belle journée s'acheva, le soir, par une petite procession. Devant un joli petit autel dressé à l'Orphelinat, l'ainée récita la Consécration à la Sainte Vierge puis on pria pour les bienfaiteurs, parrains, marraines etc... Personne ne fut oublié. En résumé, cette fête de la Première Communion fut une belle et pieuse journée. Il y eut cependant quelqu'un qui versa de grosses larmes; ce fut notre benjamine, un gros poupon de 6 ans à peine, originaire de Césarée, et que nous avons depuis quelques semaines. La chère petite assistant aux instructions de la Retraite n'avait nul doute qu'elle ferait aussi sa Première Communion puisqu'elle

était sage. Mais quand notre petite Asma (que nous avons appelée Annick) comprit qu'elle n'était pas du nombre des élues, ce fut un véritable chagrin. Elle voulait aussi recevoir le Petit Jésus et demanda si le Père Constantin n'était pas parti pour aller solliciter la grâce tant désirée. Hélas! c'était trop tard; d'ailleurs, le Père n'eut pas accordé la grâce demandée, la petite n'étant pas encore assez instruite. Le lendemain, le chagrin redoubla pendant la cérémonie et après la Messe, la pauvre petite, désolée, se retira seule au dortoir pour donner libre cours à ses larmes. Ce n'était pas une « scène orientale » qui veut des cris, des cheveux arrachés, etc.. comme nous en sommes assez souvent les témoins oculaires; non; mais un vrai gros chagrin, calme, laissant couler les larmes sur les pauvres petites joues. Il fallut les promesses de Notre Mère que le Petit Jésus viendrait bientôt dans le cœur d'Annick. Les Pères ratifièrent la promesse et maintenant l'enfant vit d'espérance de son prochain bonheur. Jusqu'à présent les bonnes résolutions de sagesse sont gardées; on fait de grands sacrifices pour que le Petit Jésus reste bien dans le cœur dont on lui a donné la clef pour toujours!



Nos Associées Défuntes

- 1935 9 janvier: Jeanne Kerouanton, Mme Lesconnec.
18 octobre: Joséphine Fagon, Mme Inizan.
23 novembre: Emilie Rosuel, Mme Descamps.
- 1936 7 février: Yvonne Kerdévez, Mme Berthéléme.
2 mai: Marie-Anne Guéguen, Sœur Saint-Paul,
religieuse de la Miséricorde, à Laval.
1^{er} juin: Mlle Jeanne Quéré.
4 Juillet: Aline Berthelot, Mme Chossec.

Une messe solennelle de *Requiem* sera chantée dans la Chapelle du Calvaire de Landerneau, le lundi 27 juillet pour ces chères disparues. Que les adhérentes qui ne pourront y assister veuillent bien s'associer de cœur à ce pieux Memento.

■ ■ ■

Le 12 mai s'éteignait au Couvent de la Miséricorde de Laval, Marie-Anne Guéguen, en religion Sœur Saint-Paul, que beaucoup d'entre vous, chères Associées, ont eue comme compagne, d'autres pour maîtresse; car, après avoir passé son Brevet Supérieur, elle nous prêta son concours pendant la Guerre à des heures particulièrement difficiles.

Les détails qui nous arrivent sur sa sainte mort sont si édifiants que nous nous persuadons que vous les lirez avec un vif intérêt.

C'est elle-même qui nous informa de l'épreuve de santé qui vint tout à coup mettre un terme à la carrière de dévouement qu'elle poursuivait près des filles repenties dont les religieuses de la Miséricorde de Laval s'occupent depuis la fondation de leur Congrégation.

Comme vous le verrez dans ses lettres, la chère disparue a deux frères prêtres: l'un Recteur au Folgoët, l'autre en Tunisie.

18 FÉVRIER 1935.

« Ma bien chère Mère,

« Je vous griffonne ce mot rapide. Sera-ce le dernier, je n'en sais rien. Je l'ai cru fermement, mais je commence à douter un peu. Les médecins sont un peu moins pessimistes sur mon état, mais j'ai eu deux crises à deux jours d'intervalle, qui faisaient croire à ma mort prochaine. J'ai été extrémisée à Saint-Joseph des Champs dans la nuit du 8 au 9 février. Le lendemain on m'a transportée à Laval où j'attends le « *Veni* » du Seigneur dans la paix, dans la joie, mieux, dans l'allégresse. J'ai éprouvé un inconcevable bonheur en recevant les derniers sacrements et j'avais si bien ma connaissance que j'ai répondu moi-même, en qualité de sacristine, à toutes les prières liturgiques. Un brin d'originalité jusqu'au bout. Le recteur du Folgoët est ici. Mon frère de Gabès doit arriver jeudi. Et, après tant de jolis préparatifs, mon exil va peut-être se prolonger. Priez pour moi. Au revoir ou adieu à tout le cher Calvaire. Quand vous apprendrez que je suis morte, priez dur pour moi. Je vous embrasse avec tout mon cœur. »

Votre bien humble,

Sœur SAINT-PAUL, MARIANNICK.

21 JANVIER 1936.

« ...Veuillez penser à moi, obtenez que je me convertisse, c'est l'heure où jamais. Veuillez me recommander aux prières de tout le cher Calvaire. J'ai tellement besoin de la force divine pour suppléer à ma faiblesse que je sens bien vivement. La maladie est longue et les étouffements sont douloureux. Cela donne une angoisse physique dont il est difficile de se défendre. Le Bon Dieu me démolit petit à petit. Bah! Il sait ce qu'il a à faire et tout est amour de sa part. — A Mère Prieure, à toutes les chères Mères, aux Sœurs, ma profonde et reconnaissante affection. »

Votre enfant toujours,

Sœur SAINT-PAUL, MARIANNICK.

22 JANVIER 1936.

« Je vous remercie de ne pas m'oublier. Moi non plus je ne vous oublie pas, mais je deviens paresseuse à écrire. Entre les heures de fièvre, c'est la lassitude, l'abattement... et tous les jours se ressemblent terriblement. Cela n'engendre pas « l'ennui ». Je me garde de cette pestelà. Par la grâce du Bon Dieu, on tient bon. Malgré la pauvre nature. Il y faut bien un certain courage que le Bon Dieu donne, car je ne sens en moi que misères et lâcheté. *Par obéissance*, j'ai fait une neuvaine pour de-

mander ma guérison. Elle est finie, ma neuvaine, et c'est le Statu quo.

« Dans mes heures d'insomnie, je m'unis de cœur à votre office... Le soir, vers 10 heures, la cloche du Carmel m'y convie et, entre 1 heure et 2 heures du matin, la voix plus grêle et plus lointaine de celle des Trappistines m'invite de nouveau à cette belle et réconfortante prière liturgique.

« Quand vous entendrez dire que je suis morte, faites une mobilisation de prières et de sacrifices pour moi. Je désire tant voir le Bon Dieu au sortir de la prison terrestre. Mais là encore, à la volonté du Bon Dieu.

« Toutes mes amies sont de saintes âmes et moi je ne suis qu'un semblant de religieuse faisant grande pitié au Bon Dieu qui me recevra quand même dans sa grande miséricorde. Union de prières jusqu'au bout, ma très chère Mère. »

Votre reconnaissance,

Sœur SAINT-PAUL, MARIANNICK.



Voici maintenant les détails qui nous ont été aimablement donnés sur notre demande:

« Depuis six jours, je trouvais que Sœur Saint-Paul changeait, mais nous étions si habituées à la voir triompher de tous les assauts que nous pensions qu'elle irait jusqu'en octobre.

« Le lundi soir, 11 mai, notre chère Sœur eut un étouffement assez fort, mais se remit vite et dit en souriant aux Sœurs qui l'entouraient: « C'est fini, ça va maintenant! C'est dur d'étouffer, mais mon bon Jésus, je veux bien tout ce que vous voulez! » Sa nuit fut assez bonne et le lendemain matin, elle ne semblait pas plus mal. Comme nous avions obtenu de Notre-Dame d'Avesnières la guérison de notre bonne Mère Générale, presque toute la Communauté se rendit en pèlerinage d'actions de grâces à cette Basilique... Et à notre retour, quelle ne fut pas notre douleur d'apprendre que Sœur Saint-Paul venait de mourir!... En moins de dix minutes, tout a été fini. Un prêtre commençait sa messe à l'Infirmierie des Enfants qui se trouve tout près de la chambre de Sœur Saint-Paul, une infirmière lui demanda de vouloir bien venir lui faire une onction. Quelques minutes plus tard, Sœur Saint-Paul rendait tout doucement son âme à Celui qu'elle a tant aimé et si fidèlement servi. Une de ses dernières, sinon sa dernière parole, a été: « Ah! qu'il est bon, le Bon Dieu! »

« Venue à la Miséricorde avec le désir ardent de faire du bien aux âmes, elle se livra sans compter! Ses préfé-

rences allaient vers les plus humbles, les plus dénuées. Cinq ans seulement elle travailla directement au salut, au relèvement des âmes. Elle s'y livra si pleinement qu'elle y laissa sa santé et dut quitter ses chères Enfants de Vitry pour mener à Laval, puis à Saint-Joseph des Champs sa vie de malade! Pour cette nature active et dévouée, le coup fut rude et il fallut à notre chère Sœur quelque temps pour se remettre du choc. Son « Fiat » prononcé, elle reprit son sourire et, joyeusement, commença un genre de vie pour lequel elle n'avait guère d'attrait, qu'elle n'aurait pas choisi, mais qu'elle aimait bientôt plus que tout, puisqu'il était voulu par le Bon Dieu.

« Toujours joyeuse, accueillante, prête à rendre service, à faire plaisir, elle donnait à tous ceux qui venaient vers elle l'impression d'être aimé, compris.

« Elle *voulait* être contente du Bon Dieu. Et, aux heures un peu sombres, elle s'efforçait d'oublier ses peines en se réjouissant du bonheur du Bon Dieu. A une de ses Sœurs que la maladie venait d'atteindre, elle dit un jour: « Ne pleurez donc pas! Le Bon Dieu est heureux, Il n'est jamais malade! Oubliez votre peine en pensant à son bonheur! » Cette phrase n'était pas une simple boutade. Sœur Saint-Paul s'est efforcée de la vivre toujours. Aussi jusqu'à la fin, elle a gardé son entrain, sa joie, et c'est avec une confiance toute filiale qu'elle s'en est allée jouir pour toujours du bonheur du Bon Dieu. Nul doute que le Seigneur n'ait ouvert son cœur et ses bras d'Epoux à l'arrivée au ciel de sa fidèle Epouse.

« Là-haut, elle n'oubliera pas le Calvaire qu'elle aimait tant et toutes les chères Mères et Sœurs qu'elle y a connues. »

Le souhait de notre aimable correspondante est le nôtre. Qu'elle veuille bien trouver ici nos meilleurs remerciements.



CARNET DE FAMILLE



Rappels à Dieu.

- 1935 13 juin: Mme Eugène Gonnot, belle-mère d'Amélie Masseron.
- 17 novembre: Mme Broudin, mère de Louise et de Mmes Le Guen-Broudin Marie, Bernard-Broudin Joséphine; Kérouanton - Broudin Jeanne, grand'mère d'Anne Le Guen.
- 1936 12 février: Mme Pichon, mère de Mère Marie du Christ.
- 9 avril: M. de Roince, père de Mmes Rébillard-de Roince Marguerite, Buffet-de Roince Bernadette, de Montfort-de Roince Paulette.
- mai: Mme Philippe, belle-fille de Mme Philippe Adèle, et belle-sœur de Mme Le Saout-Philippe Amélie.
- mai: M. Le Corre, époux de Joséphine Penvern.
- 3 mai: M. Londaïs, père d'Amélie Londaïs, Mme Delmas.
- 18 M. Le Bras, beau-père de Francine Couloigner et d'Yvonne et Thérèse Léon.
- 3 juin: M. Jean Coadic, fils de M. et Mme Coadic-Langlois Madeleine.
- 5 juin: M. Le Guen, époux de Marie Broudin, père d'Anne Le Guen.
- 12 juin: M. Collic, frère de notre Révérende Mère «Prieure, de Mlle Collic et de Mme Chabay-Collic.
- 15 juin: M. Auguste Soubigou, frère de Mlle Angèle Soubigou et de notre regrettée Mère Marguerite-Marie.

Naissances.

- 1935 22 avril: Robert et Yvonne Tirant, fils et fille de M. et Mme Tirant-LeNaour Germaine.
- 11 mai: Antoine Le Bras, fils de M. et Mme Le Bras-Léon Thérèse.
- 12 juin: Pierre Gonnot, fils de M. et Mme Gonnet-Masseron Amélie.
- 1^{er} juillet: Odette Hernot, fille de M. et Mme Hernot-Cabioch.
- 16 juillet: Marie-José Le Maître, fille de M. et Mme Le Maître-Bauguion Yvonne.
- 15 août: Jacqueline Péron, fille de M. et Mme Péron-Le Gall Henriette.
- 21 août: Marie-Odile Beaudouin, fille de M. et Mme Pierre Beaudouin-de Dieuleveult Yolande.
- 25 août: Pierre Lucas, petit-fils de M. et Mme Lucas-Bergot Marie.
- 5 septembre: Paul Le Grand, fils de M. et Mme Le Grand-Bernier Cécile.
- 9 septembre: Anne-Marie Quéinnec, fille de M. et Mme Quéinnec-Quéinnec Marie.
- 1935 14 septembre: Françoise Liot, fille de M. et de Mme Liot-Le Bourhis Jeanne.
- 19 septembre: Jean-Claude Bernède, fils de M. et Mme Bernède-Bourdeau Yvonne.
- 21 septembre: Françoise et Geneviève Pinvidic, filles de M. et Mme Pinvidic-Le Page Jeanne.
- 27 septembre: Anne-Marie Le Bihan, fille de M. et Mme Le Bihan-Saluden Louise-Anne.
- 23 octobre: Claude Fouillard, frère de Fernande.
- 30 octobre: Jocelyne Le Cras, fille de M. et Mme Le Cras-Fiche Léa.
- 5 novembre: Martine Bernard, fille de M. et Mme Bernard-Lamandé Marie-Louise.
- 20 décembre: Claude Jézéquel, fils de M. et Mme Jézéquel-Chacun Amélie.
- 1936 1^{er} janvier: Monique Fournier, fille de M. et Mme Fournier-Meauvoisin Adrienne.
- 8 janvier: Jean-Baptiste Quillévére, fils de M. et Mme Quillévére-Guillerot Marguerite.
- 21 janvier: Philippe Rébillard, fils de M. et Mme Rébillard-de Dieuleveult Suzanne.

- 1^{er} mars: Joseph Castel, fils de M. et Mme Castel-Miossec Marie-Ange.
- 28 mars: Gilles-Louis-Joseph Crouan, petit-fils de notre Présidente.
- 22 avril: Hervé Beaudouin, fils de M. et Mme Beaudouin-de Dieuleveult Marguerite.
- 29 Mai: Armel Bodeau, fils de M. et Mme Bodeau (Chardronnet (Louise).
- 8 Juin: Jeanne Sand, petite-fille de M. et Mme Dehu, Boutellier (Marthe).
- 16 juin: Michel Mention, fils de M. et Mme Mention-Escoffier Jacqueline, et petit-fils de M. et Mme Escoffier-Hamelin Yvonne.
- 23 Juin: Hélène Gonnot, fille de M. et Mme Gonnot, Masseron (Amélie).

Mariages.

- 1934 12 juillet: Paulette de Roince et M. Gérard de Montfort.
- 1935 16 juillet: Jeanne Louboutin et M. Gaston Vigoureux.
- 1^{er} octobre: Joséphine Lucas et M. Le Goff.
- 29 octobre: Anna Bernard et M. Joseph Quéméré.
- 1936 1^{er} janvier: Marie-Louise Flatrès et M. Victor Piriou.
- 13 janvier: Marie Paul et M. Lourtelet.
- 15 janvier: Francine Le Gall et M. Bescond.
- 18 avril: Marie-Louise Grall, fille de M. et Mme Grall-David (Marguerite) et M. Burel.
- 21 avril: Sinette Richard et M. Pierre Kériel.
- 23 avril: M. Georges Roudaut, fils de M. et Mme Roudaut-Kervéno (Marie) et Mlle Jeanne Simottel.
- 4 juin: M. André Delmas, fils de Mme Delmas-Londais (Amélie), et Mlle Marcelle Pochet.



Changements d'adresses

Abgrall Thérèse, Mme Corre, rue de la Gare, Bauvin, Nord.

Bernard Anna, Mme Quéméré, Kerouen, Ergué-Armel.

Escoffier Jacqueline, Mme Mention, Pharmacie des Chantiers, Lanester (Morbihan).

Floch Yvonne (Mlle), chez Mme Bozellec, St-Pol-de-Léon.

Lucas Joséphine, Mme Le Goff, Poulmarc'h, Plouneventer.

Millin Marguerite, Hôpital Baujon, Paris.

Anzou Marie, Mme Normand, 12, rue Abel Ferry, Paris 16°.

Gall (Le) Marie, Mme Palud, 12, rue de Gasté, Brest.

Marchadour Madeleine, Mme Pichon, notariat, Maël-Carhaix (Côtes-du-Nord).

Normand Marie, Mme Lenfant, 12, rue Abel-Ferry, Paris (16°).



Nouvelles adhérentes titulaires

Abgrall Françoise, Mme Quéménéur, 34, rue Latour-d'Auvergne, Landivisiau.

Abgrall Marie, Mme Bernard-Quéinnec, Kerdiscuis, Guiclan.

Berthou Marie, Mme Corre, bourg de Plouneventer.

Boucher Marie-Anne, Mme Souetre, rue de Paris, Châteaudren (Côtes-du-Nord).

Cessou Jeanne, Mme Berthou, L'Hermitage, Lambézellec.

Chény Marie-Thérèse, 24, rue du Maréchal-Foch, Lorient.

Cloarec Marguerite, Mme Goret, Kervellous, Le Relecq-Kerhuon.

Coatmeur Yvonne Mme Samson, rue du Côté de l'Etang, Lorient.

Damey Hélène, 7, rue Jean-Bart, Douarnenez.

Fouillard Fernande, Landivisiau.

Gall (Le) Marie, au Rosier, Plougastel-Daoulas.

Garrec (Le) Yvonne, Rue Alsace-Lorraine, Camaret-sur-Mer.

Guen (Le) Anne, Kerbilbren, Ploudaniel.

Hernot Thérèse, rue de Brest, Landerneau.

Holliet Claire, Mme François, 11, rue Léon Girandeau, Bouffémont, par Moisselles (Seine-et-Oise).

Kérébel Maria, Mme Kéréver, Ploudalmézeau.

Lesconnec Jeanne, Mme Daquo, 5, boulevard de Beaumont, Rennes.

Lorient Maria, Mme Pouliquen, Le Relecq-Kerhuon.

Louboutin Herveline, Port-Launay.

Mallégo Marie, Mme Kerhoas, rue de la Tour-d'Auvergne,
Landerneau.

Morvan Anne, 1, rue Bugeaud, Brest.

Nicolas Marie, rue de la Fontaine-Blanche, Landerneau.

Nouy Marie, Mme Dijonneau, 89, rue Vaugirard, Paris.

Paul Jeanne, Mme Quéré, 4, rue Marengo, Brest.

Quéré Antoinette, Mme André, 17, rue de Brest, Morlaix.

Singery Blanche, 22, rue de Verdun, Saint-Marc.



Nouvelles adhérentes honoraires

Mme Cassassus, 29, rue Traverse, Brest.

Mlle Jeanne Quéré, 58, rue de Brest, Landerneau.

Mlle Trinquet, 7, rue du Mur, Morlaix.

Mme Le Bayon, 13, place Alsace-Lorraine, Lorient.

